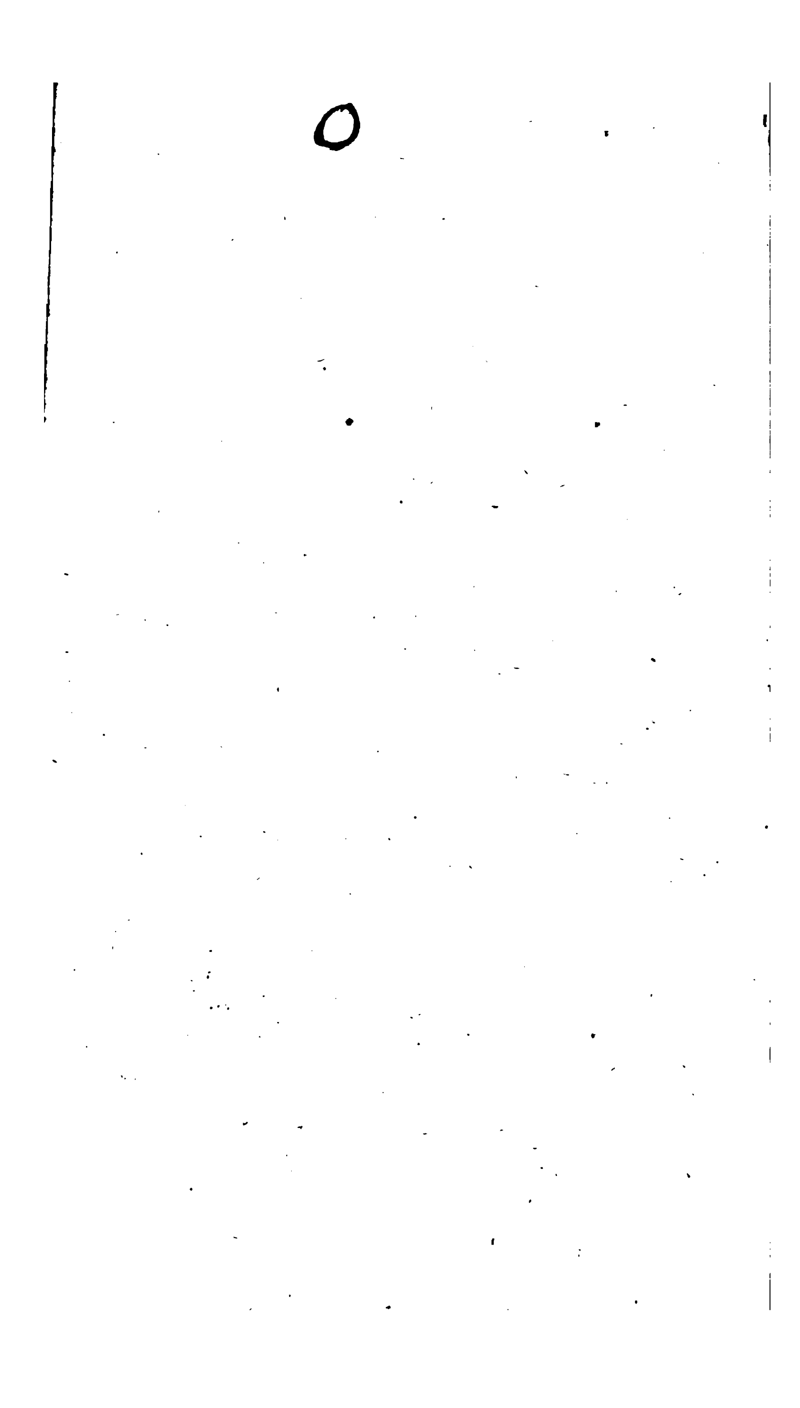



SE TAIRE ET FAIRE





O

PRINCIPES DE MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS DE L'ENTENDEMENT HUMAIN.

Jean Henri Samuel

PAR MR. FORMEY.

M. D. S. E. Prof. en Philos., Séc. perpetuel de l'Ac. R. des S. & B. L. de *Prusse*, Membre des Acad. Imp. de *St. Petersbourg*, & des Curieux de la Nat. de la S. R. de *Londres*, de l'Inst. de *Bologne*, de la S. R. Allem. de *Göttingue*, de celles de *Greiffswald*, de *Jena*, & de *Helmstaedt*, & de la S. Litt. de *Châlons*.

TOME PREMIER.



A LEIDE, & se trouve à PARIS,

Chez {
DURAND, Libraire, rue St. Jacques.
DESAINT ET SAILLANT, Libraires, rue St. Jean de Beauvais.
LE CLERC, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXII.

À

MESSIEURS,

LES PRÉSIDENS, LES DIRECTEURS, ET LES MEMBRES DES ACADEMIES IMPÉRIALES ET DES SOCIÉTÉS, TANT ROYALES QUE LITTERAIRES,

Auxquelles je ſuis aggregé.

MESSIEURS,

J'AI reſſenti, comme je le devois, l'honneur que Vous m'avez fait, en m'adoptant. Mais ce ſentiment agréable n'a pû qu'être accompagné d'un autre, propre à y répandre quel-

que amertume; c'eſt celui de mon inſuffiſance à Vous offrir les vrayes preuves de reconnoiſſance qu'un Académicien doit aux Compagnies dont il eſt Membre. Voilà ce qui m'a empêché juſqu'ici de me parer, en quelque ſorte, des Titres dont Vous m'avez décoré, & de les mettre au frontiſpice de mes Ouvrages. Ce n'eſt pas, j'oſe le dire, que ces Ouvrages ayent été entierement indignes de Vous être offerts; le principe qui me les a dicté, a toujours dû leur mériter quelque indulgence, ou même quelque eſtime. Je m'y ſuis principalement propoſé d'éclairer les hommes, & de rectifier leurs idées ſur

ſur les choſes qui les intéreſſent, ou du moins, qui devroient les intéreſſer le plus, ſur celles qui contribuent eſſentiellement au bonheur de leur état préſent, & de leur état à venir. Le flambeau de la Philoſophie, de cette ſaine doctrine qui ſert de baſe à la Religion, m'a guidé dans toutes ces diſcuſſions; j'ai eu, & j'ai encore tous les jours, la ſatisfaction de voir qu'elles ont produit des effets ſupérieurs à mon attente.

Cependant, MESSIEURS, ces Ouvrages étoient moins des Ouvrages philoſophiques, que des applications de la Logique à la Morale & à la vie commune. J'ai

crû devoir essayer mes forces en remontant plus haut. Je persévére dans le dessein de répandre une lumiere utile, autant que j'en suis capable; & comment pourrois-je y réussir mieux qu'en épurant & en perfectionnant le principe de toutes nos lumieres, l'Entendement humain, en faisant voir d'où vient sa force, jusqu'où elle peut aller, & comment on doit l'employer? C'est le but direct & perpétuel de ce nouveau Traité, à la tête duquel j'ai crû devoir exprimer les rélations honorables que j'ai avec Vous. Vous y verrez, MESSIEURS, naître en quelque sorte les forces intellectuelles, & sortir des forces na-

tu-

turelles dont nous sommes donés; Vous verrez les facultés supérieures s'élever d'elles-mêmes sur le droit usage des facultés inférieures; Vous verrez l'édifice de nos connoissances devenir un édifice dont la solidité & la hauteur vont au delà de ce qu'on s'en promet ordinairement, faute de connoître les moyens, & d'user des précautions que je dévelope ici; Vous verrez enfin, & c'est l'essentiel, que l'homme ne sçauroit devenir meilleur s'il ne commence par devenir plus éclairé, & qu'il devient inutilement plus éclairé, si les connoissances qu'il acquiert, ne le rendent de jour en jour meilleur.

Nous avons déja d'excellens Ouvrages, dont le but s'accorde avec celui du mien. Tels sont surtout ceux du Père *Malebranche*, de M. *Locke*, & de M. de *Tschirnhausen*. Je n'ai pas la folle présomption de vouloir me placer à côté de ces grands hommes; mais par là même que ce sont de grands hommes, & que m'ayant précédé, ils ont applani les voyes, je puis tâcher de glaner quelques idées après eux, de donner un dévelopement ulterieur à quelques matieres, & surtout d'offrir de nouveaux points de vuë rélatifs à la pratique. Si j'ai le bonheur de réussir, je m'en féliciterai, mais ce sera beaucoup moins à

cau-

cauſe de l'honneur qui pourroit m'en revenir, que par rapport au bien public, & à l'avancement des Sciences ſolides.

Je déclare ici, MESSIEURS, au cas que cela ſoit néceſſaire, non ſeulement que je n'ai eu aucun particulier en vuë dans les divers exemples dont je puis m'être ſervi, & que je proteſte d'avance contre toutes les applications perſonnelles qu'on voudroit faire, mais que je n'ai prétendu attaquer aucune Science proprement dite, les reſpectant toutes, comme je le fais très ſincèrement; mais je me ſuis crû obligé de combattre l'eſpece de deſpotiſme que certains Savans affectent, quoi-

que les Sciences qu'ils possedent, ou qu'ils professent, ne soyent assurément pas les premieres & les plus importantes, & que ce ne sont pas d'elles que découlent, comme ils le prétendent, les principes de toutes les autres. Ce déplacement, ce renversement de subordination, est peut-être un des plus grands obstacles aux progrès & à la certitude de nos connoissances. Je suis revenu fréquemment, & avec étendue, à ce sujet, parce que je le crois capital, & qu'il n'a pas encore été traité d'une maniere proportionnée à son importance.

Si ces *Principes de Morale*, *déduits de l'usage des facultés de l'Enten-*

tendement humain, trouvent quelques approbateurs parmi ceux dont j'ambitionne les suffrages, j'y ferai succèder des *Principes de Morale déduits des opérations de la Volonté humaine*, & ce sera proprement la *Morale pratique*, le titre de *Morale intellectuelle* convenant assez bien au présent Traité. Au cas que je finisse ma carrière par l'exécution de cette tâche, je croirai avoir donné l'exemple en suivant le précepte que je ne cesse d'inculquer, c'est celui de faire de toutes les forces & de toutes les graces que l'Auteur de notre être nous accorde, l'usage dont elles sont susceptibles.

Je fais, Messieurs, les vœux les plus ardens pour la prospérité constante de vos célébres Compagnies & de vos illustres Personnes. Puisse, tandis que je forme ces vœux, le plus pressant de tous être exaucé ! Puisse la Paix descendre du Ciel, & ramener la félicité !

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect,

Messieurs,

Votre très-humble & très obéissant Serviteur,

FORMEY.

A Berlin, le 1. jour de l'an 1761.

INTRODUCTION.

LA *Morale est une partie importante de la Philosophie; ou, pour mieux dire, la Philosophie toute entiere n'a de véritable importance, d'utilité réelle, qu'autant qu'elle conduit l'homme à une Morale saine, épurée, & suffisante pour le faire arriver par la route de la perfection à la possession du bonheur. Ce bonheur est le but de tous les Etres intelligens, le centre auquel toutes leurs actions aboutissent. Cela suppose en eux la liberté, & le bon usage de cette faculté. La Morale, suivant ces notions, peut donc être définie; la* Science pratique qui enseigne à l'homme, comment il peut devenir heureux, en réglant ses actions libres d'une maniere conforme à la Loi naturelle.

ICI *l'homme est considéré dans son état primitif, & jouissant de l'indépendance originaire, où maître de soi-même & de ses actions, il n'est assujetti à aucune puissance temporelle, & personne n'est en droit de*

lui demander raiſon de ce qu'il fait. Alors il n'a d'autre guide, & d'autre régle, que la Loi naturelle. Tant qu'il ne s'en écarte pas, il eſt tel qu'il doit être, ſes actions ſont bonnes, & elles le conduiſent au bonheur.

CE *qui met l'homme en état d'agir, & de répandre une diverſité preſque infinie dans les actions dont il eſt capable, ce ſont les facultés qu'il poſſède naturellement. En les rapportant à leur véritable deſtination, il s'éleve par de continuels degrés juſqu'au terme dont ſa Nature eſt ſuſceptible; il devient auſſi éclairé, auſſi vertueux, auſſi parfait, auſſi heureux, que le permet la meſure des forces humaines.*

TOUTE *la Morale ſe réduit donc à enſeigner aux hommes les moyens de développer avec le plus grand ſuccès leurs facultés naturelles, & à leur propoſer des motifs qui les déterminent à employer ces facultés ainſi dévelopées de la maniere la plus propre à leur procurer une félicité réelle & durable.*

L'EN-

L'ENTENDEMENT *doit être l'objet des premiers soins; c'est de la perfection, c'est à dire, du degré de lumiere qui y régne, que dépendent toutes les autres perfections de l'homme. On ne sçauroit pousser trop loin sa culture, être trop soigneux d'acquérir de justes idées des choses, d'en déduire des principes dont la rectitude & l'utilité soyent évidentes, & d'arriver de ces principes à des conséquences légitimes poussées aussi loin qu'elles peuvent l'être, ou du moins que nos véritables intérêts le demandent. Il est essentiel d'insister là dessus, où l'erreur capitale qui est universelle, & dont les effets ont été de tout tems si funestes, c'est qu'en Morale il suffit presque d'avoir de bonnes intentions, que les raisonnemens, les théories, ne sont pas de grand usage, & que tout homme qui a une volonté constante de bien faire, trouvera dans cette disposition une source suffisante de perfection & de bonheur. Et cependant l'Expérience fait voir continuellement que les gens les mieux intentionnés, faute de lumieres, se por-*

portent aux démarches les plus contraires à leurs propres intérêts, ou à ceux des autres.

LA *Morale étant une Science, doit procéder par voye de démonstration, & suivre l'ordre démonstratif. Cela n'exige point l'apparat geométrique; il suffit que la réalité s'y trouve, c'est à dire, qu'en partant de définitions exactes, & en s'appuyant sur des expériences incontestables, on parvienne à des conclusions évidentes par une suite de raisonnemens conformes aux régles de la Logique. Tout Ouvrage où ces conditions ne sont pas observées, ne portera jamais qu'abusivement le titre de Philosophique.*

L'USAGE *des facultés humaines est l'objet des démonstrations de la Morale, qui montre comment, après avoir fait passer ces facultés de la possibilité à l'actualité, on doit les déterminer pour rendre leurs effets conformes à la Loi naturelle. La Morale pratique n'est autre chose que la détermination actuelle de nos actions d'une maniere qui s'accorde avec le but que la Nature*

ture s'est proposé en nous donnant les facultés d'où procédent ces actions. Tout consiste donc à bien expliquer le droit usage des facultés humaines.

De *cet usage, comme d'une source pure & féconde, naissent toutes les Vertus, dans leur véritable ordre, & dans leur liaison naturelle. Cette notion est parfaitement lumineuse : elle fournit une pierre de touche infaillible, pour discerner les fausses Vertus d'avec les véritables, & pour renfermer celles-ci dans les limites exactes qui leur conviennent. Toutes les Vertus intellectuelles & morales ne sont absolument autre chose que l'exercice complet de nos facultés rapportées à leur destination. Quiconque n'est pas suffisamment instruit, s'il fait tout l'usage qu'il peut faire de ses facultés, & s'il applique cet usage convenablement aux maximes de la Loi naturelle, ne pourra jamais sçavoir, s'il est véritablement vertueux, & par conséquent il ne le sera effectivement pas.*

Mais *pourquoi acquérir ces connoissances?*

ces? Pourquoi s'occuper de ces recherches? A-t-on des motifs qui puissent engager à un travail si penible? Et peut-on se promettre d'être récompensé de ses peines? Oui, la plus grande récompense y est attachée; il ne s'agit pas moins que de la possession du SOUVERAIN BIEN. *La Morale est la Science pratique, ou si vous voulez, le secret d'acquérir ce Bien; & l'on défie hardiment quelque Philosophe, quelque Intelligence que ce soit, d'y conduire l'Homme par une autre route.* DIEU *lui même ne sçauroit le faire; parce que tout ce qui est contradictoire en soi, ne peut être l'objet de la volonté, ni de la puissance de cet Etre suprème.*

CEUX *qui étudient donc la Morale dans d'autres vuës que de devenir meilleurs & plus heureux, prennent totalement le change, & n'ont pas seulement la notion essentielle de cette Science. Ainsi leurs spéculations sont autant de chimères, & leurs efforts demeurent sans fruit. Il est vrai que les Philosophes n'ont guères manqué d'af-*

d'afficher, si je puis m'exprimer ainsi, le Souverain Bien comme le but auquel ils se proposoient de conduire leurs Disciples; mais n'ayant pas connu en quoi il consiste, & s'étant divisés en une foule d'opinions erronées, dont le nombre seul est un sujet d'étonnement, la Morale est demeurée dans un état d'imperfection qui est encore aujourd'hui la source d'une infinité de desordres.

POUR *faire un Systême de Morale digne de ce nom, il faut posséder à fonds les parties de la Philosophie qui la précédent, c'est à dire, qui renferment des Principes, sans lesquels on ne pourroit poser les fondemens inébranlables de la Morale. A la tête se trouve la Science de l'Etre, Science premiere & universelle, à laquelle toutes les autres tiennent, comme les Plantes à leurs racines. La Science de l'Ame vient ensuite; car l'usage des facultés naturelles étant le grand point de la Morale, il faut bien connoitre le sujet dans lequel résident ces facultés, l'Ame humaine. De là on remonte à l'Auteur de tous les Etres, & en*

en particulier de nôtre Ame & de ses facultés. La Théologie naturelle, en nous faisant connoitre Dieu & ses perfections, nous découvre le but qu'il doit s'être proposé en formant une Ame telle que la nôtre; & en même tems elle nous fournit, dans les attributs divins, des motifs qui augmentent extrèmement la force de ceux que nous puisons dans la connoissance de nous mêmes, pour nous engager à déterminer nos actions libres, d'une maniere qui s'accorde avec la détermination des actions naturelles. La Science du Monde, la notion générale de cet Univers, de la liaison de ses parties, & des fins auxquelles les diférens êtres s'y raportent, sert encore à nous convaincre, que faisant partie de ce grand Tout, entrant dans le plan de celui qui l'a formé, nous devons éviter de troubler l'harmonie de ce Tout, ne pas combattre l'arrangement de ce plan. Après ces Sciences il en vient d'autres qui touchent de plus près encore à la Morale, & qui y conduisent comme par la main. Ce sont la Philosophie pratique uni-

universelle, & le Droit de la Nature & des Gens. La premiere fournit une théorie générale des régles suivant lesquelles les actions libres doivent être déterminées; & la Morale n'est autre chose que l'application de ces régles. Enfin comme celle-ci nous enseigne à suivre la Loi naturelle, & qu'étant placés dans l'état de Société, la Loi naturelle veut que nous observions les Loix, & les Usages de la Société où nous vivons, dès que ces Loix & ces Usages ne répugnent pas à la Nature, il s'ensuit de là qu'une Morale convenable à l'homme vivant en Société, présuppose la connoissance du Droit de la Nature & des Gens. Qu'on juge après cela si une foule d'Ecrivains subalternes, ou même si des Auteurs distingués, mais peu Philosophes, qui ont voulu traiter la Morale en général, ou en discuter quelque Sujet particulier, ont été fort propres à ce travail; & s'il est surprenant que tant de notions vagues, confuses, trompeuses, se soyent répanduës dans une Science, dont tout le

monde se mêle de parler, & que si peu de personnes sont en état d'approfondir. L'érudition, le bel esprit, ou l'éloquence, denués de tout autre secours, n'ont jamais fait que gâter la Morale.

MAIS, *dira t on peut-être, la Morale étant destinée à l'usage de tous les hommes, ne doit elle pas être d'une simplicité, d'une clarté, d'une facilité, qui leur permette de la connoître, de la comprendre, & de s'en servir dans tout le cours de leur vie & dans toutes les situations où ils peuvent se trouver? Pourquoi donc en embarrasser ainsi les avenuës, & multiplier les difficultés qui en accompagnent l'étude, à un point qui la rende impossible au vulgaire, & même au plus grand nombre de ceux qui sont initiés dans les Sciences? Car qui sont ceux d'entre les Savans ordinaires, qui ont fait leur objet de l'Ontologie, de la Cosmologie, de la Psychologie, de la Théologie naturelle, de la Philosophie pratique universelle, & du Droit de la Nature & des Gens? Autant valoit-il donc ne pas donner un nouveau*

veau Syſtème de Morale, que d'exiger ces connoiſſances préalables pour ſon intelligence.

CETTE *objection eſt ſouverainement ridicule. Les choſes ne peuvent être que ce qu'elles ſont. Ira-t-on dire, en voyant la multitude immenſe des parties, des vaiſſeaux, des fibres, &c. dont le corps humain eſt composé: A quoi bon une Machine auſſi compliquée? Ou bien trouvera-t-on à redire de ce que pour arriver à l'état de l'âge viril, il faut paſſer par celui d'embryon, d'enfant, d'adoleſcent, & de jeune homme? L'Aſtronome a-t-il jamais murmuré de ce qu'il étoit obligé de s'approprier les connoiſſances geométriques, avant que de paſſer à celles dont il fait ſon objet? Il en eſt donc de même de la Morale conſidérée comme une Science ſolide & réelle, & non comme un amas de notions confuſes, de maximes vagues, d'opinions populaires. Pour la conduire à ſa conſiſtance & à ſa perfection, il n'y a rien à rabattre de tout ce que nous avons indiqué: tout Moraliſte pour qui les no-*

notions de l'Etre, de Dieu, de l'Ame, des actions libres, des obligations naturelles & de celles qui naissent de l'état de Société sont indéterminées, ou erronées, ne posera sur ces fondemens ruïneux, qu'un Edifice dont la ruïne ne sera pas moins assurée. Mais n'est-il pas bien surprenant qu'on se plaigne des peines & du travail qu'exige la Science capitale de l'Homme, celle à laquelle il a le plus grand intérêt, d'où dépend son repos, son bien-être, tout ce qu'il peut se promettre d'avantages dans cette vie & dans la vie à venir? On ira sans regret consacrer & consumer toutes les forces de son esprit à quelque Science abstraite, qui ne procure d'autre satisfaction que celle de posséder des connoissances qui ne sont pas communes, & de tenir un rang honorable parmi les Illustres du Siècle: Et l'on dédaignera de s'occuper de ce qui peut rendre l'homme plus digne de son divin Auteur, plus propre à jouïr de tous les privilèges de sa Nature, & à s'élever, à se distinguer, non parmi les seuls Membres de la République des Lettres,

mais

mais au milieu de toutes les Intelligences dont l'assemblage forme la grande Société des Esprits, la vraye Cité de Dieu. Ceux qui pensent ainsi, quel que soit leur Génie, & à quelque sublimité de connoissances qu'ils soyent d'ailleurs parvenus, sont bien peu judicieux, & bien peu estimables.

ON *convient que ce n'est pas chaque individu qui est appel'é à pénétrer ces profondeurs de la Morale, & qu'elles ne sont du ressort que d'un nombre de personnes extrèmement restraint: mais on ne prétend point non plus que les gens du Peuple, Artisans, Laboureurs, &c. deviennent des Philosophes proprement dits, encore moins qu'afin de le devenir, ils quittent leur mêtier & leur charruë. Ce n'est pas l'intention de la Providence; elle a pourvû aux besoins du vulgaire, en lui donnant un fonds de raison proportionné à son état, & en permettant qu'il y eut toujours sur la Terre un degré de lumiere suffisant pour y guider ses pas. Tout comme on peut raisonner sans Logique, on peut vivre & déterminer ses*

actions sans Morale, c'est à dire, sans la Science proprement dite à laquelle ce nom convient. Mais l'intention de cette même Providence est que ceux dont la situation leur permet d'acquérir des lumieres d'un ordre supérieur, & surtout que ceux dont la Vocation est de répandre ensuite ces lumieres dans la Société, s'y appliquent sérieusement, & ne négligent rien de tout ce qui peut les conduire aussi loin qu'il est permis à l'esprit de parvenir. Alors les influences s'en étendent d'elles mêmes & nécessairement jusqu'au Peuple. Dès que ceux qui ont le depôt de la vérité, le possédent dans sa pureté, ils le transmettent tel qu'ils l'ont reçu, les instructions publiques & particulieres, les discours, les écrits, propagent la saine doctrine; elle devient généralement connuë & reçuë. Ainsi la peine, quelque grande qu'elle soit, que prennent ceux qui travaillent à un Systême de Morale, n'est point une peine perduë, une occupation stérile, comme celle de tant de Savans du Cabinet desquels il n'est jamais rien sorti de

de lumineux, ni d'utile. Les vrais Moralistes sont les Apôtres de la raison; & leur voix jointe à celle de Apôtres de la Révélation est le moyen le plus efficace que la bonté Divine puisse employer pour conduire les hommes dans les sentiers embarassés & périlleux de ce Monde.

La *Science solide des vérités morales détruit tout à la fois deux maux également fâcheux, l'ignorance dont nous venons de parler, & la fausse Science qui a si longtems régné. N'étoit-ce pas tout à la fois l'opprobre de la Raison & le fléau de la Société, que ces énormes compilations des Casuistes, où toutes les actions humaines étoient soumises à des décisions fausses, souvent scandaleuses, & où la Conscience, cette lumiere précieuse, qui n'est dans le fonds autre chose que la Raison même, éclairée sur ses devoirs, devenoit un guide trompeur, un principe de superstitions puériles? Il faut une Morale au peuple; on n'a garde d'en disconvenir. Mais n'est-ce pas de tous les malheurs le plus grand, que*

cette Morale soit un chaos d'absurdités, un amas de sophismes, & que ceux qui font la fonction d'Oracles ne rendent que des réponses pareilles à celles des Sanchez, *des* Vasquez, *& des* Tamburins? *Y auroit-il, nous ne sçaurions trop le répéter, un objet plus important que celui de faire succeder la clarté aux ténèbres, la réalité aux fantômes, la justice, l'équité, la perfection, aux maximes arbitraires de Docteurs, qui ne connoissent, ni n'aiment la Vérité. Si c'est les détails qu'on souhaite, parce que le vulgaire en a besoin, qu'on ne craigne point qu'ils manquent en suivant la route que nous indiquons. Plus une théorie est générale, plus elle est propre à devenir particuliere, à être conduite de conséquence en conséquence aux dernieres applications dont ses principes sont susceptibles. Aussi sommes-nous persuadés que l'Abrégé même de Morale que nous entreprenons, ne laissera rien à desirer là dessus, & qu'on y trouvera, sinon les détails eux-mêmes que notre plan excluoit, au moins toutes les directions nécessaires pour arriver*

aux

aux détails vrayement utiles. En effet une bonne Morale doit indiquer les motifs particuliers par lesquels il convient de nous déterminer dans la commission & dans l'omission de toutes nos actions libres; les signes de rectitude qui caractérisent les différentes espèces de ces actions; les moyens qui nous mettent en état d'agir moralement bien; les obstacles qui nous traversent, & les secours qui peuvent nous délivrer de ces obstacles.

TEL *est le coup d'œil général de la Science, dont cet Ouvrage doit renfermer les principes. Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à la recommander plus fortement, & insister sur tous les éloges qu'elle mérite. Seulement nous supplions tous ceux qui sont appellés à veiller sur les mœurs des autres, à les former, & à les régler, de se pénétrer, comme ils le doivent, de l'importance des connoissances morales, sans lesquelles non seulement ils travaillent en vain, mais, au lieu du bien qu'ils devroient procurer à la Société, ils y répandent une*

infinité de maux. Un Pére, un Maître, un Prédicateur, un Professeur, un Magistrat, sont entierement inhabiles à remplir les fonctions de leur Etat, ils sont même indignes du poste qu'ils occupent, lorsqu'ils disent ou font, ordonnent ou permettent, des choses qui tendent à corrompre les mœurs de ceux qui sont soumis à leur direction, ou à leur domination. Le bonheur de la Société générale du genre humain résulteroit de l'observation des régles de cette Morale qu'on appelle le Droit des Gens, & de l'attention que les Peuples & leurs Conducteurs auroient à ne violer jamais leurs devoirs & les obligations tant naturelles que fondées sur des conventions légitimes. Le bonheur des Sociétés particulieres, des Familles, comme des Etats, est tout aussi intimément lié à l'observation des mêmes régles. Les dissensions & les querelles, les desordres & les crimes, ne viennent que du malheureux éloignement qu'ont la plûpart des hommes pour tout ce qu'on appelle devoir; & cet éloignement procéde pour l'ordinaire de ce

que les devoirs n'ont pas été proposés comme ils devoient l'être, ramenés à leurs justes notions, appuyés sur leurs véritables motifs, & surtout montrés dans la liaison constante où ils sont avec nos intérêts, & notre félicité. On n'ignore pas que jamais tous les hommes ne pourront être conduits à penser sainement & à se conduire droitement ; mais seroit-ce une raison suffisante pour négliger les moyens d'amener à cette façon de penser & d'agir le plus grand nombre d'hommes qu'il est possible? En raisonnant ainsi, il auroit falu se refuser aux progrès de toutes les autres Sciences. Mais, quand on les abandonneroit toutes, encore faudroit-il conserver la Morale.

AVANT *que d'entrer en matiere, m'excuserai-je d'avance de la longueur de cet Ouvrage? Je prévois bien qu'il s'étendra sous ma main, que je serai obligé d'entrer dans de grands détails, & de revenir même quelquefois à certaines idées importantes ; ce qui aura l'air de ces répétitions qui déplaisent tant aux Lecteurs délicats. On voudroit*

droit peut-être un tour plus concis, & plus sententieux. Je ne sçai si j'aurois été capable de le donner à mes réflexions. Mais j'ai craint de tomber dans l'inconvenient que M. le Président Henault *a si heureusement exprimé dans son Réveil d'*Epimenide :
„ *Aujourd'hui tout est changé, nos Musiciens*
„ *ont quitté la nature pour les tours de force :*
„ *nos Poëtes ne font plus que des épigram-*
„ *mes : la Morale se débite par traits, & la*
„ *Politique par bons mots*".



TABLE

DES

CHAPITRES

Contenus dans ce

TOME PREMIER.

CHAP.

Fin des Chapitres du Tome premier.



PRIN-

PRINCIPES
DE
MORALE,

DEDUITS DE L'USAGE DES FACULTÉS DE L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE I.

De l'Usage général des Facultés d'où dépendent nos Connoissances.

CHAPITRE I.

De la liaison nécessaire entre l'exercice des Facultés supérieures, & celui des Facultés inférieures.

POUR être en état d'acquérir les Vertus, ou d'éviter les Vices, il faut avant toutes choses sçavoir ce que c'est que la *Vertu*, en quoi consiste le *Vice*, & par quels moyens on peut réussir dans l'acquisition de la premiere, & dans la sui-

ſuite de l'autre. Or ces connoiſſances n'étant pas du nombre de celles que nos ſens nous procurent journellement, on ne ſçauroit y parvenir ſans s'élever jusqu'à la région de l'Entendement; région peu connuë & peu fréquentée du gros des hommes. L'Entendement eſt la lumiere de l'Ame; mais ſouvent cette lumiere n'exiſte point, ou elle ne jette que des clartés trompeuſes.

Il ſeroit ſuperflu de prouver au long qu'on ne ſçauroit faire aucune action, à laquelle les caractères de la Vertu & du Vice conviennent, avant que de s'être procuré les notions générales de la Vertu & du Vice. Cependant, quand on examine la conduite ordinaire des hommes, on diroit que l'acquiſition de ces idées eſt une choſe indifférente. Perſonne ne s'aviſe de remonter jusques-là; tout eſt habitude dans l'homme, ou pour mieux dire, un pli qu'il prend, ſuivant que le tempérament, l'éducation, ou le mélange de ces deux cauſes le lui donnent. L'homme qui ſuit la route où il a été mis de cette façon, ne diffère guères de la boule qui roule ſur un plan avec la détermination qu'elle a reçuë.

Ce

Ce qu'il a toujours fait, décide de ce qu'il fera toujours. Son Ame réside toute entière dans l'exercice des sens, dans les actes de l'imagination, & dans les mouvemens des passions. Il en résulte une vie purement animale; & il ne faut pas aller jusques chez les Sauvages pour en trouver des exemples en foule.

C'EST une division connuë & reçuë que celle qui met dans l'Ame deux facultés générales, l'*Entendement* & la *Volonté*. Les vertus *intellectuelles* sont le partage de la premiere; les vertus *morales* celui de la seconde. Les unes & les autres sont dites *Vertus*, quoique dans l'usage ordinaire ce nom soit restraint aux dernieres, parce qu'elles concourent les unes & les autres à la perfection de l'Ame, pour laquelle les lumieres ne sont pas moins requises que les habitudes conformes à la Loi naturelle. Il y a plus: on ne sçauroit conduire la Volonté à la perfection dont elle est susceptible, sans avoir préalablement produit celle de l'Entendement par les moyens qui y sont propres. On a beaucoup disputé parmi les Philosophes, si pour corriger la Volonté il faloit commencer par rectifier

l'Entendement, ou non. Mais ceux même qui défendoient les droits de l'Entendement, ne laissoient pas de combattre, à la façon des *Andabates*, privés de la lumiere des notions distinctes, incapables de définir avec quelque exactitude ce que c'est que l'Entendement, ce que c'est que la Volonté, beaucoup moins d'indiquer les notions particulieres dans lesquelles ces notions générales vont se résoudre.

QUOIQU'IL en soit, dès qu'à la connoissance des règles d'une saine Logique on a joint l'étude de l'Ontologie & de la Psychologie, on ne sçauroit douter que la dépendance de la Volonté à l'égard de l'Entendement ne soit telle, qu'il est impossible non-seulement d'exécuter, mais même de concevoir aucune correction ou amélioration dans celle-là, qui n'ait été précédée d'une opération semblable dans celui-ci. Vouloir faire le bien, ou le mieux, n'est autre chose que connoitre ses véritables obligations, & se rendre aux motifs qui nous portent à les remplir. Comment cette Volonté naitroit-elle donc dans celui pour qui ces obligations & ces motifs sont des objets in-

inconnus, ou qui n'en a que de fausses idées?

L'ENTENDEMENT est une vuë nette des choses qui ne se présentent d'abord à notre Ame que d'une maniere confuse, parce qu'elles lui sont transmises au moyen des sens & des autres facultés inférieures. Si nous voyions les choses en elles-mêmes, & que le voile de la chair fut entierement levé, tous les actes de notre Ame seroient purement intellectuels, & toutes ses idées parfaitement distinctes. Mais cette Ame est logée dans un corps, & de quelque nature que soit le lien qui unit ces deux substances, il demeure vrai dans toutes les hypotheses dont on se sert pour expliquer leur union, que les choses se passent de même que si les idées, entrant par les sens comme par autant de portes, arrivoient jusqu'à l'Ame, & s'offroient à elle avec plus ou moins de clarté, suivant la nature des impressions produites sur les organes. Ces idées se conservent dans l'Ame au moyen de la mémoire, & y sont reproduites par l'imagination. Voilà l'étage inférieur, la basse région de l'Ame; tant qu'elle y demeure

bornée, l'Entendement n'agit point, & nous n'arrivons jamais à des notions distinctes. Au contraire, quand l'Ame sentant le besoin qu'elle a d'une lumiere plus grande que celle de l'expérience des choses sensibles, travaille à se la procurer, on voit alors, pour ainsi dire, du sein des idées matérielles sortir des notions abstraites, universelles, distinctes, adéquates, qui, à mesure qu'elles s'augmentent & se lient entr'elles, forment l'étage supérieur, la haute région de l'Ame; & c'est ainsi que l'Homme parvient à la jouïssance des prérogatives, à l'exercice des facultés, qui le distinguent si avantageusement & si glorieusement de tous les Etres dont l'Ame est nécessairement bornée aux seules fonctions des facultés inférieures.

POUR construire l'édifice complet de l'Intelligence humaine, en posant les sens, l'imagination & la mémoire comme autant de fondemens sur lesquels on éleve les abstractions, les notions universelles, les raisonnemens, les démonstrations, les théories, tout ce qu'il y a de plus sublime en un mot dans nos connoissances; pour exécuter, dis-je, cet im-

important ouvrage, il faut des ſecours, & l'Ame les trouve en elle-même. Deux facultés intermédiaires qu'elle poſſède, lui ſuffiſent pour arriver à ce but, lorſqu'elle ſçait faire de ces facultés tout l'uſage dont elles ſont ſuſceptibles. Ces facultés ſont l'attention & la réflexion. Elles nous aident à déveloper ce que les Logiciens nomment les trois opérations de l'Ame, ſçavoir la formation des idées, celle des jugemens, & l'art de raiſonner. En effet, l'attention qui conſiſte à conſidérer ſucceſſivement les diverſes parties d'un Tout, en y inſiſtant autant qu'il eſt néceſſaire pour les bien appercevoir, & en graver une idée nette dans notre ſouvenir, cette attention, dis-je, lorſque nous l'avons promenée ſur un certain nombre d'objets, empreint & laiſſe dans notre Ame autant de tableaux finis, de repréſentations diſtinctes de ces objets, qui ne nous permettent plus de les méconnoitre, ni de les confondre, ſoit entr'eux, ſoit avec d'autres. La réflexion va plus loin; après que l'attention a vû les choſes exactement, elle compare les idées qui réſultent de cette vuë attentive; & découvrant par cette compa-

raiſon leurs rapports ou leurs différences, elle en tire des idées d'un nouvel ordre, entierement ſéparées & indépendantes des objets; elle combine celles-ci à ſon gré, & en forme les plus longues ſuites de raiſonnemens: & c'eſt en pouſſant & en perfectionnant de plus en plus l'uſage de la réflexion, que toutes les Connoiſſances intellectuelles naiſſent, que les Sciences ſe forment, que les Théories ſont conſtruites, & qu'on voit enfin des Hommes franchir en quelque ſorte les limites apparentes de l'eſprit humain, pour atteindre à cette ſupériorité qui immortaliſe les noms de quelques grands Philoſophes.

JE ne m'arrête point à faire voir comment les facultés inférieures concourent ſans ceſſe à l'exercice des facultés ſupérieures, & en ſont la baſe indiſpenſable. Philoſopher ſans le ſecours de l'Expérience, c'eſt bâtir en l'air, débiter des viſions, donner dans la chimère. Quand le Philoſophe paroît en quelque ſorte perdu dans les nuës, & qu'il s'eſt élevé à des méditations, dont la ſublimité confond les eſprits vulgaires, il faut, pour donner un prix réel à ſes méditations,

qu'il y ait toujours une ligne distinctement tracée, un lien de communication sensible, entre le point d'où il est parti, (& ce point ne sçauroit jamais se trouver que parmi les idées acquises par les sens,) & celui auquel il est arrivé. Dès qu'il y a quelque lacune, quelque *hiatus*, entre ces deux points, tout ce que ce Philosophe enseigne ne peut être qu'un objet de simple curiosité, & faire admirer tout au plus la force inventive de son génie; mais ce n'est plus le fruit de la réflexion proprement dite.

PUISQUE nous avons ainsi des facultés subordonnées à d'autres, & qui sont comme des ministres, par le moyen desquels les facultés supérieures font exécuter leurs intentions, il est très important de connoitre les unes & les autres, celles qui commandent & celles qui obéissent; sans quoi l'on n'aura jamais de justes idées de ce qui se passe au dedans de nous, & par conséquent on ne sera pas en état d'y rien corriger, ou perfectionner. Il en est comme du corps humain. Il renferme des viscères principaux, des parties considérables, dont les plus ignorans connoissent l'importance & les fonc-

tions. Mais, pour maintenir l'ordre dans l'oeconomie animale, & furtout pour le rétablir, lorsqu'il a fouffert quelque altération, il faut néceffairement connoitre d'autres parties, & d'autres organes qui entretiennent, par leur action, celle des premiers, & qui fe trouvent à leur tour dans le même cas par rapport à d'autres, jusqu'à la derniere décompofition à laquelle l'Anatomie puiffe parvenir. On ne connoit véritablement le Corps humain, & l'on n'eft en état de le gouverner, ou de lui administrer des fecours efficaces, que lors qu'on a pouffé ce genre de connoiffance, finon jusqu'à fes dernieres bornes, au moins jufqu'à pouvoir fe former une idée diftincte du méchanifme vital de cette merveilleufe Machine. Il en eft de même de l'Ame: il faut la connoitre pour la conduire, & furtout pour la guèrir des maux auxquels elle fe trouve fouvent affujettie. Mais cette connoiffance eft beaucoup plus difficile que celle du corps, ou du moins elle le paroit davantage, parce que nous nous laffons bien plutôt, lorsque les objets de notre examen & de nos recherches

font

sont invisibles, & ne donnent prise, ni aux sens, ni à l'imagination. Cependant le fil de l'Expérience guide suffisamment tous ceux qui veulent s'appliquer à la connoissance d'eux-mêmes; & s'il y a des motifs capables de soutenir dans une entreprise, de quelque difficultés qu'elle soit accompagnée, on les trouve dans celle-ci. Il s'agit d'opter entre la condition des animaux, privés essentiellement de la connoissance d'eux-mêmes, & un état digne de l'Homme, dans lequel, en jouissant de l'inestimable avantage de se connoître, on rapporte cet avantage à son véritable but, je veux dire, à l'acquisition du souverain Bien pour lequel l'Auteur de la Nature nous a formé.

AVANT que de penser à la perfection de son Ouvrage, un Ouvrier s'occupe de celle de ses outils; il a soin qu'ils ayent la forme, & toutes les qualités nécessaires pour rendre son travail aussi fini qu'il est possible, convaincu qu'on ne sçauroit venir à bout de rien avec des instrumens grossiers, ou émoussés. Tel est le cas de celui qui se propose pour objet la perfection de son Enten-

dement; il doit non seulement connoitre les facultés, tant inférieures qu'intermédiaires, qui servent à procurer cette perfection; mais, avant toutes choses, il doit perfectionner ces facultés elles-mêmes, leur donner toute l'étenduë, toute la force, qu'elles sont en état d'acquérir, soit en elles-mêmes, soit rélativement au sujet donné, à l'Ame individuelle, en qui elles existent. Voilà ce qui prouve la nécessité indispensable des connoissances Logiques & Psychologiques, pour arriver à une saine Morale; & cela sert à confondre en même tems ceux qui se recrient qu'on donne dans les superfluités, & qu'on se jette dans de longs & inutiles circuits en prenant une semblable route. Bien loin de se plaindre qu'il nous faille tant de connoissances pour arriver à une Vertu réelle & solide, on devroit plutôt souhaiter qu'il fut possible d'acquérir des lumieres encore plus étenduës, d'atteindre à une plus grande profondeur, afin de rendre l'édifice de la Vertu d'autant plus solide & plus inébranlable. La droiture des actions humaines n'est autre chose que le concours complet & exacte-

tement déterminé de toutes les facultés requises pour produire ces actions. On néglige cette droiture, on ne se soucie pas de commettre des fautes, toutes les fois qu'on agit, sans s'être assuré, autant que la chose est possible, qu'on possède le nombre de facultés dont on a besoin dans le cas présent, & qu'on est en état de les employer chacune dans la mesure convenable. En examinant d'après ces principes les actions ordinaires des Hommes, on ne sera plus surpris qu'indépendamment des tristes effets de la malice & de la dépravation, il y ait encore tant de desordres & de maux qui naissent uniquement de ce que des gens, d'ailleurs bien intentionnés, font tous les jours ce qu'ils ne sont pas capables de bien faire, soit que les facultés leur manquent, ou qu'ils ignorent comment il faut les employer & en déterminer les effets. Quelle est, par exemple, une des sources les plus abondantes des miseres de la Société, & des disgraces que les Hommes éprouvent dans le Monde? C'est assurément une mauvaise éducation. Or d'où vient que l'éducation ordinaire est mauvaise? C'est que les trois

quarts & demi de ceux qui, en contractant l'union conjugale, se mettent dans le cas d'avoir des enfans, n'ont jamais pensé à ce qu'ils en feroient lorsqu'ils seroient au monde, & se trouvent fort embarrassés quand il s'agit de les élever, ou plutôt ne s'en mettent point en peine, parce qu'ils n'ont aucune idée d'une bonne éducation, ni aucune aptitude à la donner. Par là se vérifie continuellement la remarque d'*Horace* †.

Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

CE qui pourra paroitre singulier, quoiqu'il soit très vrai & fondé en raison; c'est que l'Entendement, destiné à recevoir sa perfection du ministère des facultés inférieures, les perfectionne lui-même le premier, & commence par en diriger l'usage convenablement à ses vuës. Il n'y a rien là dedans que de naturel & d'intelligible. Tout Homme, qui n'est pas né dans un état de stupidité ou d'aliénation, sent lorsque l'âge de raison arrive, qu'il a une Ame dont il peut, pour

† *Carm.* III. 6.

pour ainsi dire, tirer un meilleur parti qu'il n'a fait jusqu'à présent; & si, frappé de cette idée, il prend la résolution de faire valoir les talens innés, les facultés naturelles de cette Ame, il cherchera d'abord les moyens de réussir dans ce dessein, & s'appercevra qu'il faut avant toutes choses voir, entendre, observer, lire, s'entretenir avec ceux qui sont plus avancés que nous dans la même carriere, retenir toutes les idées acquises par les moyens précédens, augmenter la vivacité & la netteté de l'imagination qui les rappelle, grossir & fortifier le dépôt de la mémoire qui les conserve, & procéder en tout cela avec un recueillement, une attention, un degré de réflexion qui répande de jour en jour un plus grand degré de lumiere dans l'Ame. En suivant donc cette route, l'Entendement qui veut se former, & qui y réussit effectivement, forme chemin faisant & perfectionne continuellement les facultés qui l'assistent, & le soutiennent dans son travail. Quand une fois ce travail est bien en train, le plaisir indicible qui est attaché à la découverte de la vérité, & au sentiment des progrès que nous

nous faisons dans la perfection tant intellectuelle que morale, est un motif dont la force devient bien supérieure à celle des plus puissantes amorces des passions. Il n'y a point en effet de plaisir comparable à celui de voir distinctement les objets les plus dignes de notre attention, de posseder un grand nombre d'idées distinctes, d'en disposer en quelque sorte à son gré, pour les unir par différentes combinaisons, qui nous conduisent à de nouvelles idées distinctes, c'est à dire, à la découverte de nouvelles vérités. Que ces Trésors l'emportent sur ceux de l'Avare! Mais leur prix, & les délices que l'Ame goûte, parviennent à leur comble, lorsque l'empire intellectuel nous conduit à l'empire moral, lorsque maîtres de nos desirs & de nos passions, une volonté droite suit toujours les directions d'un entendement éclairé, & qu'on parvient enfin à ce dernier période de sagesse humaine & de felicité temporelle, qui consiste dans une parfaite harmonie entre les facultés inférieures & les facultés supérieures, dans une concorde invariable des sens & de la raison, de la chair & de l'es-

l'esprit. Avons-nous été en droit de dire après cela, qu'il n'y a point de motifs dont la force égale celle des motifs qui nous sollicitent à perfectionner notre Entendement ?

CHAPITRE II.

De la maniere de perfectionner les sens.

Les sens se perfectionnent en quelque sorte d'eux-mêmes & par le bon usage qu'on en fait. Remarquons une fois pour toutes, que nous supposons ici & dans la suite l'Homme constitué comme il doit l'être naturellement, & sans aucune privation, ou imperfection essentielle. Cet Homme abandonné à lui-même demeurera un misérable quadrupéde, dont la condition, quoique de prétendus Philosophes n'ayent pas honte de nous la proposer comme digne d'envie, sera fort au dessous de celle des plus vils animaux. Mais qu'on le dresse, qu'on l'instruise, qu'on lui apprenne à faire l'usage convenable de ses organes, & à en exercer l'activité, bientôt ce sera le Roi des

des Animaux, l'Image de son Créateur sur la terre. De l'un de ces états à l'autre, il y a un intervalle rempli par une infinité de degrés, ou d'états intermédiaires. Pour les besoins ordinaires de la vie, pour vaquer aux mêtiers & aux professions de la Société, il suffit d'acquérir l'usage des sens rélatif aux objets communs, & la dextérité qu'exige le genre de vie qu'on embrasse. Mais il faut aller plus loin, si l'on pense à l'acquisition des vertus intellectuelles & morales. Ce n'est pas le tout de voir, & même d'avoir une vuë excellente, & ainsi des autres organes; il faut apprendre en quelque sorte à voir, à ouïr, &c. c'est à dire, à diriger de telle sorte l'usage des organes de ces facultés, qu'il nous conduise à découvrir ce que le vulgaire n'apperçoit jamais, à nous faire des idées distinctes des choses, & à étendre, par la voye des abstractions, l'universalité de ces idées, jusqu'à ce que notre vuë, qui n'est plus celle de notre Corps, mais celle de notre Ame, de notre Entendement, embrasse tout ce qui est à sa portée. C'est ainsi que *Newton* a vû les Cieux, & M. *de Réaumur* les Insectes. Il est incroyable quelle

le difference il peut se trouver entre voir & voir, quoiqu'avec des yeux dont la force physique est égale. C'est donc rélativement à la façon supérieure & intellectuelle d'appercevoir, que l'on doit perfectionner continuellement ses sens, en les appliquant successivement à tout ce qui mérite d'être vû, à tout ce qui peut étendre, si je puis m'exprimer ainsi, l'horison visuel de notre Entendement. Or l'Homme est naturellement disposé à acquérir ce genre de pénétration & de perfection, dans les choses auxquelles il s'applique. Quiconque est d'un métier, juge pertinemment des ouvrages de ce métier; il y reconnoît des défauts, ou y découvre des beautés, qui échapent à celui qui n'en est pas. Un Général voit un terrain où il s'agit de camper, ou de ranger une Armée en Bataille, tout autrement que ne le voit un Homme ignorant dans l'Art de la Guerre. Cette promptitude & cette exactitude du coup d'œil se trouvent quelquefois dans des personnes dont le génie est d'ailleurs fort borné; l'habitude suffit pour la leur donner, & pour les rendre à cet égard capables de guider ceux qui, par tout autre

endroit, ont une grande ſupériorité ſur elles. Je m'en fierois plus volontiers à un Païſan qui me prédit la pluye ou le beau tems, fondé ſur ſes obſervations groſſières, mais habituelles, qu'à un Aſtronome qui a enrégiſtré depuis trente ans tous les changemens météorologiques que les meilleurs Barometres, & Thermometres, lui ont indiqué. Concluons. L'uſage des ſens, quoique la Nature nous l'accorde en apparence ſans aucun ſoin, ni effort de notre part, demeure borné aux beſoins de la vie, dès que nous ne travaillons pas à l'étendre au-delà; mais quand nous le fortifions & le dirigeons avec attention, dans la vuë de bien connoître les objets, de remarquer tout ce qui les caractèriſe & les diſtingue des autres; cet uſage devient la ſource des notions diſtinctes, & ces notions diſtinctes à leur tour ſont les matériaux de l'édifice intellectuel, à la conſtruction duquel s'occupe toute Ame qui veut ſe perfectionner.

On eſt donc aſſuré que les ſens deviendront d'autant plus propres à rendre cet important ſervice à l'Entendement, qu'on ſe ſera mis en état de ſoutenir plus long-

longtems l'attention requise pour une exacte connoissance des objets, & de prolonger la chaîne de réflexions qui sert à tirer, de la comparaison de ces objets, de nouvelles idées plus générales & en même tems plus précises. Mais une condition essentiellement requise pour recueillir ces fruits de notre attention & de nos réflexions, c'est d'avoir le nombre de termes nécessaire pour désigner toutes les idées à la connoissance desquelles nous parvenons soit intuitivement, par un effet de l'attention qui découvre des choses jusqu'alors cachées, soit mentalement, & par la voye de ces abstractions qui, séparant ce qui est uni dans les choses concretes, en forment des entités indépendantes, lesquelles sont de nouveaux objets de nos connoissances, & qui exigent par conséquent de nouveaux noms. Dans toutes ces opérations, quand les termes manquent, l'esprit s'arrête bientôt tout court: on a beau voir, & voir avec attention, les idées des choses ainsi vuës, pour peu qu'elles se multiplient, s'embarrassent & se confondent ensemble, faute d'étiquette, de signes distinctifs, que les termes seuls peuvent fournir.

De-

De-là vient que tous ceux qui, naissant sourds, ne sçauroient acquérir la connoissance d'aucune Langue, demeurent fort bornés dans leurs idées, & paroissent des prodiges, lorsqu'ils réussissent dans quelque Art manuel, par la voye de l'imitation; au lieu que ceux qui, n'ayant jamais joui de la lumiere, ont eu l'organe de l'ouïe libre, arrivent au plus haut degré du sçavoir, tout aussi bien que les autres, comme il y en a plusieurs exemples, parmi lesquels celui de *Saunderson* est un des plus illustres & des plus récens. C'est à la même cause qu'il faut attribuer aussi, au moins en partie, l'état d'imperfection des Sciences dans les premiers siécles du Monde, ou chez les Nations qui ne sont pas encore sorties de cette enfance originaire. Les anciens Peuples & les Sauvages n'avoient & n'ont que des Langues incapables d'exprimer tout ce qui va plus loin que les objets continuellement exposés aux sens, & les principaux besoins de la vie. Ainsi, quand même il se présenteroit à l'esprit de ceux qui n'ont qu'une semblable Langue, quelque nouvelle idée, quelque espèce de découverte, elle s'évanouit & s'ef-

s'efface bientôt, faute de pouvoir l'exprimer. D'ailleurs ce n'eſt qu'en employant l'uſage des termes qu'on peut communiquer ſes idées aux autres; & de cette communication dépend preſque tout le progrès des Sciences. La Langue du Peuple Juif paroit avoir été fort pauvre; auſſi les Sciences n'ont-elles jamais établi leur domicile dans la Paleſtine. Au contraire les Grecs, & les Romains, conduiſirent leurs Langues à une étenduë, à une abondance, à une perfection, qui mirent l'eſprit humain en état d'enfanter les chefs d'œuvre que l'Antiquité nous a tranſmis. Aujourd'hui les Langues des Peuples de l'Europe, qui ſe diſtinguent par la culture des Sciences, ſont dans le même cas; elles ſuffiſent à tout, & les nouvelles découvertes ont trouvé dans le langage toutes les reſſources qu'on pouvoit deſirer; & quand ces découvertes ſe multiplieroient extraordinairement, les reſſources ne tariroient point. Dans l'état préſent des choſes donc, celui qui employe la force de ſes ſens, & la dirige d'une maniere propre à ſe procurer de nouvelles connoiſſances, doit, dès qu'il réuſſit dans ſon tra-

vail,

vail, consacrer sa découverte, & la préserver du retour dans l'espèce d'abyme d'où il l'a tirée, en faisant aussitôt choix d'un terme propre à l'exprimer. On ne sçauroit enrichir les Sciences sans grossir les Langues. La Pyrotechnie, la Geométrie de l'infini, la Botanique, & presque toutes les Sciences, en fournissent les preuves. *Ciceron* n'entendroit pas les Oeuvres de *'s Gravesande*, parceque le Philosophe moderne y met en œuvre une foule de nouveaux termes, qu'une heureuse nécessité a fait créer, pour exprimer des idées inconnuës au Philosophe ancien. Mais revenons à l'usage des sens.

Il paroit par ce que nous avons dit jusqu'ici, qu'il y a une force acquise des sens, qui diffère de leur force naturelle. Celle-ci varie dans les individus suivant la constitution de leurs organes. Les yeux d'*Hevelius* étoient si excellens qu'il voyoit par de petites lunettes ordinaires ce que d'autres n'apperçoivent qu'avec les meilleurs Telescopes. Et M. *Lieberkühn*, mort il n'y a pas longtems, affirmoit que les Satellites de Jupiter s'offroient à sa vuë sans le secours d'aucune Lunette.

Je

Je ne doute point qu'une prérogative naturelle n'ait été le fondement des faits en question; mais je croirois aussi que ces Observateurs, familiarisés, pour ainsi dire, avec le Ciel, étoient comme conduits par la vuë de leur esprit à faire ce promt & surprenant usage de celle du corps. Sachant le point précis où chaque Astre, chaque Etoile, doit se trouver, ils y fixoient sur le champ leurs regards, sans errer ni tâtonner; & par là même ils découvroient le moindre filet de lumiere qui échapera constamment à ceux qui n'ont pas de pareilles habitudes dans les régions celestes. Il en est de même dans tous les genres. C'est moins la pénétration visuelle que l'œil intérieur qui découvre des points imperceptibles, des choses que d'autres auroient toute leur vie sous les yeux sans les appercevoir. Mais il n'en est pas moins vrai que des yeux exercés, pourvû que ce soit sans leur faire souffrir aucun dommage, en deviennent meilleurs, tout comme les membres du corps acquierent de l'agilité & de la force, au moyen de divers exercices, tels que ceux de la Danse, du Manège, de la Salle d'Armes &c. Tel idiot qui est dans

une espece d'extase, lorsqu'il voit le parti qu'un homme intelligent & adroit tire de l'action de ses organes & des mouvemens de son corps, a de l'étoffe pour en faire tout autant, & même mieux, s'il avoit été dressé de même. Chaque homme est une mine plus ou moins exploitée : en travaillant également toutes ces mines, elles ne rendroient pas autant l'une que l'autre, mais il n'y en a point qui ne rendît quelque chose, & beaucoup au delà de ce que s'imaginent ceux mêmes qui les possèdent. Quant à l'inégalité naturelle dans la force des organes, elle entre dans le plan de la Nature, & répond à la sagesse des vuës de son Auteur, non seulement comme une variété qui est un principe de beauté, mais surtout parce que, si tous les hommes étoient également organisés, ils se porteroient vers les mêmes inclinations naturelles; ce qui mettroit des obstacles insurmontables à la formation & à la conservation des Sociétés, fondées sur la diversité des goûts & des penchans, des forces & des talens ; diversité en vertu de laquelle chacun se porte de lui-même à remplir certaines fonctions, qui lui con-

conviennent, & qui ne conviendroient pas à d'autres. L'emblème du corps humain, & l'application qu'un Apôtre en fait, quadrent exactement ici. Tout ne sçauroit être l'œil ou l'oreille; il faut qu'il y ait d'autres parties, placées différemment, & destinées à d'autres usages.

La force acquise des sens va beaucoup au-delà de ce qu'on s'imagine ordinairement. Nous négligeons, pour ainsi dire, certains sens, nous n'en soupçonnons pas même la finesse, parce que le besoin ne nous a pas réduit à y avoir recours, & à les exercer continuellement. C'est en particulier le cas du tact. Les aveugles en général, (& la raison en est sensible) l'ont fort supérieur à celui des personnes qui voient; & plusieurs d'entr'eux l'ont poussé jusqu'au discernement des couleurs. On rapporte l'exemple mémorable d'un aveugle Anglois, qui marchoit dans les rues sans rien craindre des voitures qui rouloient avec le plus de rapidité, parce qu'il jugeoit, par l'ébranlement ou le tact de ses pieds, de la ligne de direction & de la distance où cette voiture se trouvoit par rapport à lui. Les yeux peuvent être dressés à faire la fonc-

tion des oreilles, c'est à dire, à observer de telle maniere les mouvemens de la bouche & du gosier qui produisent les sons, qu'ils entendent par la simple vuë. Les sourds & muets auxquels *Amman*, & d'autres après lui, ont appris à parler & à entendre, en font foi. *Wallis* avoit déja fait de semblables Expériences qui se trouvent dans l'année 1698. des *Transactions* en Anglois, & en Latin au Tome III. de ses Oeuvres, p. 696. Mais les sourds que ce Savant avoit formés à parler, n'alloient pas jusqu'à comprendre ce que d'autres disoient en les regardant. Les ressources de la Nature sont incroyables; la force arrêtée d'un côté, tend toujours à se reproduire de l'autre, & à compenser les pertes par des dédommagemens.

CEUX qui s'intéressent, pour ainsi dire, à leurs sens, & surtout ceux qui ont le noble desir de les appliquer à l'acquisition de connoissances supérieures, ne feront pas mal de sçavoir autant de Physique & de Medecine qu'il en faut pour ne pas ignorer les moyens propres à conserver leurs organes en bon état, à les fortifier, à remèdier aux infirmités

&

& aux accidens auxquels ils peuvent être ſujets, en un mot à les maintenir auſſi ſains & auſſi durables que la conſtitution humaine en général, & celle dont on eſt individuellement doué, le permettent. Faute de ces précautions l'ardeur de ſçavoir produit ſouvent les mêmes effets que l'ardeur de jouïr. On ſe hâte de façon qu'on eſt épuiſé avant le milieu de ſa courſe; on ne penſe pas qu'à tous égards le meilleur ſecret eſt celui de *faire vie qui dure.* Il faut donc ici, comme dans toutes les actions humaines, obſerver une gradation inſenſible, qui eſt le principe le plus aſſuré & le moyen le plus efficace pour déveloper nos facultés, les fortifier, & les conſerver. Une maxime générale très ſenſée, c'eſt de ne point s'obſtiner à continuer un travail dès qu'on ſent qu'il fatigue jusqu'à un certain point, que le ſang s'échauffe, que la tête s'appeſantit, que la vuë ſe trouble, &c. Les débauches de l'eſprit & de l'application ne ſont pas moins dangereuſes que celles du corps & les excès de l'intempérance. En quittant l'ouvrage encore frais, on y revient allégrement, tout comme en ſe levant de table

avec un reste d'appétit, on le rapporte au repas suivant. Ceci n'est nullement destiné à favoriser la paresse : ceux qui ont ce vice, se trouvent fatigués par la seule idée du travail, & l'ont à peine commencé qu'ils veulent le quitter. Il s'agit de modérer une trop grande activité, de tempérer un feu excessif, qui consume tout à la fois les forces de l'ame & du corps. Il en est des études & de toute application trop véhémente avant l'âge où nous avons acquis toutes nos forces, comme du mariage entre deux sujets qui ont à peine atteint la puberté. Des efforts prématurés & trop souvent réitérés les mettent hors d'état d'agir dans la saison. Il ne faut guères de préservatifs ni de remèdes dans le cours de la vie à ceux dont les premiers pas ont été réglés par la Sagesse. Des accidens imprévus peuvent à la vérité déranger ceux qui s'y attendent le moins, & qui s'y sont le moins exposés, comme une cataracte, une violente fluxion qui détruise l'ouïe, &c. Mais nous parlons du train ordinaire des choses, & de ce qui arrive le plus souvent. Le Sage aspire à la certitude ; & quand elle lui

man-

manque, il suit la plus grande probabilité, qui suffit pour le mettre à l'abri de tout reproche.

TOUTE action violente sur les organes des sens est dangereuse ; elle y porte aussi le desordre, & si ce desordre est d'une certaine force, l'organe peut demeurer dans un état incurable d'imperfection. Ainsi, outre les excès précédens qui naissent d'une trop grande contention, il faut éviter, autant qu'il est possible, tous les cas où nos sens éprouveroient quelque action qu'ils ne sont pas en état de soutenir, soit par leur force naturelle, soit à cause des circonstances particulieres. Un homme sensé ne s'opiniâtrera jamais à regarder fixement le Soleil sans précaution; il n'ira pas approcher l'oreille d'une décharge de grosse Artillerie sans nécessité, & ainsi du reste. Un malade de même, ou un convalescent, craindront une lumiere, ou un bruit, dont ils prévoyent les trop fortes impressions. Et l'on peut encore remarquer ici, que les Gens de Cabinet, les personnes studieuses, par une suite de leur genre de vie, & de

leur application ont les organes beaucoup plus délicats & plus susceptibles d'ébranlement, que des hommes accoutumés aux travaux grossiers, & qui passent leur vie en plein air, dans toutes les saisons, & dans les plus rudes exercices. La vie d'un Savant, à moins qu'il ne soit d'une trempe extraordinaire, tient, pour ainsi dire, à un filet beaucoup plus délié que celle d'un rustre. L'action, le mouvement, lui conviennent sans contredit, & la plûpart de ses infirmités viennent de ce qu'il n'en prend pas assez; mais il doit éviter aussi d'en prendre trop, & de se croire capable d'efforts dont il feroit la victime. Tous les mouvemens violens tendent à la destruction du sujet dans lequel ils existent. Il est vrai que cette violence est une idée rélative à la force plus ou moins considérable de ce sujet. Il y a longtems, s'il est besoin de se munir ici de quelque autorité, qu'*Aristote* a dit, que *tout ce qui est violent est ennemi de la Nature.* Une corde trop tenduë se rompt, ou perd son élasticité; & il en arrive de même à la membrane du tympan dans l'o-

l'oreille, lorſqu'elle eſt ébranlée par un bruit trop véhément, ſurtout ſi cet ébranlèment eſt reitéré.

La violence à laquelle les organes de nos ſens peuvent être expoſés, n'eſt pas ſeulement externe, comme dans les exemples allégués jusqu'ici; elle peut auſſi être interne, lorſque nous voulons étendre la force, ou la durée de leur action, au delà des bornes naturelles. La prunelle de l'oeil ne peut ſoutenir qu'une certaine dilatation, & pendant un certain tems. Celui donc qui s'obſtine à lire des caractères d'une petiteſſe exceſſive à une foible lumiere, dilate exceſſivement ſa prunelle; & au bout de quelques heures elle aura de la peine à rentrer dans ſon état naturel de contraction. L'Ame doit donc ménager le corps, ſi elle ne veut pas en déloger, ou le rendre une demeure fâcheuſe; autrement il arrive ce qu'on a coûtume d'exprimer, en diſant que *l'épée uſe le fourreau:*

Les ſens influent par leur force naturelle ſur nos perceptions, c'eſt à dire, que nous voyons, entendons &c. d'autant mieux que les organes de ces fa-

cultés sont bien constitués. Mais c'est de la force acquise que nait la distinction attachée à l'*apperception*, acte qu'il faut distinguer dans toute sensation de celui de la *perception*. Celui qui a bonne vuë découvre des objets placés à la portée de cette vuë, sans effort, & pour ainsi dire, sans le vouloir. Mais il n'y a que celui en qui l'attention & la réflexion ont produit l'habitude de se représenter distinctement les choses, qui saisisse ces objets sous leur véritable point de vuë, & qui s'en forme des représentations où règnent l'ordre & la netteté. Exposez aux regards de deux personnes douées de la même vuë un Ouvrage de la Nature ou de l'Art, composé d'un grand nombre de parties, & dont la structure soit fort compliquée. Toutes deux y verront autant l'une que l'autre; mais, si l'une des deux a l'idée de l'ordre qui règne dans ces parties, & du plan de leur structure, elle verra tout autre chose que l'autre. Le Firmament se présente d'une maniere bien différente à l'Astronome, & à celui qui ne l'est pas. La prérogative naturelle des sens, quelque utile, quelque excellente qu'elle soit, ne

ne laisse donc pas d'être subordonnée à leur prérogative acquise. La premiere se trouve dans divers Animaux, qui surpassent de beaucoup l'Homme par la force & par la subtilité de quelcun de leurs sens. Mais la seconde ne peut se trouver que dans l'Homme; ou plutôt c'est elle qui fait l'Homme, en allumant au dedans de lui ce flambeau de la Raison, qui devroit guider tous ses pas. Il y a seulement ceci à remarquer, c'est qu'à forces naturelles égales, la différence des succès vient de celle qui se trouve entre l'application que les individus apportent à perfectionner leurs sens; & qu'à application égale, c'est dans la force naturelle qu'il faut chercher les causes de la supériorité & de l'infériorité des individus. De deux personnes qui suivent la même route avec la même ardeur, l'une n'atteindra jamais l'autre, si la Nature a privilégié celle-ci d'une maniere distinguée. Il en est des forces de l'esprit comme de celles du corps pour la lutte, pour la course, &c. Mais, pour peu que ceux qu'on nomme *bene nati* se reposent sur leurs avantages naturels, & en négligent la culture, il leur ar-

arrive souvent d'être égalés, ou même supassés, comme dans la fable du Lievre & de la Tortue, par des gens qu'ils méprisoient comme des sujets tout à fait bornés, parce que ceux-ci à force d'application ont vérifié le mot: *Labor improbus omnia vincit.*

Les sens bien constitués, & conduits à la perfection acquise dont ils sont susceptibles, doivent être regardés comme un trésor précieux, à la conservation duquel on ne sçauroit trop veiller, & en particulier comme un trésor qu'il est impossible de conserver, si on ne le fait continuellement valoir. La raison en est sensible. Toute habitude négligée se perd. Or la perfection acquise des sens est purement habituelle. Donc il suffit pour la perdre de n'en plus exercer les actes. On voit souvent des personnes qui, dans le cours des années d'instruction & d'étude, avoient montré du génie & des talens; mais la paresse ou la dissipation s'étant emparées ensuite d'elles, au bout d'un certain tems, il ne reste aucune trace de ces heureuses dispositions. Tout se désapprend & s'oublie: mais rien ne disparoit plutôt dans l'homme

me que l'aptitude à perfectionner son entendement en faisant concourir à cette perfection celle des sens & de toutes les facultés inférieures, parce que c'est un travail sérieux, une tâche pénible, qui effraye ceux qui ne s'y sont pas mis de bonne heure, dans le tems où l'Ame & le Corps jouïssoient encore de toute leur vigueur.

Si nous voulons remonter plus haut, nous trouverons que ce qui a empêché la plûpart des hommes de s'occuper de ce travail, & d'y aller aussi loin qu'ils l'auroient pu, c'est l'imperfection des connoissances psychologiques, les fausses idées reçuës au sujet de l'Ame & les conséquences tirées du préjugé qui faisoit envisager cet être actif sous la notion purement privative d'une substance immatérielle. On a supposé que toute connoissance ultérieure de l'Ame, de ses forces & de ses opérations, étoit un mystère impénétrable; & les Philosophes auroient crû perdre leur tems, en travaillant à se procurer des idées distinctes sur ces matieres. *Des-Cartes* à la vérité sembloit avoir donné une notion positive de l'Ame, en la définissant une substance

pesante; mais, comme il plaçoit l'essence de l'ame dans la pensée, & n'admettoit par conséquent dans l'ame que ce dont nous avons le sentiment qu'on nomme *conscience*, cette erreur ne lui a pas permis, ou à tous ceux qui ont adopté sa définition, de reconnoître la dépendance où sont les actes de l'ame les uns à l'égard des autres, & d'appercevoir le concours de nos facultés pour l'exercice des actions libres. Avec cela les Philosophes ont souvent regardé comme des notions irrésolubles celles qui peuvent se résoudre en d'autres plus simples, & qui en contiennent même un très grand nombre. Par ce moyen tout accès aux idées distinctes a été fermé. Un autre obstacle encore aux recherches sur les opérations de l'ame, venoit de la maniere d'expliquer le commerce entre les deux substances dont l'homme est composé. On déduisoit immédiatement de la volonté de Dieu ce qu'il auroit falu déduire de l'essence & de la nature de l'Ame, pour appercevoir comment ses modifications naissent du concours de ses facultés, & de quelle maniere l'état présent dépend toujours de ceux qui ont pré-

précédé, & influë sur ceux qui doivent suivre. Il ne faut pas s'étonner après cela qu'on ait traité superficiellement la Morale pratique, qui est toute fondée sur le légitime usage de nos facultés, & qu'on ait tant négligé de perfectionner l'usage des sens, entant qu'il est destiné à les rendre propres au service de l'Entendement. Tout cela a été vrayement abandonné au hazard; &, par une suite nécessaire les devoirs de la Morale ont tenu à la même cause. Une foible lueur naturelle a de tems en tems préservé les hommes des écarts les plus révoltans; mais elle leur a quelquefois manqué, & de là les desordres qui ont été tolerés, autorisés même, parmi les Nations les mieux policées. Il seroit incroyable, si les faits ne le prouvoient, que l'esprit humain aussi avancé à tant d'autres égards, soit demeuré si fort en arrière sur le plus intéressant de tous les sujets.

IL n'est jamais trop tard de remèdier à des maux de la nature de ceux-ci; & ceux qui ont l'esprit assez juste pour en sentir l'importance, doivent être aussi reconnoissans des moyens qu'on leur fournit pour s'en délivrer, qu'empressés à les met-

mettre en œuvre. Voyons donc en détail quels sont ces moyens, & mettons-les à la portée de tous ceux qui voudront s'en servir.

Les hommes ne travaillent, ni à la perfection de leur Entendement, ni à celle de leurs sens entant qu'elle pourroit être l'instrument de la première, parce qu'ils n'y pensent pas, parce qu'ils sont naturellement négligens, indolens, ou parce que tournant toutes leurs forces d'un autre côté, déployant toute leur activité en faveur des objets de leurs passions, il ne leur reste point de tems pour s'occuper du soin de leur ame. Nous ne nous étendrons point sur des réflexions qui se trouvent dans tous les Philosophes Moralistes, & dans tous les Prédicateurs, sur le prix de l'Ame, & sur l'obligation où nous sommes de préfèrer ses intérêts à tous les autres. La Rèligion donne à ces considérations une force victorieuse pour quiconque n'est pas livré à l'incrédulité, ou esclâve du vice. Mais, pour nous restreindre dans les bornes d'une Morale purement philosophique, ce qui empêche les hommes de cultiver leur Ame, c'est qu'ils ignorent à quoi elle

est

eſt bonne, c'eſt qu'ils ne ſe doutent pas ſeulement du parti qu'ils en peuvent tirer. S'ils ſavoient d'un côté combien il eſt agréable de s'étudier ſoi-même, de ſe déveloper à ſes propres yeux, de découvrir l'étenduë, la force, la liaiſon de ces facultés admirables, qui embraſſent tout l'Univers, & l'aſſujettiſſent en quelque ſorte à nos idées; ſi de l'autre ils pouvoient entrevoir les délices réſervées à une Ame, qui après s'être ſondée & connuë, ſent ce qu'elle eſt, & ce qu'elle peut devenir, commence & continuë à ſe perfectionner par une ſuite conſtante d'efforts dont il n'y en a aucun qui ne porte avec lui ſa récompenſe, & parvient ainſi au plus raviſſant de tous les états, celui de *l'acquieſcence en ſoi-même*, qui eſt l'effet immanquable de l'harmonie une fois établie entre nos actions libres, & nos actions naturelles; ſi, dis-je, l'Homme pouvoit ſe convaincre d'avance de la gloire & de la felicité attachées à une pareille entrepriſe, jamais les fumées d'aucune paſſion ne l'étourdiroient, jamais il ne détourneroit la vuë de deſſus ce grand objet, jamais une lâche pareſſe, une honteuſe négligence, ne viendroient s'emparer de lui.

CHA-

CHAPITRE III.

Des moyens de perfectionner l'attention.

CE premier obstacle étant levé, il s'agit de voir quelles sont les autres difficultés qui peuvent s'opposer à notre perfection intellectuelle, & si elles sont d'un ordre à jetter dans le découragement. D'abord se présentent celles qui accompagnent l'attention. Il y a des esprits si legers qu'il paroit impossible de les fixer; & la force même des qualités naturelles est quelquefois le principe d'une vivacité qui paroit incompatible avec l'attention. Vous verrez aussi des esprits si lourds, des ames si obtuses, que lorsque vous les croyez occupés d'un objet, ils ne pensent à rien, & peuvent demeurer très longtems dans un état apparent d'attention, qui n'est autre chose qu'un sommeil intérieur. C'est à ceux qui ont médité sur l'éducation à suivre les routes les plus convenables pour tirer de tous les tempéramens & de tous les caractères le meilleur parti qu'il est possible. Il ne faut

faut jamais forcer la Nature, ni espérer aucun succès en dépit d'elle: cela est incontestable. Mais, en suivant cette idée, & sous ce prétexte, bien des Pères & des Maîtres, qui ne connoissent pas les forces de la Nature, ou qui craignent de prendre la peine nécessaire pour les déveloper, abandonnent à eux-mêmes des sujets dont on pourroit tirer un très bon parti, ou s'ils entreprennent de les dresser, c'est par des moyens directement contraires au but, en les maltraitant, en n'observant aucune gradation dans les efforts qu'ils exigent, & en leur inspirant ainsi pour l'étude & pour les opérations de l'esprit une aversion dont ils ne reviennent jamais. O! pourroit-on assez aimer & respecter des Maîtres, qui joignant à la capacité les bonnes intentions, se consacrent au bien de leurs Elèves, & les préservent des maux inséparables d'une éducation négligée ou mal dirigée? Y auroit-il quelques témoignages de reconnoissance qui fussent supérieurs aux obligations que leur ont ceux qui tiennent d'eux tout le bonheur de leur vie, & par une conséquence immédiate, celui de la vie à venir? Ce sont là des

cho-

choses qu'on ne sent point assez; & rien ne tourne plus à l'opprobre de l'humanité.

Il en coûte d'être attentif: les enfans & tous les commençans l'éprouvent. Notre ame aime un certain essor, une certaine liberté: tout ce qui la gêne, lui déplait, à moins qu'elle ne soit bien convaincuë que cette gêne sera recompensée par de très grands avantages. Il est donc essentiel, quand, au sortir de l'enfance, on astreint ceux qui reçoivent les premiers élémens des connoissances humaines à y donner l'attention requise, de leur faire sentir que ce n'est point par caprice qu'on les gêne, & qu'il leur en revient une utilité réelle. Cette précaution convient à tous les âges & à tous les états de l'homme. Quelle que soit l'autorité qui lui impose des loix, & lui prescrit des règles, il ne se porte de bon cœur à leur observation qu'à proportion du fruit qu'il y découvre. Aussi le Legislateur suprème lui-même a-t'il daigné faire connoître aux hommes, que toutes ses loix, toutes ses ordonnances, étoient uniquement faites pour eux, & se rapportoient immédiatement à leur bonheur.

C'est

C'est une avance capitale, & presque décisive, que d'avoir la confiance de ceux à l'instruction, ou au gouvernement desquels on est appellé. . . . .

MAIS ce qui facilite infiniment la tâche dont il s'agit, c'est qu'en très peu de tems la gêne cesse d'être gêne, & se changeant en habitude, devient une chose douce, & même nécessaire, de façon que ceux qui l'ont contractée se trouveroient à plaindre s'il faloit l'interrompre, ou y renoncer. Quand on en est là, tout va bon train. Rien n'est plus intéressant que de voir un jeune enfant, ou un sujet d'un âge plus avancé, qui, ayant pris goût à quelque occupation, y consacrent tous les jours un tems & des efforts qui vont au delà de ce qu'on peut s'imaginer. Proposez à ceux qui sont bien affermis dans cette route, des distractions, des amusemens, des plaisirs: ils les refuseront; ou, si des raisons de bienséance les obligent à se prêter à nos desirs, ils trouveront ces recréations fort insipides, & ne seront contens que quand ils pourront reprendre leurs occupations accoûtumées. Tel est donc l'efficace d'une attention continuée, & tournée en usa-

usage: elle ne coûte plus rien, au contraire il en coûteroit de ne plus exercer son activité.

S'IL y a d'autres causes particulieres qui empêchent l'habitude de l'attention de se former, il faut examiner les circonstances qui peuvent y donner lieu, & en détourner l'effet. On sçait, par exemple, que les sensations en général sont un obstacle aux actes de l'Ame; & que si nos yeux sont trop vivement frappés, nos oreilles trop fortement ébranlées, &c. nous ne sçaurions accorder notre attention aux objets qui l'exigent, ou du moins la soutenir. Il convient donc d'écarter tout ce qui pourroit interrompre ceux qu'on veut instruire avec succès, surtout dans les commencemens; car des précautions trop scrupuleuses & trop longtems continuées font naître un autre inconvenient; c'est que ceux à qui on les a fait prendre sont pendant toute leur vie hors d'état de s'occuper & de suivre le fil de leurs idées, dès qu'une mouche vole pour ainsi dire autour d'eux. Cette délicatesse est très incommode, parce qu'en avançant dans la vie il y a quantité de situations où l'on ne jouit pas de tous ses

ses aises, & qui nous réduisent à la nécessité de souffrir les impressions de divers objets externes. Ceux en particulier qui se destinent à parler en public doivent s'aguerrir au bruit, & à l'effet que produisent sur la vuë des mouvemens variés.

OUTRE ces causes de distraction, il peut s'en trouver plusieurs autres, sur lesquelles on ne peut rien statuer de positif, parce qu'elles dépendent de l'état personel des individus. C'est à ceux qui dirigent les occupations de ces individus d'y avoir égard, & de discerner celles qui étant réelles méritent qu'on y remèdie, d'avec celles qui sont, comme cela arrive le plus souvent, l'effet de l'impatience & du caprice. Si l'on savoit combien il importe de commencer de bonne heure à rendre les enfans souples & traitables, on ne se divertiroit pas aussi longtems qu'on le fait de leurs mutineries, & de ces petits écarts qui ne paroissent tirer à aucune conséquence. C'est souvent de là qu'il faut dater tous les défauts du caractère & tous les malheurs de la vie. C'est bien pis sans doute, quand on a laissé croître des enfans gâtés, & qu'ils

qu'ils ont eu leurs coudées franches jusqu'à huit ou dix ans: il est extrèmement rare qu'ils tournent ensuite à bien. Mais, je le répéte, l'obstination & les bizarreries qu'on trouve quelquefois dans de beaucoup plus tendres sujets, auroient pû être prévenuës par des soins, dont l'idée ne vient presque à personne, parce que presque personne n'en devine l'importance.

QUAND la raison peut entrer dans ses droits, & joindre son efficace à celle d'une éducation bien règlée, tout concourt à seconder l'attention. Un jeune homme qui passe des Humanités à l'étude des Sciences supérieures, & qui, après avoir bien employé son tems dans les Classes, se dit à lui-même qu'il s'agit de redoubler ses efforts, pendant le cours de la carrière Académique, parce que ce tems précieux décide du reste de la vie, un semblable Etudiant ne manque guères d'égaler bien-tôt ses Maîtres, & de devenir un homme propre à remplir avec distinction les postes auxquels il se destine. Tout ce qu'on fait par raison, réussit mieux que ce qui procéde d'autres principes, quand même ces principes seroient

roient ſupérieurs en vivacité. C'eſt que le ſuccès ne dépend pas du nombre des actes & de leur véhémence, mais de leur juſte proportion avec l'effet qu'ils ſont deſtinés à produire. On peut faire mal en faiſant trop, auſſi bien qu'en ne faiſant pas aſſez.

De tout ce qui traverſe les commencemens les plus heureux & les mieux ſoutenus, rien n'eſt plus dangereux que ces paſſions qui ſont preſque inſéparables de la jeuneſſe, qui naiſſent en nous ſans nous, & ſouvent malgré nous, qui ſont plutôt dans nos veines que dans notre Ame, & dont l'effet eſt d'émouſſer notre goût pour tout ce qui n'eſt pas leur objet, & d'en détourner notre activité. Ces paſſions détruiſent quelquefois ſans retour tous les fondemens qui avoient été poſés dans les années précédentes, & ſur leſquels on ſe propoſoit de conſtruire un édifice ſolide; elles ouvrent, ſous les pas de ceux qui s'y livrent, des précipices où on les voit tomber & rouler juſqu'au fonds. Quand cela ne va pas auſſi loin elles arrêtent, au moins pour quelque tems, le cours des progrès, elles ſuſpendent l'uſage ordinaire des fa-

cultés; c'eſt une léthargie, ou une aliénation plus ou moins longue. Il faudroit un Traité à part pour traiter ce ſujet dans ſa juſte étenduë. Je me contente de faire ici deux ou trois Obſervations. La premiere, c'eſt que ces paſſions ſont à peu près auſſi inévitables que les maladies de l'enfance; elles ont, comme nous l'avons inſinué, leur ſource dans le ſang; & plus un jeune homme avoit donné de grandes eſpérances par la vivacité de ſon génie, & par l'ardeur de ſon application, plus il étoit à préſumer qu'à un certain âge cette effervefcence venant à augmenter, produiroit quelque délire paſſager, quelque fièvre de raiſon. En ſecond lieu, le meilleur préſervatif contre la violence & la durée de ces accidens, ce ſont les principes qu'on inculque de bonne heure à ſes éleves, & les habitudes qu'on leur fait contracter. Quoique ces principes & ces habitudes n'ayent pas toujours la force de prévenir des écarts imprévus, ils ont au moins pour l'ordinaire celle de ramener, au bout d'un tems plus ou moins long, ceux qui ont commis ces écarts. Les plaiſirs que la paſſion fait goûter ſe rallen-

lentissent, l'idée de ceux qui sont attachés à la pratique des devoirs se retrace; le sentiment, l'honneur, & ce qui est encore plus efficace, quand il a jetté de fortes racines, l'amour de la Vertu & de la Religion, vient au secours; l'illusion cesse, le charme se détruit, & le mal connu est bientôt abandonné & réparé. Enfin ceux qui ont à gouverner des sujets parvenus à ce période, ont besoin d'une extrème dextérité: l'excès d'indulgence, & celui de rigueur peuvent produire des effets également funestes; sans compter que les moyens qui réussissent sur l'un, échouent sur l'autre. La Créature humaine, dès que les premieres lueurs de Raison se manifestent en elle, ne pouvant être muë & déterminée que par des motifs, il faut donc que ceux qui cherchent à déveloper les facultés des sujets commis à leurs soins, & qui veulent surtout pousser ce développement jusqu'à ses dernieres bornes, rassemblent les différens motifs qui peuvent influër sur l'esprit de ceux à qui ils ont affaire, & les leur proposent de la maniere la plus convenable. C'est à quoi on ne peut réussir sans une étude approfondie des ca-

ractères; & voila pourquoi le gros des éducations échouë. Un Père a ſix ou ſept enfans; un Maître vint ou trente Ecoliers. Il eſt bien rare, (& l'on ne peut guères ſe le promettre que de ces perſonnes en qui les lumieres & les bonnes intentions exiſtent dans un degré ſupérieur,) il eſt, dis-je, très rare qu'on s'attache à démêler les diſpoſitions de l'eſprit & plus encore celles du cœur de ſes éleves, pour les prendre enſuite par où ils ſont prenables, & les conduire ainſi avec autant de facilité que de ſuccès. C'eſt l'humeur, c'eſt le goût du Pédagogue qui décide de tout. Eſt-il dur? Tous ceux qui lui ſont ſoumis ſeront traités durement? Eſt-il mou, indulgent? La licence régnera juſques ſous ſes yeux. Eſt-il enclin à la vanité? Il animera ſes diſciples par des idées analogues à cette paſſion, & ainſi de l'avarice, ou de tout autre penchant. Combien de jeunes gens à qui l'on n'a jamais dit autre choſe pour les former, ſinon qu'ils étoient d'une telle extraction, qu'ils parviendroient à tel rang, qu'ils avoient tel héritage à attendre? Il eſt aiſé de ſentir l'imperfection & l'*immora-*

lité

lité de ces motifs. S'il ne s'agissoit que d'éveiller, d'exciter, de pousser vers un but quelconque, à la bonne heure. Mais ces axiomes vulgaires, *quiconque est grand*, *quiconque est riche*, *est tout*, sont la fausseté même. Celui qui est grand, celui qui est riche, à quelque degré qu'il possède ces prérogatives, s'il n'est que cela, n'est rien ; & une nullité absoluë, pour parler ainsi, vaudroit encore mieux ; car le faux brillant dont il s'applaudit ne sert qu'à mettre sa turpitude réelle dans un plus grand jour. Si donc l'obligation de conduire par des motifs les hommes, & spécialement ceux qui reçoivent les premieres instructions, est une obligation indispensable, c'est entant que ces motifs sont conformes à la Loi naturelle & aux principes d'une saine Morale. Le but de cette Morale est la rectitude des actions ; rectitude qui consiste dans le concours de tout ce qui peut contribuer à leur perfection. Or des motifs vicieux ne sauroient entrer dans ce concours.

Les choses indifférentes deviennent bonnes, quand on les applique à un bon usage, & mauvaises dans le cas opposé.

 Si

Si donc parmi les moyens qui peuvent servir en qualité de motifs à déterminer l'homme au bon usage de ses sens, & à la perfection de l'entendement qui en résulte, il s'en présente qui étant indifférens de leur nature peuvent recevoir une détermination utile, on auroit tort de n'en pas profiter. La Nature ne les a mis à notre portée que pour nous faire naître l'idée d'y recourir.

A la tête de ces moyens naturels & essentiellement indifférens, on peut mettre cette Curiosité qui se manifeste de si bonne heure dans les enfans, & qui les porte à demander soigneusement qu'on leur nomme & qu'on leur explique tout ce qui les frappe. Il est certain que cette disposition habilement ménagée est un principe très fecond pour faire succèder à l'ignorance dans laquelle nous naissons les connoissances qui conviennent à notre état. Mais il ne s'agit pas simplement d'augmenter la Curiosité des enfans, & de la tenir continuellement en haleine, pour les former & les préparer à la perfection intellectuelle. Tout au contraire on met par là un obstacle à cet-

te perfection; obstacle, qui devient dans la suite très nuisible & pour l'ordinaire insurmontable. La Curiosité en soi n'est qu'un desir vague & inquiet de connoitre de nouveaux objets; & ce n'est point à satisfaire sans cesse un semblable desir que nous trouvons notre véritable intérêt. On n'y gagne autre chose qu'un tour d'esprit faux & puérile, un caractère volage & superficiel. Rien n'est plus méprisable & plus incommode dans la Société que ce qu'on y nomme un Curieux. Toujours alerte pour recueillir les moindres minuties, il lui importe infiniment d'apprendre ce qu'un tel a fait hier dans une partie de promenade où il s'est trouvé; ce qui s'est dit cette après-midi dans une Compagnie; où va celui-ci qui paroit affairé; quelle raison a fait entrer cet autre dans une Maison où il n'avoit pas coutume d'aller, &c. Ce défaut est beaucoup plus répandu parmi le sexe; il vient d'un mélange de foiblesse & de vivacité dans l'esprit, & de l'oisiveté où vivent certaines personnes. Bien loin d'encourager un semblable goût, il faut l'extirper radicalement, si l'on veut produire l'attention & l'application qu'exigent des

études solides & suivies. Il y a plus: on doit non-seulement proscrire la curiosité vulgaire dont j'ai parlé: il faut encore éloigner de l'étude même un certain esprit de curiosité, qui est l'indice d'un défaut de solidité, & qui ne manque guères d'égarer ceux qui s'y livrent. Les questions qu'on nomme curieuses, dès qu'il est décidé qu'elles ne sont que curieuses, ne méritent pas notre attention: il y a tant de choses importantes à apprendre, qu'on est dans le cas d'un Voyageur pressé, qui ne sera pas tenté de sortir de sa route pour s'amuser dans le bois le plus agréable, ou dans la prairie la plus riante. C'est un ridicule moins bas, mais c'est toujours un ridicule, que de consacrer ses recherches & ses veilles à sçavoir ce qu'il importe fort peu de connoître. On a déja dit là dessus tout ce qui pouvoit se dire. *Quintilien* oppose formellement * la curiosité au travail & à la diligence: & *Ciceron* dit, † que si l'on étudie l'Histoire, pour se former à l'imitation des grands hommes, c'est une oc-

* L. VIII. c. 3.

† *De Finib.* L. V. c. 36.

occupation digne de l'eſprit, mais que, ſi l'on veut ſimplement ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans les tems qui nous ont précédé, c'eſt curioſité.

QUAND on trouve un ſujet dénué de curioſité, on doit lui montrer qu'il y a des objets qui en ſont dignes, & quand au contraire la curioſité exiſte à un point dominant, il faut s'attacher à faire ſentir qu'il n'y a que certaines choſes qui la méritent. Alors, l'ayant ainſi pouſſée ou réduite juſqu'à ſes juſtes bornes, il eſt aiſé, il eſt agréable de conduire un Eleve qui attend avec impatience les nouveaux plaiſirs qu'on lui fait eſpérer, & qu'on lui procure en effet, à meſure qu'il avance. Il n'eſt pas beſoin d'imaginer d'autre encouragement, ni d'autre récompenſe. Chaque jour, au lieu d'avoir ſa peine, a ſa joye, & conduit à un jour plus heureux encore. Mais combien cela ne demande-t-il pas de ſagacité de la part des perſonnes chargées de l'inſtruction? Il faut qu'elles ayent elles-même le goût parfaitement formé pour ne préſenter à leurs diſciples que des choſes où l'agréable ſe trouve toujours joint à l'utile. On voit ſans doute bien

des Pedans qui se recrient sur les beautés qu'ils découvrent, & qu'ils prétendent faire voir dans les choses qu'ils enseignent, dans les Auteurs qu'ils expliquent; mais ils ne font que battre l'air, & étourdir de jeunes gens qui ne les comprennent pas. C'est le moyen d'éteindre une curiosité raisonnable bien loin de l'entretenir. Si c'est là, dit-on, ce qu'il y a de plus beau & de plus attachant dans les études, elles ne méritent pas le tems & les soins qu'on y donne : il faut se tourner d'un autre côté, pour trouver des agrémens, & se tirer d'un esclavage qui ne mene à rien.

L'EFFET legitime & utile de la curiosité louable, c'est de soutenir les efforts d'attention & de réflexion que nous faisons pour arriver à la connoissance d'un objet la plus parfaite que l'on puisse obtenir, sans nous lasser jusqu'à ce que nous ayions atteint notre but. Cette disposition s'identifie alors avec l'amour de la Vérité, qui doit nous guider dans toutes nos recherches. Mais il faut avouër qu'il y a des choses qui piquent & entretiennent la curiosité beaucoup plus efficacement que d'autres. Ce sont princi-

pa-

palement celles où les sens & l'imagination trouvent à s'occuper, & sont agréablement affectés des différens spectacles qui s'offrent à leurs regards. L'Astronome ne sçauroit quitter le Telescope, ni le Physicien se détacher du Microscope. La Nature inépuisable en merveilles sollicite continuellement leurs regards & leur attention. Qu'on lise les *Halley* & les *Flamsteed*, les *Leuwenhoek* & les *Hooke*; ils fourniront des preuves convaincantes de ce que j'avance. Quelqu'un peut-il pousser plus loin l'assiduité, la patience, *l'infatigabilité*, si je puis m'exprimer ainsi, que l'a fait l'incomparable Mr. de *Réaumur*, dans ses Observations sur les Insectes? Ce ne sont pas là des curiosités vaines & stériles, comme l'osent prétendre quelques détracteurs de ces grands hommes: c'est le tems le mieux employé qu'il y ait jamais eu. Outre les conséquences perpétuelles qui ramenent des Créatures au Créateur, & qui élevent de plus en plus l'idée la plus essentielle de toutes, celle de l'Etre suprème considéré dans ses Ouvrages, il découle de ces travaux une infinité d'applications convenables aux progrès des

Arts, & au bien de la Société. Tout le monde ne sçauroit à la vérité tourner ses vuës de ce côté là pour en faire surtout son principal objet; mais il n'y a point de cours d'étude où ces connoissances ne doivent trouver leur place; & elles peuvent servir de bonne heure à délasser, à encourager, à récompenser ceux dont on exige des tâches un peu plus pénibles. L'Auteur du *Spectacle de la Nature* a fort bien prouvé que ceux que leur naissance & leur rang appellent à une condition supérieure au vulgaire, ne sçauroient mieux faire que d'enrichir, d'orner leur esprit des plus belles connoissances que fournit l'étude de la Nature, & l'inspection des différentes manœuvres des Arts. Les jeunes gens, surtout ceux de distinction, perdent ou employent mal une infinité d'heures, dont ils tireroient un excellent parti, si on leur inspiroit une semblable curiosité, & qu'on les mit à portée de la satisfaire. Ils n'auroient pas dans un âge plus avancé, la honte d'ignorer les choses les plus communes.

La preuve qu'on a augmenté la force de ses sens, & qu'on les a rendus plus pro-

propres aux ſervices qu'ils doivent rendre à l'Entendement, eſt une preuve de fait, dont chacun peut aiſément s'aſſurer. Elle conſiſte en ce que par le moyen de quelque ſens on ſaiſit plus promtement un plus grand nombre de choſes qu'on ne pouvoit le faire auparavant, ou que ne peut le faire un autre dont les organes ſont auſſi bien diſpoſés que les nôtres. L'exemple de la lecture répandra là deſſus tout le jour néceſſaire. Celui qui ne ſçait pas lire a des yeux tout comme celui qui ſçait lire; & quand on lui offre une page chargée de caractères, il les voit ſans qu'il lui en échape aucun. Cependant cette vuë lui eſt inutile: ſon Ame n'y gagne rien, ou tout au plus l'idée aſſez inutile de la difference qu'il y a entre un papier blanc, & un papier écrit ou imprimé. Veut-il apprendre à lire? On ſçait que c'eſt un travail long & pénible. Au bout d'un certain tems, connoiſſant les lettres, il aſſemblera peſamment les ſyllabes, juſqu'à ce que finalement il parvienne à lire d'une maniere aiſée & courante. Alors, quoiqu'il ait les mêmes yeux qu'il avoit avant que de ſçavoir lire, ce ſeront pourtant des yeux

bien plus utiles à l'Ame; & l'indice de cette utilité sera, comme nous l'avons dit, la promtitude & la facilité dans l'exécution de certains actes dont on étoit auparavant incapable. Il en est de même de tout ce que nous apprenons dans les Sciences, les Arts & les Métiers: en conservant les sens & les organes que nous avons apporté au monde, nous les faisons servir à l'acquisition de quantité de connoissances, qui rendent notre Ame fort supérieure à ce qu'elle étoit auparavant, & à ce qu'elle demeureroit sans cela.

C'EST à l'attention que nous sommes surtout redevables de ces progrès dans l'usage des sens. Sans elle ils sont impossibles; & ils s'accroissent à mesure que nous devenons plus capables de fixer fortement notre attention, & de la conserver longtems. Le plus haut degré de l'attention consisteroit à pouvoir demeurer attachée à un objet quelconque aussi longtems qu'on le jugeroit à propos, & à surmonter toutes les causes de distraction qui naissent de la présence & de l'action des objets extérieurs. Ce degré est au-dessus des forces humaines; l'organe

se

se lasse, & quand il ne se lasseroit pas, l'ame se lasseroit d'en faire usage. Il y a des ébranlemens si violens & si douloureux, que l'attention la plus forte y succombe. Le bruit de plusieurs tambours près des oreilles, une violente colique, une rage de dents, des piqures, brûlures, ou autres impressions du dehors, distrairont immanquablement le Philosophe le plus consommé aussi bien que la femmelette la plus foible. Mais hors de là, il est incroyable comment par des degrés successifs, & par une application soutenuë, on peut parvenir à se rendre attentif, soit par rapport à l'intensité de l'attention, soit à l'égard de sa durée. Dans l'état naturel ce sont plutôt les objets qui attirent l'attention, que l'attention qui se porte vers les objets. Les traces qui se conservent alors sont extrèmement foibles. Demandez à un homme qui s'occupe de bagatelles pendant toute la journée, ce qu'il a pensé, remarqué, observé, quand cette journée est finie, il sera fort embarrassé de vous répondre: il n'a fait que végéter. Cela est surtout vrai de l'état naturel proprement ainsi nommé, c'est à dire, de

ce-

celui des individus que le hazard a privé de toute éducation, de ces enfans qu'on a quelquefois trouvés dans les forêts, où ils avoient jusqu'alors vêcu. Quoique leurs yeux eussent été frappés de tous les objets qui étoient à leur portée, & qu'en rencontrant un arbre, un ruisseau, &c. ils y eussent sans doute fait une sorte d'attention, cependant il a été impossible d'exciter en eux, après les avoir élevés, aucun souvenir de leur état précédent: ils n'en ont retrouvé aucune trace dans leur cerveau. Cela rend un peu suspecte l'histoire de la jeune fille sauvage trouvée en Champagne: outre bien des circonstances romanesques, dont est chargée la narration, d'ailleurs intéressante, qui la concerne, elle paroit avoir eu trop d'idées, & surtout trop de mémoire, rélativement à sa situation passée; cela n'est pas dans la Nature. Mais surtout il y a un peu dequoi rire aux dépens des Théologiens de *Chartres*, qui interrogerent magistralement ce sourd & muet de leur Ville, dont l'exemple est si fameux. Il est inconcevable que des gens de bon sens ayent voulu trouver, dans le cerveau de cet homme, des idées de Dieu, de la

Con-

Conſcience, des Vertus & des Vices; idées qu'on ne trouve pas ſeulement chez le plus grand nombre des Sauvages, quoique ceux-ci faſſent un uſage réglé de leurs ſens, ayent un langage, & vivent dans une eſpece de Société. C'eſt le plus grand embarras des Miſſionnaires judicieux que celui de parvenir à exciter ces idées inconnues ou abſtraites dans l'eſprit d'hommes qui n'ont jamais paſſé par aucun des degrés qui nous y conduiſent. Et l'on voudroit qu'elles exiſtaſſent dans un cerveau dont les avenuës ont été preſque entierement bouchées. Mais la chimère des idées innées a ſuggéré ces procédés ſinguliers, & ces interrogatoires déplacés.

POUR ne pas trop groſſir cet Ouvrâge, nous renvoyons à la *Pſychologie empirique* de Mr. *Wolff* ceux qui veulent s'inſtruire à fonds de la nature de l'attention, des moyens de la perfectionner, & des ſuccès qu'on peut ſe promettre dans ce travail. Il embraſſe trois choſes principales; l'indifférence de l'attention, qui conſiſte à s'en rendre tellement maître qu'on puiſſe la tourner à ſon gré vers un objet quelconque; la force de l'atten-

tention, par laquelle nous la conſervons au milieu des plus grands obſtacles; & enfin ſa durée. On ne manque guères de citer ici l'exemple d'*Archimède*. Enfoncé dans ſes profondes méditations, il en perdoit le boire & le manger; bien plus, lorsque *Marcellus* prit *Syracuſe*, cette Ville ayant été livrée à la fureur du Soldat, les cris affreux qui retentiſſoient de toutes parts ne ſe firent point entendre à *Archimède*; il ne vit pas même un Soldat qui entroit dans ſa chambre avec violence, & qui le tua. C'eſt pouſſer l'attention un peu loin, & peut-être trop. Car, indépendamment du cas qui coûta la vie à ce Geomètre, & qui eſt aſſez rare pour qu'on ſe diſpenſe de le mettre en ligne de compte, une contention de cette force, & qui dérange trop les heures de la nourriture & du ſommeil ne peut qu'être préjudiciable à la ſanté & à la prolongation de la vie: d'où il s'enſuit qu'elle répugne à l'obligation naturelle. Mais il n'eſt pas beſoin de s'attacher à combattre cet excès: on péche beaucoup plus par le défaut contraire.

L'IDÉE d'*Archimède* nous conduit natu-

turellement à celle des Mathématiques & de l'étude de la Geométrie. On prétend que cette étude est un des moyens les plus efficaces pour arriver au comble de l'attention; & ceux qui donnent des préceptes d'éducation & d'étude la recommandent surtout sous ce point de vuë. Il y a pourtant ici une distinction très importante à faire. Des trois choses ci-dessus indiquées comme constituant la notion complette de l'attention, l'indifférence, la force & la durée, les deux dernieres s'acquierent ordinairement par l'application aux Sciences Mathématiques, quand on y apporte d'ailleurs les dispositions naturelles qu'elles demandent. Mais on se trompe beaucoup, (& c'est néanmoins une erreur fort commune,) quand on croit qu'un Geomètre, parce qu'il est versé dans la Science dont il a fait son objet, à quelque supériorité qu'il y soit parvenu, en soit plus propre à exercer son attention avec succès sur les objets qui sont du ressort des autres Sciences, sur des matieres, par exemple, de Metaphysique ou de Morale. L'expérience prouve au contraire qu'il est beaucoup plus étranger dans

dans ces Sciences que s'il n'étoit pas Geomètre: & cela vient de ce qu'imbû de la ſupériorité des principes geométriques, & leur attribuant une certitude qui ne leur convient plus dès qu'on les tranſporte hors de leur domaine, dès qu'on les applique à des notions réelles, bien différentes des abſtractions & des fictions de la Geométrie, il adopte aveuglement des conſéquences qui découlent en effet de ſes principes, mais qui participent à la fauſſeté de tout principe tranſplanté, & pour ainſi dire, dénaturé. Il n'y a donc qu'une ſaine Logique, dont les préceptes ne ſont pas moins fondés ſur des démonſtrations évidentes que toutes les opérations de la Geométrie, il n'y a, dis-je, qu'une ſemblable Logique dont l'étude aſſiduë, & continuellement ramenée à la pratique, puiſſe donner à l'Ame la vraye indifférence de l'attention, c'eſt à dire, la parfaite aptitude à ſe rendre attentif aux objets quelconques. La Geométrie n'eſt au fonds que la Logique appliquée aux grandeurs: tant qu'on demeure dans l'enceinte des notions de cet ordre, la marche du Geomètre eſt ſûre, parce qu'il s'appuye ſur la Logique;

que; mais, s'il commet le Sophiſme par lequel on paſſe d'un genre à l'autre, la Logique l'abandonne, elle deſavoue toutes les conſéquences qu'il tire, quelque longue & bien liée qu'en paroiſſe la chaîne. Il eſt bien vrai que la nature même des abſtractions geométriques; c'eſt à dire, leur ſimplicité & l'exactitude avec laquelle elles ſont déterminées, favoriſe beaucoup les opérations qui les concernent, & y répand un jour qui a fait croire pendant ſi longtems, que la certitude étoit le partage excluſif de la Geométrie. Mais, ſi l'on fait attention que ſes premiers principes ſont réſolubles en notions métaphyſiques, & n'ont de certitude que celle qui exiſte antérieurement dans ces notions, on verra bien d'un côté, que l'évidence geométrique diſparoit & ceſſe dès qu'on parvient à des concluſions qui ne peuvent plus être ramenées à ces notions primitives, & de l'autre, que s'il eſt poſſible de traiter d'autres Sciences de la même maniere, & de les ſubordonner logiquement aux mêmes principes fondamentaux de toutes nos connoiſſances, la prérogative de la certitude leur conviendra tout comme aux Mathématiques.

PER-

PERSONNE n'ignore que l'entreprise a été non seulement tentée, mais exécutée par le célèbre *Wolff*: Il s'est proposé dès l'entrée de sa carriére de traiter toutes les Sciences philosophiques de la même maniere qu'on traite ordinairement les Mathématiques, & en suivant la méthode dont *Euclide* & les anciens Geomètres se sont servis. Nous n'entrerons point ici dans tout ce qui a été dit pour ou contre le succès de cette entreprise. Comme *Wolff* est un Philosophe moderne, dont la mort est encore récente, les passions ont eu jusqu'ici beaucoup de part aux jugemens qu'on a porté de ses Ouvrages. La postérité décidera sans doute avec plus d'impartialité. Il suffit de remarquer que des Ouvrages philosophiques, où la méthode des Geomètres est observée quant à ce qu'elle a d'essentiel, & indépendamment de l'apparat des termes, sont infiniment plus propres à former l'attention, quand même ils ne contiendroient rien de nouveau, & qu'on pourroit les trouver un peu trop longs, que ces Livres où le fil de la méthode est entierement inobservable, & qui sont écrits tout de suite à

la

la façon des compoſitions hiſtoriques, oratoires, &c. On a beau intituler ces Livres, *Recherche de la Vérité*, *Traité de l'Entendement humain*, ou comme on voudra; quelques beautés, quelques vérités même qu'ils puiſſent renfermer, comme en renferment effectivement les deux excellens Ouvrages qui portent les titres que je viens d'indiquer, il eſt pourtant impoſſible d'être conduit par leur moyen à la certitude & à l'évidence, ou bien il faut que celui qui les lit dans le deſſein d'en retirer un ſemblable fruit, prenne la peine de les analyſer exactement, & de les réduire à une chaîne de propoſitions liées entr'elles, & détachées de tout ce qui n'eſt qu'acceſſoire, afin de juger ſi cette liaiſon eſt réelle, ſolide, démonſtrative, en un mot conforme aux régles de la Logique. Or je demande, s'il ne vaut pas mieux que les Livres purement didactiques, & dont les Auteurs ne peuvent, ni ne doivent ſe propoſer d'autre but que d'expoſer les Vérités dans toute leur ſimplicité & dans toute leur force, ſoyent réduits tout d'un coup, par ces Auteurs même, à la forme la plus convenable à leurs vuës,

(&

(& personne ne niera que ce ne soit celle que nous recommandons,) que d'être disposés dans un ordre différent, & chargés de superfluités, quelques agréablement & ingénieusement écrites qu'elles soient d'ailleurs.

CEUX qui paroissent rebutés de la peine, ou plutôt de l'espece d'ennui, que cause dans les commencemens la lecture de semblables Ouvrages, confondent les difficultés réelles avec celles qui ne sont qu'apparentes. Il n'en coûte autre chose pour lire ce qui est écrit suivant les régles de la methode scientifique, que de s'accoûtumer à la forme de ces Ecrits, c'est à dire, à rencontrer les Propositions séparées les unes des autres, placées dans leur ordre naturel, accompagnées chacune des raisonnemens qui servent à les prouver, & ce qui paroit le plus révoltant au grand nombre des Lecteurs, exprimées par des renvois, lorsqu'il est nécessaire de les rappeller, sans qu'il le soit de les répéter. Voilà tout le mystère de cette methode si redoutable; les vint premieres pages du premier Volume d'une Philosophie ainsi écrite, luës attentivement, mettront au fait de cet arrangement,

ment, & un peu de réflexion fera tout auſſi-tôt ſentir, que c'eſt l'unique ſource des idées diſtinctes, l'unique voye qui puiſſe mener à l'évidence. Alors on ſçait toujours d'où l'on vient & où l'on vâ; & toutes les fois qu'on craint de s'être égaré, on peut retourner ſur ſes pas, les compter en quelque ſorte tous, & s'aſſurer qu'il n'y en a aucun qui ſorte de la bonne route. Je dis plus : à l'aide de cette méthode, quiconque le veut, peut ne s'égarer jamais. Il n'eſt pas poſſible à l'homme de tout ſçavoir, de tout comprendre; mais je maintiens qu'il dépend de lui de ne ſe point tromper. Car, dès qu'il ſçait qu'on ne doit admettre aucun terme qui ne ſoit exactement défini, aucune idée qui ne ſoit diſtincte, aucune propoſition qui ne ſoit prouvée, aucun raiſonnement qui ne ſoit concluant; dès qu'il trouve dans les régles de la Logique des moyens infaillibles de s'aſſurer de l'exactitude des définitions, de la diſtinction des idées, de la force des preuves, & de la legitimité des raiſonnemens, il eſt aſſurément le maître de ne recevoir pour vrai que ce qui réunit ces caractères, & de ſuſpendre ſon jugement ſur tout

le reste; ou du moins d'examiner les degrés de probabilité, & de régler ses opinions d'une maniere qui y soit conforme. Se plaindra-t-on après cela d'une peine qui n'est qu'imaginaire, puisque rien n'est moins pénible, que d'aller d'une idée à l'autre par la route la plus naturelle, & quoiqu'on en dise, la plus courte? Se laissera-t-on aller à un dégoût, qui n'est que la fausse délicatesse d'un esprit gâté par des lectures superficielles, & par des études mal digérées? Ceux qui sont assez raisonnables pour faire quelque effort sur eux-mêmes, reviennent bientôt de ces préventions, & sont charmés de n'en avoir pas été aveuglément la dupe. Bien loin que cette lecture presque abhorrée les fatigue, ils la font avec un plaisir, une facilité, une rapidité supérieure à celle qu'on apporte aux Livres de simple amusement. Parvenus au bout d'une foule de gros Volumes, dont le seul aspect les avoit tant de fois découragés, ils se felicitent nonseulement d'avoir soutenu cette lecture, mais ils la recommencent avec une nouvelle ardeur, & ne cessent de la reprendre, jusqu'à ce qu'ils se soyent en-

tic-

tierement appropriés le trésor qu'elle renferme. Qu'on fasse lire tant qu'on voudra les autres Ouvrages de Philosophie aux commençans, qu'on les lise & qu'on les relise soi-même, quand on est plus avancé en âge & en connoissances, ce qui en demeure dans l'esprit se réduit à fort peu de chose; on connoit historiquement les matieres traitées dans ces Ouvrages, l'ordre très irrégulier que les Auteurs y suivent, les opinions particulieres qu'ils y proposent; & puis c'est tout. On n'en est pas plus Philosophe, pas mieux en état de discerner la vérité d'avec l'erreur, de bien prouver l'une, & de bien réfuter l'autre. C'est quelque chose d'admirable que de voir la confiance, l'emphase, avec laquelle de prétendus Philosophes modernes citent *Locke* comme un Oracle, le mettent au dessus de tous ceux qui ont travaillé aux progrès philosophiques de l'Esprit humain, & traitent avec mépris tout ce qui n'est pas puisé dans son fameux Traité *de l'Entendement humain.* Parmi ceux qui tiennent ce langage, il n'y en a presque point qui ayent pû soutenir une lecture complette & attentive de ce Traité; & il y

en a bien moins encore qui puiſſent rendre compte de cette lecture, préſenter d'une maniere diſtincte les principes de ce Philoſophe, l'ordre qui y règne, & les preuves qui les appuyent. C'eſt un beau début aſſurément que de conſacrer ſoixante pages *in quarto* à traiter la queſtion *des Idées innées*, dont une conſéquence de quelques lignes miſe à ſa place auroit ſuffiſamment montré la chimère. Je voudrois bien encore que quelcun de ces admirateurs à toute outrance prit la peine d'énoncer d'une maniere bien lumineuſe le contenu du Chapitre intitulé *de la Puiſſance*. Mais, parce que faute de ſaines notions il eſt échapé à *Locke* de dire en paſſant qu'il ne ſeroit pas impoſſible que la matiere poſſedât les attributs de la ſubſtance ſpirituelle, cela en a fait un Coryphée des Philoſophes, aux yeux de ceux à qui cette aſſertion paroit un axiome, dont les conſéquences favoriſent leurs principes. Quand ces aſſertions ſe trouvent répetées dans des Ouvrages auxquels certaines circonſtances accidentelles ont donné de la célébrité, & qu'elles ſont aſſaiſonnées d'ironies contre quiconque eſt aſſez téméraire, ou dé-

pour-

pourvû de ſens, pour penſer autrement; cela ſuffit pour donner le ton à la multitude. A la bonne heure; mais bien des années d'expérience m'ont convaincu que ce n'eſt point avec de ſemblables Guides qu'on parvient au Sanctuaire de la Vérité. Je n'ai garde au reſte de nier que dans les Ouvrages en queſtion, & en particulier dans celui de M. *Locke*, il n'y ait des choſes excellentes, & en très grand nombre; mais elles ne ſont véritablement telles que pour celui qui peut les ſoumettre à la pierre de touche d'une ſaine Logique, & les ſubordonner par le moyen de la vraye méthode à des principes inconteſtables. J'avouë que tout cela demande une ſupériorité intellectuelle, à laquelle peu de gens parviennent. Mais c'eſt précisément afin de la rendre plus commune que nous recommandons ici la lecture & l'étude des Cours de Philoſophie ſcientifique, & que nous avons crû devoir inſiſter là-deſſus avec quelque étenduë, parce qu'il ne s'agit pas moins que de déſſiller les yeux des Hommes, qui tâtonnent depuis ſi long-tems dans la route de la Vérité, qui s'obſtinent à y tâtonner, & qui s'irritent quand on

on veut les conduire au grand jour. En un mot, & pour conclure, je n'ai jamais vanté de vive voix, ni dans mes Ecrits le premier & le principal Cours de Philosophie scientifique, celui de M. le Baron *de Wolff*, comme un Systême de Vérités sans mélange d'erreur, quoique je sois bien persuadé que c'en est effectivement un; mais, pour ne point m'appuyer sur le préjugé de l'autorité, ni paroître vouloir opposer prévention à prévention, j'ai toujours dit à ceux que ma Charge m'appelle depuis plus de vint ans à enseigner, que je ne leur proposois ce Cours que comme une *Manuduction*, une Introduction à la Vérité, qu'ils y trouveroient les moyens de s'assurer si je leur disois vrai, qu'après avoir fait leur Logique avec soin, ils devenoient aussitôt mes juges, & que je les sollicitois même fortement à l'être, leur laissant après cela une parfaite liberté de décider, s'ils devoient admettre pour des Vérités les propositions que je leur offrois comme telles, ou bien les rejetter, & chercher ailleurs dequoi les mieux satisfaire. Mais ce que je leur ai déclaré de la maniere la plus positive,

&

& par l'effet d'une conviction intime; c'est qu'ils liroient & étudieroient vainement tout autre Cours étendu, ou abrégé, dans lequel il n'y auroit d'autre ordre qu'une division arbitraire par Sections & par Chapitres, & où les idées n'auroient, pour ainsi dire, qu'une liaison de *juxta-position*. C'est comme si, pour construire une Maison, on apportoit les différentes pieces qui doivent y entrer, qu'on les plaçât indifféremment à mesure qu'elles se présenteroient sous la main, & surtout qu'on se contentât de mettre les briques les unes à côté des autres sans chaux, ni ciment.

Il étoit essentiel de détruire le préjugé qui fait considérer les Ouvrages, dont nous venons de prendre la défense, comme intrinséquement pénibles, desagréables, ennuyeux, & demeurant toujours tels, quand même on leur accorderoit d'ailleurs la prérogative du Vrai; il faloit, dis-je, les présenter sous une idée plus attrayante & qui en même tems leur convient mieux; & cela parce que l'attention, quelque autre motif qu'on lui propose, n'est jamais efficacement soutenuë que par le plaisir, qu'el-

le croit & décroit avec lui, & qu'elle est portée à son comble si le plaisir qui l'accompagne est d'un ordre à nous captiver entierement. Ce n'est pas la Geométrie seule, qui absorbe au point où nous avons vû qu'*Archimède* étoit absorbé; elle ne le fait que par l'extrème satisfaction qu'on y goûte en faisant de continuels progrès dans la connoissance de Vérités évidentes: toute autre occupation qui conduira aux mêmes voluptés de l'esprit produira un recueillement tout aussi concentré. Je ne parle point des effets de nos passions: ils offusquent l'ame au lieu de l'éclairer; c'est une pure yvresse des sens. Dans l'intuition de la Vérité on ne voit qu'elle, mais on voit en effet & l'on jouit de la lumiere. Dans le délire des passions, on ne voit rien du tout, & l'on est dans les ténèbres; car ce n'est pas voir que de se représenter confusément, grossièrement, & avec une espèce de fureur, l'objet dont on jouit. Aussi de pareils plaisirs mènent bientôt à la lassitude, au dégoût, aux amertumes. Mais quant aux objets de l'esprit & des opérations intellectuelles, la mesure du plaisir, comme nous l'avons

dit, peut être regardée comme la mesure de l'attention; & la source de ce plaisir étant intarissable, il en résulte que l'attention peut durer toujours, en posant les restrictions qu'exigent la foiblesse de nos organes, & les distractions inévitables auxquelles nous assujettissent les besoins naturels.

Si l'identité de plaisir supplée à la différence des objets, & met l'Ame en état de donner le même degré d'attention à tous ceux qui l'en récompensent par le même degré de joye intellectuelle, il y a ensuite, quand on entre dans le détail, diverses causes qui modifient l'attention, suivant les individus en qui elle existe, ou suivant les circonstances dans lesquelles on exerce cette faculté. Et d'abord une heureuse constitution naturelle, ou une habitude poussée jusqu'où elle peut aller, mettent quelquefois certaines personnes en état de donner & de partager leur attention avec un succès & à un point qui tient du prodige aux yeux du vulgaire. On ne manque pas, toutes les fois que ce sujet vient sur le tapis, d'alléguer l'exemple de *Jules Cesar*, qui, en écrivant lui-même une Lettre, pou-

voit en dicter quatre autres, ou qui en dictoit sept à la fois, lorsqu'il ne tenoit pas la plume. Ce n'étoit assurément pas l'étude de la Geométrie, ni celle de la Philosophie scientifique, qui avoit conduit ce grand Homme à faire quelque chose d'aussi rare, ou plutôt d'aussi unique. Mais l'excellence naturelle de son génie, cultivée par une heureuse éducation, & surtout excitée par une ambition véhémente, dont il sentit les éguillons dès ses plus tendres années, le conduisirent à ce dévelopement merveilleux des facultés dont la Nature l'avoit doué. On trouve quelquefois dans des hommes fort inférieurs à *Cesar*, dans des conditions & des occupations subalternes, un degré d'attention, qui, proportions gardées, n'est pas moins surprenant. Il seroit difficile de dire comment ils y sont parvenus, c'est à dire, ce qui y a le plus contribué en eux, du naturel ou de l'acquis. Il seroit également difficile de prescrire à cet égard des règles qui sortissent de la généralité, & qui fussent, par exemple, applicables aux diverses Professions. Les mêmes moyens ne sçauroient convenir à tous les genres d'atten-

tion.

tion. Autres sont incontestablement ceux dont l'Artiste se sert, & autres ceux qui sont employés par l'Homme de Lettres. Il y a même une variété relative aux diverses sortes d'étude & de litterature. L'Historien porte son attention sur l'analyse des faits, le Philosophe sur celle des notions, le Grammairien sur celle des mots. Il n'est pas impossible pourtant de prescrire à chacun d'eux certaines règles; mais cela nous meneroit trop loin, & n'entre pas dans notre plan.

Les sens sont les ministres de l'Ame, & l'imagination peut être appellée le Vicaire des sens. Il en résulte que l'Ame n'est jamais mieux servie, & mieux en état de conserver son attention que quand elle est soutenuë par les sens & par l'imagination. C'est un fait d'expérience. Dès qu'un objet cesse d'être sensible, ou imaginable, il nous est beaucoup plus difficile d'y penser, & même nous avons pour l'ordinaire du penchant à croire qu'il n'existe plus. Réciproquement, si nous nous avisons d'attribuer l'existence à des objets que nous ne connoissons ni par les sens, ni par l'imagination, nous ne manquons pas de les revêtir de quelque figu-

re qui nous facilite les moyens d'y penser. Les Anges, les Démons, les Ames qu'on suppose revenir après la mort, sont conçus avec des corps qui ne diffèrent de ceux que nous voyons & touchons que par la subtilité de la matiere dont ils sont composés. Et la Divinité elle-même a souvent été l'objet d'une semblable supposition. Il s'ensuit de-là qu'il faut prévenir de bonne heure ces erreurs vulgaires, ce penchant à tout matérialiser, & pour ainsi dire, *corporifier*. Sans cela on n'arriveroit jamais à la région de l'Entendement, qui est le séjour des notions abstraites, & par conséquent insensibles & inimaginables. Mais c'est à proprement parler l'étude d'une saine Philosophie, qui rend cet office à ceux qui ont fait préalablement diverses autres études. Or, dans ces études, on peut non-seulement employer le secours des sens & de l'imagination, mais on n'a point d'autre voye à suivre, point d'autres moyens dont on puisse attendre du succès. Les premiers objets qu'on met sous les yeux des enfans sont des images qui les amusent & les instruisent en même tems. Et quoique, dans la suite, on

on s'occupe à leur donner des idées plus précises & à former leur esprit; tous les soins qu'on prend réussissent beaucoup mieux quand par d'innocens artifices on peut intéresser & attacher les sens & l'imagination. Il y a même des choses qu'on étudieroit inutilement, si l'on n'avoit ces secours à sa portée. Les Geomètres eux-mêmes, tout élevés qu'ils sont au dessus de la matiere, n'iroient pas loin s'ils n'avoient la précaution de tracer toutes leurs opérations sur le papier, & de les représenter par des figures. Il en est de même du calcul de l'Algèbre, & de ses signes. Mais le grand art, qu'une Philosophie peu commune peut seule enseigner, c'est de sçavoir s'arrêter où il faut dans cet usage des représentations empruntées des sens & produites par l'imagination, pour ne pas y assujettir ce qui y répugne essentiellement, ou pour ne pas refuser l'existence à ce qui ne sçauroit y être assujetti. La divisibilité à l'infini, considérée comme une propriété réelle des corps, est une chimère, qui n'a été si universellement reçuë que par un effet de la prévention aveugle & opiniâtre que nous

combattons. Il y a eu, & il y a encore un très grand nombre de Philosophes, qui prétendent que les élémens des corps doivent être eux-mêmes des corps, doués des trois dimensions, & par conséquent divisibles; ce qui revient à nier la possibilité des élémens, puisque tout ce qui n'a pas une simplicité parfaite, tout ce qui conserve encore des parties, ne sçauroit porter qu'abusivement le nom d'élément. Mais n'entrons pas plus avant dans une controverse qui nous meneroit trop loin.

Si nous comparons à présent les sens avec l'imagination, rélativement à leur efficace pour conserver l'attention, nous trouverons que les sens l'emportent extrêmement, & qu'il est plus difficile de demeurer attentif, lorsque les objets cessent de leur être soumis, que tant que les impressions sensibles durent. Un spectacle de quelques heures peut nous captiver au point que nous n'ayons pendant ce tems-là d'autres idées que celles qu'il nous fournit. De retour chez nous, quelque charmés que nous en ayions été, quelque plaisir que nous trouvions à en rappeller les parties, nous ne pourrons

jamais nous en occuper, ni aussi vivement, ni aussi long-tems. Dans les grandes passions l'imagination embrasée produit quelquefois des effets pareils à ceux qui naîtroient de la présence des objets; & qui durent autant que si nous continuions à voir ces objets. L'amour, la vengeance, en fournissent des exemples. Cependant ce n'est pas le cas le plus ordinaire; la plûpart des personnes passionnées se rallentissent pourvû qu'on puisse les séparer & les éloigner des choses qui irritent leur passion. Des Amans qui jettent les hauts cris & sont inconsolables en se faisant de tendres adieux, ne tardent souvent guères à passer de cet état violent à la tiédeur, & de la tiédeur à l'indifférence. Après cela ce qui fait que l'imagination soutient les passions, c'est que la plûpart de celles-ci ne sont autre chose que des illusions & des séductions qui ont l'imagination seule pour principe. Pour guérir la plûpart de ceux qui sont dévorés par le feu de quelque passion, il suffit de leur permettre la jouissance de l'objet si ardemment desiré. Mais, quand on la leur interdit au contraire, & qu'on fait naître de grands obsta-

aller dans tous les atteliers, travailler sur les chantiers, si l'on veut acquérir cette capacité. On peut appliquer ici ce qu'*Horace* dit des représentations théatrales *.

Segnius irritant animos demissa per aurem
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator.

POUR tourner à présent nos vuës du côté de la Morale, nous devons faire de nos actions l'objet d'un examen attentif, sans quoi nous ne nous connoitrons jamais nous-mêmes, & par conséquent nous ne ferons jamais en état de nous perfectionner. Tout ce qu'on appelle *coulpe*, ou faute, vient d'un défaut d'attention: & toute action commise sans attention, quoiqu'elle la méritât, est moralement mauvaise, quand même il n'en résulteroit aucun mal physique. Si tenant un petit morceau de papier, je le laisse tomber sur le plancher dans mon

Ca-

* Art. Poet. v. 180—182.

Cabinet, il n'importe qu'il tombe, & où il tombe: je n'ai eu aucun tort de n'y pas prendre garde. Mais si je suis à ma fenêtre, ayant entre les mains une pierre, un morceau de métal, &c. & que je le laisse échaper par mégarde, de façon qu'il puisse blesser quelque passant, j'ai toujours tort, quoiqu'il arrive. Or il nait beaucoup plus de maux qu'on ne croit de l'inattention & de la négligence avec laquelle les hommes parlent & agissent: Tant de mauvais effets de la Langue qui répandent sans cesse le trouble dans la Société, n'auroient pas lieu, si l'on pensoit, avant que de parler, à ce qu'on va dire, & aux suites qui peuvent en résulter. Il n'y a donc de perfection morale à espérer que pour ceux qui ne se perdent en quelque sorte pas un moment de vuë, & qui veillent continuellement à la rectitude de toutes leurs actions. Cela présuppose qu'ils connoissent les principes de cette rectitude, & par conséquent qu'ils ont commencé par procurer à leur Entendement la perfection nécessaire. Ce fondement posé, il ne s'agit plus que d'acquérir l'habitude de l'attention par rapport à ses actions, par les mê-

mêmes voyes dont on se sert pour y parvenir dans les études. Et c'est ce dont une infinité de gens ne sentent point la nécessité. Ils conviennent sans peine que pour devenir savant il faut se donner les soins pénibles dont nous avons parlé ci-dessus, parce que les matériaux du savoir sont des idées qui nous viennent du dehors, & que nous possédons d'autant mieux que nous y apportons plus d'application. Mais en est-il de même de nos propres actions? Ne nous sont-elles pas suffisamment connuës? Chacun ne sçait-il pas ce qu'il fait, comment il le fait, & pourquoi il le fait? Non, presque personne ne le sçait, & c'est surquoi l'on se trompe journellement de la façon la plus grossière. Tel dont le caquet leger & malin déchire dans toutes les Compagnies ceux qui s'y trouvent exposés, est quelquefois fort surpris lorsqu'on l'avertit de ce qu'il y a d'odieux dans son caractère, du tort qu'il se fait à lui-même & aux autres. On sçait tous les prétextes dont l'ambition, l'avarice, & les autres passions, se servent pour pallier leurs demarches, pour leur donner même les apparences de la Vertu? Bien des vicieux

cieux auroient honte d'eux-mêmes, & se corrigeroient, s'ils sçavoient ce qu'ils font; ou du moins à quel point ils le font. Quand on a été accoûtumé de bonne heure à la circonspection, quand on a connu & mis en œuvre depuis longtems les vrais principes qui doivent déterminer nos actions morales, l'attention ne coûte rien, & la négligence seroit pénible. Il y a des exercices préliminaires pour apprendre à régler ses actions, comme il y en a pour apprendre à lire, à écrire, à danser &c. Quand ils ont produit leur effet, c'est à dire, qu'ils ont formé l'habitude, on n'a, je l'avouë, plus besoin du même degré d'attention, le vertueux confirmé l'est sans effort, les bonnes actions coulent de son cœur comme l'eau de sa source. Bien des mondains s'y méprennent; ils croyent que l'homme de bien est continuellement à la gêne, & s'impose les loix de la contrainte la plus sévère. Comment peut-on être si réservé, si sobre, si mesuré dans tous ses discours, & dans toutes ses actions? L'homme de bien répond, & à beaucoup meilleur droit: Comment peut-on agir sans penser, & se con-

conduire au hazard ? Sa vie ressemble au courant tranquille d'un fleuve, tandis que celle des autres ne peut être mieux représentée que par le cours irrégulier des torrens impétueux, ou par les sauts périlleux des bruyantes cataractes. Mais ne finissons pas cette matiere sans remarquer que l'extrême facilité avec laquelle l'homme vertueux s'acquitte de ses devoirs, en le délivrant de ce qu'il y a de pénible dans l'attention, ne lui permet pas cependant d'en discontinuer entierement l'exercice, & de s'endormir en quelque sorte dans une sécurité fondée sur la bonté des principes qu'il suit, & sur l'expérience du passé. Ce sommeil, cette sécurité, ont été la cause des chûtes éclatantes, dont les plus grands Saints ont donné de tristes exemples. Voilà d'où vient la nécessité de la vigilance, si fréquemment recommandée dans nos Saintes Lettres. On desapprend les Vertus plutôt & plus aisément que les Sciences; on ne conserve ces précieux trésors qu'en les cultivant; & cette culture consiste principalement dans un degré d'attention proportionné à l'importance de chaque objet.

REN-

Rentrons dans l'examen général des précautions néceſſaires pour rendre l'attention efficace & fructueuſe. La facilité, la ſupériorité même dans un genre d'attention ne prouve rien en faveur des autres genres: celui qui la poſſède ne doit point s'imaginer qu'il peut changer d'objets à ſon gré, & qu'il éprouvera partout les mêmes ſuccès. Il y a plus: certains objets compoſés peuvent être intimément connus à quelques égards par ceux qui les ont étudié rélativement à ces égards, & demeurer inconnus quant au reſte, de façon que tel Philoſophe, qui ſera une eſpèce d'Oracle quand il parlera de choſes qui concernent ces objets, ne s'exprimera que d'une maniere confuſe, ou même fauſſe, quand il paſſera à d'autres recherches collatérales, pour ainſi dire, & contiguës. Eclairciſſons la choſe par un exemple fameux. *Newton*, le grand *Newton*, a mérité d'être ainſi nommé par l'étenduë, l'importance & la certitude de ſes découvertes geométriques & aſtronomiques. Il a meſuré les Cieux, peſé les grands corps qui y roulent, déterminé leurs diſtances, calculé leurs mouvemens; il a ſondé les abymes de

de l'infini, & frayé la route à tous ceux qui l'ont suivi dans ces sublimes spéculations. Cependant lorsqu'il voulut passer à l'explication des forces qui animent la Nature, les définitions qu'il en donna dans son excellent Ouvrage, intitulé *Principes de la Philosophie naturelle*, prouvent non-seulement un défaut de pénétration, mais même d'attention. C'est ce qui engagea *Leibnitz* à donner dans les *Acta Eruditorum* un essai de Dynamiques, où il dévelopa tout autrement ces notions; mais il eut en même tems un procédé bien digne d'être remarqué, & proposé à l'imitation des gens de Lettres. Dans la crainte que ceux qui ne connoissoient pas le mérite transcendant de *Newton*, ne prissent des impressions trop desavantageuses sur son sujet, en lisant cette réfutation, *Leibnitz* n'y mit point le nom du Philosophe Anglois, ni rien qui pût tendre à le désigner directement. C'est ainsi qu'on doit être aussi attentif aux intérêts de la Vertu qu'à ceux de la Vérité. Bien des gens, sous prétexte qu'ils ont celle-ci de leur côté, & qu'ils veulent en répandre la connoissance, n'usent d'aucuns ménagemens envers leurs Ad-

Adverſaires, & ne penſent qu'à les confondre hautement, à les écraſer entierement, s'il leur étoit poſſible. Au reſte il n'eſt pas ſurprenant que *Leibnitz* fut plus en état de porter de la lumiere dans des queſtions du reſſort de la Métaphyſique, Science dont il avoit toujours fait ſon objet, que *Newton* qui y étoit tout à fait étranger, & qui n'avoit jamais travaillé à en acquérir les vrayes notions, quoiqu'il ait plû à un Auteur célébre, mais plus par d'autres endroits, que par des principes ſolides en fait de Philoſophie, de créer une *Metaphyſique de Newton*, & de la mettre en parallèle avec celle de *Leibnitz*. Il eſt de même aiſé à concevoir pourquoi *Locke*, écrivant à M. *Molyneux*, parle de l'Ecrit de *Leibnitz*, comme d'un tiſſu d'idées obſcures; & pourquoi *Molyneux*, dans ſa réponſe, acquieſce à ce jugement. Ces Meſſieurs étoient en effet tout deſorientés en faiſant une ſemblable lecture; la Métaphyſique, au moins pouſſée à ce degré de préciſion, étoit pour eux une véritable Terre Auſtrale, une région inconnuë. Cela paroitra une eſpèce de blaſphème à ceux qui ſont enthouſiasmés de

Locke; mais nous avons déja dit ce que nous pensions sur son sujet; & *Leibnitz*, qui n'a jamais été accusé de cette basse jalousie qui dévore tant de Savans, ni de ce fol orgueil qui les érige en Juges suprèmes de ce qu'ils ne sont pas en état de décider, n'a pas fait difficulté de dire, dans une Lettre à M. *Rémond*, que le Traité de *Locke* sur l'Entendement humain n'étoit autre chose qu'un essai de Métaphysique superficielle. Voilà pourquoi tous les jours encore des hommes qui ont pris le vol le plus élevé dans la Geométrie sublime, & pour qui les énigmes les plus difficiles dans tout ce qui regarde le calcul, sont de simples jeux, n'en ont pas plus d'aptitude à raisonner juste en Métaphysique; & embrassant avec un transport de zele aveugle les définitions des forces, qui ont été données par *Newton*, rejettent avec le plus grand mépris celles de *Leibnitz*. Plus leurs yeux sont perçans dans les objets sur lesquels ils ont coûtume d'en exercer la force, plus les ténèbres qui leur dérobent les autres, sont épaisses. De lynx ils deviennent tout à coup taupes.

Tous ceux en général qui font les premiers

miers pas dans la recherche de vérités d'un certain ordre, auxquelles ils n'ont pas encore donné l'attention qu'elles exigent, ressemblent aux aveugles qui se servent d'un bâton pour marcher avec sureté. Ce qui leur rend le même office, ce sont ces notions qu'on nomme *directrices*, parce qu'en ne les perdant jamais de vuë, on est assuré qu'elles nous conduiront à notre but, s'il est accessible à l'esprit humain. Sans le secours de ces notions, l'attention ne sçauroit se soutenir, parce qu'elle ne sçait vers quels objets elle doit se porter, de quelle façon elle doit les considérer, & ce qu'elle doit se proposer d'y découvrir. Un Pilote tient inutilement le Gouvernail, s'il n'a point de boussole, & que la voûte étoilée soit couverte d'épais nuages. Une infinité de Savans ont pâli & vieilli sur les objets de leurs études, sans les avoir mieux connu, ni mieux fait connoitre; semblables à des Voyageurs égarés dans une forêt, qui, au bout de plusieurs heures d'une marche pénible, se retrouvent au même endroit. Chaque Science a ses notions directrices particulieres; & celles-ci sont toutes subordonnées aux notions

ontologiques, qui ont ſeules une véritable univerſalité.

Les ſuccès encouragent; quand on a bien fait les premiers pas, c'eſt une grande avance pour ceux qui ſuivent, ſoit parce que notre Entendement s'apperçoit déja qu'il a acquis quelques degrés de perfection, ſoit à cauſe du plaiſir inſéparable des progrès de nos connoiſſances. Il en eſt comme des ſages conſeils d'un ami, qui veut nous retirer d'une vie déréglée pour nous ramener à l'ordre; ſi nous ſommes aſſez heureux pour l'écouter, & pour nous aſſujettir quelque tems à ſes directions, bientôt nous voyons par nos propres yeux, & nous avançons à l'aide de nos propres forces.

Le deſir de connoître, & la néceſſité ſur laquelle ce deſir eſt fondé, ſoutiennent efficacement l'attention. Il faut donc faire naître ce deſir, & tâcher de le lier à l'idée de la néceſſité de nos connoiſſances. Il eſt honteux, il eſt incommode, il eſt dangereux de demeurer dans l'ignorance, & cela rélativement à la ſituation où nous nous trouvons dans le Monde. C'eſt là deſſus que roulent

lent les exhortations qu'on adresse aux enfans & aux jeunes gens à l'éducation desquels on travaille. Le succès de cette éducation est décidé, quand on est venu à bout de convaincre leur esprit, & sur-tout de toucher leur cœur, c'est-à-dire de leur inspirer ce qu'on appelle sentiment, qu'on doit regarder comme ce qu'il y a de plus estimable & de plus précieux dans l'homme. Avoir du sentiment, c'est être porté de soi-même à remplir ses devoirs, éprouver une répugnance naturelle à leur violation, rougir quand on tombe dans quelque faute, & ne goûter aucun repos qu'on ne l'ait réparée. Tout l'esprit, tous les talens du monde, ne sçauroient réparer la privation du sentiment, quand elle a lieu: au contraire la perfection qu'acquièrent les sujets de cet ordre ne sert qu'à les rendre plus dangereux dans la Société, & à faire quelquefois gémir des Siècles entiers par le spectacle funeste des plus grands vices associés aux plus grands talens. Il est vrai que ceux-ci ne sont que brillans, & jamais vrayement solides. Le plus bel esprit, s'il péche par le sentiment, est nécessairement un esprit

faux; & cette fausseté percera en mille endroits de ses Ecrits, comme celle du cœur dans toute sa conduite. C'est un grand malheur pour le genre humain qu'un vernis imposteur de Style, d'Eloquence, de Poësie, fasse admirer & rechercher des Ouvrages pleins d'erreur & de malice, marqués au coin de la plus grande dépravation; & que par là le poison se répande & infecte tant d'esprits superficiels, qui n'ont le secours d'aucune action directrice. Tout Ecrivain qui ne craint pas d'abandonner au public des Ouvrages nuisibles aux mœurs, propres à multiplier des doutes inutiles, à ébranler des vérités respectables, à détourner en un mot les hommes de quelques uns de leurs devoirs, est d'autant plus méprisable qu'il a plus de ces qualités séduisantes, & de ces talens naturels, dont il auroit pu & dû faire un meilleur usage. Ainsi, pour me rapprocher de mon sujet, ceux qui jettent dans de jeunes cœurs ces premieres semences, dont l'importance est si grande pour tout le reste de la vie, ne sçauroient trop insister sur ce que j'ai appellé le sentiment, trop faire sentir qu'il n'y a rien qui puisse le

rem-

remplacer, ni l'éclat des Couronnes & des grandeurs humaines, ni les applaudissemens les plus universels que donnent des gens incapables de juger, & indignes par conséquent d'applaudir. *Epictete* dans les chaînes est le premier des hommes, & *Neron* sur le Thrône en est le dernier. Le bon Païsan, aussi grossier que la bure dont il est vêtu, mais qui est tout d'or par sa franchise & sa droiture, vaut mille fois mieux que celui à qui personne ne dispute la premiere place au Parnasse, mais que tous les Etats, toutes les Sociétés, s'accordent à abhorrer. J'estime que si l'on avoit le malheur de rencontrer un sujet vicieux, incorrigible, quelque esprit qu'il eut d'ailleurs, il faudroit le détourner d'étudier, l'arracher, pour ainsi dire, aux études s'il vouloit s'y livrer: ce seroit prévenir une peste publique, & sauver les générations à venir. Les Ecoles de vertu sont au fonds les seules nécessaires: & c'est le comble de la sagesse humaine dans les Chinois d'avoir senti cette nécessité, & d'être la seule Nation qui ait fondé de semblables Ecoles.

QUAND il n'y a dans le caractère des éle-

éleves qu'une trop forte pareſſe, une certaine roideur ou deſobeïſſance, qui les empêche de ſentir la néceſſité d'acquérir des connoiſſances, & que tous les raiſonnemens, toutes les exhortations, ne font que blanchir ſur eux, c'eſt le cas de la vigueur & des châtimens; moyen fâcheux, dont il faut uſer avec une extrême prudence, mais qui eſt quelquefois indiſpenſable. Quand il eſt bien adminiſtré, il produit ſouvent l'effet deſiré. D'abord il augmente ces deſagrémens de l'étude qu'on voudroit diminuer; mais dans le fonds il les diminuë bientôt, parce que le ſujet pareſſeux & indocile, qui compare ce qu'il lui en coûtera d'apprendre, avec ce à quoi il s'expoſe, s'il n'apprend pas, préfére le premier de ces deux partis, & ſe donne la peine néceſſaire pour éviter le châtiment. Quelques actes réitérés commencent une habitude, qui, en prenant des accroiſſemens, devient d'abord aiſée, enſuite agréable, & conduit enfin à ce but que l'on n'auroit jamais atteint par les voyes de la douceur, & par la force du raiſonnement. Comme on ne fait rien ſans attention, il faut l'obtenir à quelque

que prix que ce ſoit de ceux qui la refuſent, à moins qu'ils ne ſoyent dans une impuiſſance naturelle de l'accorder. Et on ne peut ſe flatter de l'avoir réellement obtenuë que lorſqu'on a conduit les choſes juſqu'à faire trouver, dans l'attention, un plaiſir qui ſurpaſſe la peine qu'elle peut cauſer.

On peut faire là deſſus une remarque qui ſert à rendre les idées précédentes encore plus diſtinctes. C'eſt que la volonté de ſçavoir n'eſt pas la même choſe que le deſir d'apprendre, l'inclination, & pour ainſi dire, la cupidité d'acquérir des connoiſſances. On voit quantité de perſonnes qui ſeroient charmées d'être inſtruites de ce qu'elles ignorent, mais qui n'en ont pas moins une averſion inſurmontable pour les peines qu'elles ſe repréſentent comme inſéparables de l'étude. Il en eſt comme du ſalut: tout le monde le ſouhaite & l'accepteroit, s'il ne coûtoit rien; mais le plus petit nombre travaille à l'acquérir au prix que Dieu y a mis. Il ne faut donc pas de grands efforts, pour exciter la ſimple volonté; elle exiſte toujours, & ne ſçauroit même ne pas exiſter; le plus ignorant voudroit, à

moins qu'il ne foit d'une ftupidité brutale, être le plus fçavant des hommes. Mais cela ne va pas jufqu'au defir, ou du moins jufqu'à un defir efficace. Les objets de l'efprit ne remuent pas comme ceux du cœur. La paffion s'anime & s'enflamme par les obftacles, au lieu qu'ils étonnent & découragent l'ame dans fon état de tranquillité naturelle. A quoi bon prendre tant de peine? Quand la paffion n'eft pas là pour répondre, & fournir des motifs, le feul *Cui bono* fuffit pour arrêter, & produire l'inaction. Il s'enfuit de là qu'il faut aller plus loin que la fimple volonté, & mettre véritablement le cœur de la partie, pour réuffir à captiver l'attention.

QUELLE fera préfentement la véritable route du cœur, & de quel motif faut-il fe fervir pour en déterminer les affections? On fe tromperoit fort fi l'on vouloit mettre en œuvre les attraits ordinaires des paffions, folliciter un homme à s'inftruire & à fe diftinguer par les connoiffances, afin d'arriver à la réputation, aux richeffes, aux honneurs, aux avantages temporels. Ce n'eft pas que ces confidérations doivent être entiere-

ment

ment bannies; elles peuvent servir comme accessoires, & autant qu'on les subordonne soigneusement au motif essentiel & seul vrayement moral. Mais, pour peu qu'on péche dans cette subordination, l'accessoire devient aisément l'essentiel, & les connoissances sont le funeste instrument des passions vicieuses. Il n'y a proprement qu'une passion louable & legitime; c'est celle de se rendre meilleur, de devenir plus parfait; toutes les autres, indifférentes dans leur nature & dans leur origine, deviennent bonnes ou mauvaises, suivant qu'elles secondent, ou qu'elles combattent la passion par excellence.

Mais elle est si rare cette passion qu'elle est à peine connuë, & qu'on pourroit douter si elle existe. Quelques foibles lueurs de cette disposition constituent ce qu'on appelle ordinairement vertus, ces vertus humaines dont il est si aisé de montrer la fausseté. Mais la vraye vertu est une passion; c'est l'ardeur de faire son devoir, de vivre d'une maniere conforme à l'obligation naturelle, & d'arriver par de continuels progrés dans toutes les perfections dont nous

sommes susceptibles, au dernier terme de notre destination & de nos espérances, à la possession du souverain bien. Heureux ceux en qui cette ardeur existe: c'est un feu véritablement celeste & sacré à la conservation duquel ils ne sçauroient trop veiller. Mais je le répéte; c'est une espece de pierre philosophale en Morale que de conduire l'homme à cette disposition poussée au plus haut degré. Elle ne suppose pas moins qu'une parfaite connoissance de toutes nos obligations naturelles, une pleine conviction de la nécessité de les remplir, une idée distincte de tous les moyens qui peuvent nous rendre capables de cet accomplissement, & une volonté invariable de se servir de ces moyens. Disons mieux. Cet état est une belle idée, proposée à l'homme comme un modèle & un but, mais que ses forces naturelles ne lui permettent pas d'exprimer & d'atteindre parfaitement. La piété, aidée des secours surnaturels de la Religion, est ce qu'il y a de plus excellent sur la Terre, & de plus voisin de la perfection: mais l'intervalle entre l'état du fidele le plus saint, & celui d'un homme véritablement
ac-

accompli, demeure toujours très considérable; la perfection n'habite que dans le Ciel.

Ainsi, l'ardeur de bien vivre & de régler ses actions conformément à la loi naturelle, consistera dans un degré de perfection, plus ou moins éloigné de la perfection absoluë & complette, suivant que cette ardeur sera plus ou moins vive, qu'elle trouvera plus ou moins de degrés à combattre, ou que par la durée de ses efforts elle aura avancé le grand ouvrage dont elle fait son objet. Tout cela dépend de la connoissance & de l'efficace des motifs, sans lesquels l'Ame ne peut se déterminer & agir. On ne sçauroit donc devenir vertueux, sans savoir bien des choses qui sont ignorées par le plus grand nombre des hommes; & le plus haut degré de solidité dans la Vertu est inséparable du plus haut degré de connoissances distinctes & démontrées. Ces démonstrations, sur lesquelles repose la Morale, dépendent de principes dont on n'est en état de faire tout l'usage dont ils sont susceptibles, qu'après avoir étudié à fonds la théorie des actions humaines dans la Philosophie pratique univer-

telle, & celle des obligations dans le Droit Naturel. Ceux qui se plaignent de la longueur de cette route, & qui prétendent qu'on ne cherche qu'à les fatiguer par des détours inutiles, n'ont aucune idée de ce qui constitue une Science réelle, & ne sçauroient arriver à la véritable Vertu, tant qu'ils voudront la chercher dans le résultat de déterminations machinales, ou de notions vagues & confuses. Mais c'est l'idée du travail qui épouvante, & les hommes craignent bien plus encore celui de l'esprit que celui du corps.

L'ARDEUR requise pour entrer dans le chemin de la Vertu, & s'y soutenir, étant une fois excitée, les déterminations qui en résultent, sont comme spontanées, elles naissent d'elles-mêmes, & il n'est plus besoin de motifs; comme on en a des exemples dans ceux qui, ayant une fois résolu d'apprendre quelque Science, recommencent chaque jour avec une égale vivacité les travaux par lesquels ils peuvent arriver à leur but, sans qu'il soit besoin que leur esprit se rappelle les raisons qui les ont originairement portés à desirer l'acquisition de cette Science.

Cela

Cela fait toujours mieux sentir combien il importe d'exciter cette ardeur, puisqu'elle tient lieu de tout, & que rien ne sçauroit tenir lieu d'elle. Les Chinois sont le seul Peuple chez qui l'on ait vû cette disposition régnante & universellement établie. Cela vient de ce que dès l'origine de l'Empire, qui se perd dans les tems les plus reculés, ils ont crû que l'art de bien gouverner & celui de bien vivre étoient les seules choses, auxquelles la gloire fut attachée, & que celle d'un Philosophe étoit toujours dans une exacte proportion avec sa Vertu. C'est assez arbitrairement que M. de *Montesquieu* a distribué les principes qu'il suppose être le ressort des diverses sortes de Gouvernement, & qu'il a fait de la Vertu le partage des Républiques. Ce n'est qu'à la Chine, & par conséquent dans un Etat dont la constitution a toujours été Monarchique, qu'il devoit chercher & placer le siège de la Vertu. Mais malheureusement cette Vertu, domiciliée pendant tant de siècles dans ce vaste Empire, à la puissance & à la conservation duquel elle a tant contribué, ne s'est pas élevée au dessus du plus bas degré

gré des vertus humaines; elle n'a puisé ses motifs que dans la nature de l'homme & dans les obligations qui en découlent, sans s'élever jusqu'à la considération des attributs Divins, considérés comme des motifs, & des modèles proposés à notre attention & à notre imitation, sans puiser à la source infinie & éternelle de toutes les perfections.

L'ATTENTION n'est qu'un instrument dont on se sert pour acquérir des connoissances: ainsi, elle ne sauroit être par elle-même l'objet de nos desirs. Personne ne se soucieroit d'être attentif & ne voudroit en prendre la peine, s'il n'y avoit aucun avantage qui y fut attaché. Lorsque deux personnes s'entretiennent devant nous dans une langue qui nous est inconnuë, à moins que nous n'ayons pendant quelques momens la curiosité d'entendre les sons & les infléxions de cette langue, nous tâchons de détourner notre attention ailleurs, parce qu'en la leur accordant nous n'en serions pas plus avancés. Lorsqu'un Homme, qui parle en public, s'énonce dans un style inintelligible, ou se perd dans des obscurités impénétrables pour ses Auditeurs, ceux-

ceux-ci cessent de l'écouter, & se livrent à des distractions dont on ne sçauroit les blâmer. Il seroit donc inutile d'inviter les hommes à être attentifs pour le seul plaisir qu'ils pourroient y trouver, & indépendamment de tout autre motif. On n'estime point une clef qui ne peut servir à aucune serrure, ou qui appartient à une serrure qu'on ne se soucie pas d'ouvrir. Les Artisans n'acquièrent que les instrumens de leur métier, & ne font aucun cas de ceux des autres métiers. Mais l'attention a l'avantage d'être l'instrument universel, puisque que quiconque passe de l'ignorance aux connoissances, ne le fait & n'a pû le faire que parce qu'à l'inattention il a fait succéder l'attention. Et ce n'est qu'autant qu'on veut s'élever de l'exercice des facultés inférieures à celui des facultés supérieures, de la région des sens & de l'imagination à celle de l'Entendement, qu'on a un besoin réel de l'attention. Les Animaux n'en ont point; ceux qui trouveront cette assertion paradoxe, & qui la croiront démentie par l'expérience, se méprennent sur ce qui constitue la vraye attention. Les bêtes vaquent à tout ce qui

qui intéresse leurs besoins essentiels, dont les principaux sont leur propre conservation & la propagation de l'espèce; mais on ne les voit occupées de ces objets qu'autant que leurs idées sont excitées par le méchanisme naturel & par la présence des objets. Le besoin étant satisfait, ils se livrent à l'inaction, & ne paroissent se soucier d'aucune chose rélative à l'étenduë des connoissances. Le Chat guette la Souris, & le Chien court après le Lievre pendant plusieurs heures de suite, parce que leurs organes demeurent tout ce tems-là dans l'ébranlement que cause la vuë, l'odeur, & les autres impressions des objets. Les Animaux qu'on dresse, craignent les coups qu'on leur applique, ou s'en rappellent l'idée; & de là naissent immédiatement, & sans aucune réflexion intermédiaire, les actions auxquelles on plie leur corps plutôt que leur ame. En un mot, il n'y a point en eux d'attention soutenuë & dirigée par la volonté dans la vuë d'arriver à l'acquisition de quelque idée. Si après cela on veut appeller attention la simple direction de l'organe vers un objet, & la durée plus ou moins longue de

cette

cette direction, ce ne sera qu'une dispute de mots.

Des là que l'attention n'est point desirable par elle-même, les motifs qui la rendent telle ne sçauroient être que ceux là même qui nous font desirer d'acquérir des connoissances en général, ou certaines connoissances particulieres. Quand on nous a une fois convaincus, ou que l'Expérience surtout nous a appris, qu'on n'apprend rien sans attention; quand nous voyons ceux en qui l'habitude en est déja formée, faire des progrès rapides, nous sentons notre infériorité, nous souhaitons d'en sortir, nous portons envie à ceux qui nous ont laissé derrière eux; & sous ce point de vuë l'attention devient un bien après lequel nous pouvons soupirer ardemment, quoiqu'en le considérant toujours comme le moyen d'arriver à des biens proprement dits. C'est ainsi qu'un homme, épris d'une jeune Beauté dont il ignore la langue, souhaite passionnément de l'apprendre, & se met le plutôt qu'il peut en état de lui dire: *Je vous aime.* En général, le motif d'une fin devient toujours le motif du moyen qui conduit à

cette

cette fin: si nous voulons une chose, & à proportion de la force avec laquelle nous la voulons, nous voulons de même tout ce qui y conduit, tout ce qui sert à l'obtenir. Il est vrai qu'il y a des moyens desagréables en eux-mêmes qu'on ne peut vouloir qu'autant qu'on en a besoin; au lieu que d'autres ont par eux-mêmes quelques attraits qui nous aident & qui nous soutiennent. J'aime (pour demeurer dans le même ordre d'exemples,) j'aime un objet aimable; mais, pour arriver à sa possession, il faut plaire à son Père de qui elle dépend. Je fais donc les démarches nécessaires pour captiver la bienveillance de ce Père; mais l'on sent bien que si c'est un homme bourru, pesant, ennuyeux, il m'en coûtera beaucoup plus en assiduités & en complaisances que si c'est un homme aimable, éclairé, propre à se faire écouter, dont la compagnie & la conversation soyent desirables par elles-mêmes. Il résulte de là une conséquence immédiate, c'est que s'il y a divers moyens également convenables qui conduisent à une même fin, il est tout naturel de préferer ceux qui par eux-mêmes méritent

cette préférence. Autrement on s'éloigne du but vers lequel on tend, en ſemant d'épines la route qui y mene. Ceux qui dirigent les premiers pas de l'enfance & de la jeuneſſe péchent ſouvent contre cette régle, faute de capacité ou de bonne volonté. Ils pourroient applanir à leurs éleves mille routes auxquelles ils laiſſent toute leur aſpérité. Ne vaut-il pas mieux qu'un enfant apprenne à lire dans un livre dont les caractères & le papier plaiſent à la vuë, que dans un autre moins agréable ; dans un appartement bien éclairé que dans quelque réduit obſcur; aux heures où il a la tête naturellement plus libre qu'à d'autres où il eſt appeſanti ſoit par la digeſtion, ſoit par le ſommeil, & ainſi du reſte ? Si tant de choſes s'apprennent ſi mal, c'eſt qu'elles ſont mal enſeignées, & cela par la ſimple négligence de ces choſes qu'on juge mal à propos n'être qu'acceſſoires, ou tout à fait indifférentes. Si tant de devoirs révoltent toute leur vie ceux qui devroient les pratiquer, c'eſt que l'art de rendre ces devoirs aimables a été ignoré de ceux qui devoient les inculquer. Il en eſt de même de tout ce à

quoi

quoi l'homme eſt appellé dans les différentes ſituations de la vie: il ne le fait jamais mieux que quand il le fait avec plaiſir, & à proportion de ce plaiſir. Il y a des Grands qu'on a une peine infinie à reſpecter, & à ſervir: leurs ordres ſont inſupportables, quelques legitimes qu'ils puiſſent être, parce qu'ils les accompagnent de tout ce qu'une Grandeur mal entenduë a de choquant & de révoltant pour des inférieurs qui n'ont pas oublié leur égalité naturelle. Au contraire il y en a d'autres, quoique bien rares, qui rendent vrai ce dicton qu'on n'employe guères qu'ironiquement, c'eſt que l'honneur, ou plutôt le plaiſir de les ſervir, tient lieu de récompenſe: on s'attache à eux de cœur & d'affection, les ſervices les plus pénibles ne coûtent rien, on donneroit ſa vie, & mille vies, s'il le faloit, pour eux.

CELUI dans l'eſprit duquel il ne reſte plus aucun doute ſur la néceſſité d'acquérir des connoiſſances, ni ſur celle de l'attention pour en acquérir, trouve dans cette conviction un motif, non-ſeulement à rendre ſon eſprit capable d'attention, mais encore à perfectionner conti-

nuel-

nuellement en lui cette faculté. Car on ne sçauroit trop bien faire ce que l'on fait, & la Loi naturelle est une *Loi perfective*, c'est à dire qui impose l'obligation de remplir tous ses devoirs le mieux qu'on le peut. Il y a bien peu d'hommes qui ne négligent aucun de leurs devoirs, mais il y en a bien moins encore qui se piquent d'en pousser la pratique à son dernier terme d'exactitude. On se tire d'affaire le plutôt & au meilleur marché qu'il est possible. La principale raison de cette conduite vient de ce qu'on n'aime pas ses devoirs; & nous avons vû tout à l'heure pourquoi on ne les aime pas. Cependant toute la félicité de l'homme devroit consister dans l'accomplissement de ses devoirs, parce qu'il n'y a que cet accomplissement qui soit accompagné du témoignage d'une conscience tranquille & satisfaite. Ainsi, pour rentrer dans notre sujet, celui qui ayant apporté une certaine attention à quelcune de ses actions, sent qu'il auroit pu en apporter davantage, & par conséquent rendre cette action meilleure, ne sçauroit être content de lui-même, s'il a les principes d'une saine Morale, & s'il

s'il y joint la volonté ſincère de les ſuivre.

LA ſuffiſance de l'attention dans les différens cas donnés dépend de la nature de ces cas, & des forces actuelles du ſujet attentif. Un homme qui ſe deſtine à être Maître d'Ecole n'a pas beſoin de s'élever au degré d'attention dont le Mathematicien & le Philoſophe ont beſoin. Quand on propoſe à un Savant une queſtion aiſée à reſoudre, il s'abſtient d'y donner l'attention qu'exigeroit une queſtion difficile. Enfin chacun ſait, ou peut ſavoir à peu près ce qu'il poſſède actuellement de force d'eſprit, auſſi bien que de corps; & comme une perſonne naturellement foible, ou qui releve de maladie, ne riſquera pas de ſoulever un fardeau trop peſant pour elle; de même quand on n'a pas l'eſprit propre à certaines opérations intellectuelles, ou qu'on ne lui a pas encore donné cette aptitude, ou qu'après l'avoir euë quelque cauſe l'a fait perdre, il faut ſe régler ſur ces circonſtances, & ne point s'épuiſer en efforts inutiles. Toutes les fautes des hommes viennent, ou de ce qu'ils ne connoiſſent pas leurs forces, ou

de

de ce qu'ils en présument trop. Dans le premier cas les effets manquent par une cause privative; dans le second par le mauvais emploi d'une cause active. Les effets réels sont ceux qui résultent de l'usage convenable & complet de ses forces. Ce cas existe très rarement: aussi y a-t-il très peu de choses dans le monde qui soyent aussi bien faites qu'elles devroient & pourroient l'être.

C'est aux faits à témoigner du degré d'attention auquel sont parvenus ceux qui ont travaillé à perfectionner cette faculté; les forces ne sont pas visibles en elles-mêmes: on les mesure & on les détermine par leurs actions connuës. Il y a deux manieres de sçavoir à quel point un homme peut être attentif. La premiere, c'est d'avoir des occasions habituelles de l'observer, de le considérer absorbé dans son attention, & de remarquer combien, pendant quel espace de tems, il est alors inaccessible aux impressions des sens. Le second moyen de juger de l'attention d'un Savant qu'on n'a ni vû, ni connu, c'est de voir quels ont été ses travaux, & surtout jusqu'où il a poussé ses découvertes. On ne sauroit

douter qu'un *Descartes*, un *Newton*, un *Leibnitz*, n'ayent consacré la plus grande partie de leur tems à des études très attentives, à des méditations très profondes. Leurs ouvrages le déposent aujourd'hui, & le déposeront dans tous les siècles. Ce n'est pas en se jouant, & en se livrant à la dissipation, ou à la fainéantise, qu'on arrive au degré de savoir auquel ils sont parvenus. Il est vrai que des choses très difficiles, ou même impossibles aux uns, ne coûtent souvent presque rien aux autres; mais il y en a toujours une cause nécessaire, c'est que ceux qui possedent cette surprenante facilité, l'ont acquise par une attention contractée de bonne heure, & soutenuë depuis leur premiere jeunesse jusqu'à ce qu'ils ayent atteint le faite de la science & de la réputation. Il n'y a d'un côté point de sciences infuses, ni de l'autre d'effet supérieur à sa cause. Ainsi, on peut avancer à coup sûr que ces grands hommes n'ont pas bâti des Edifices aussi magnifiques que le sont ceux qui portent leurs noms, sans avoir amassé soigneusement tous les matériaux dont ils avoient besoin, & les avoir réunis avec tou-

toutes les précautions requises pour en former un Tout solide. Les ignorans ne sçauroient se faire une idée de ce qu'il en coûte aux vrais Savans pour le devenir. Ceux surtout qui sont distingués par leur naissance ou par leur rang, sans y avoir joint un certain degré de connoissances, regardent le savoir comme une niaiserie ou comme une pédanterie. Il est vrai que les faux Savans qui fourmillent partout, ont beaucoup contribué à décrier les véritables; & que plusieurs même de ceux-ci ont souvent des défauts qui éclipsent entierement leur savoir, & le lustre qu'il pourroit leur donner. Cependant *La Fontaine* a raison.

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

L'ART de l'invention, comme nous l'avons insinué, est l'indice le moins équivoque d'une grande attention dans ceux qui le possédent: & l'excellence de leurs découvertes fixe l'idée qu'on doit se former de l'attention qui les y a conduit. Il y a découvertes & découvertes. Quelques unes ne sont que des combinaisons fortuites, que des ignorans,

rans, des enfans même, peuvent faire par hazard & en se jouant. La Physique en fournit des exemples singuliers: elle doit à un semblable hazard des instrumens qui ont beaucoup influé sur le progrès de ses connoissances. Mais il y a d'autres découvertes auxquelles on ne peut parvenir que par une chaine d'idées, par une suite d'opérations, qui supposent beaucoup d'assiduité, de travail, & de génie, dans celui qui arrive ainsi à quelque vérité encore ignorée. Ce n'est pas que dans certaines Ames d'un ordre supérieur il ne se manifeste quelquefois une lumiere subite qui est une espece d'inspiration naturelle, par laquelle ils apperçoivent tout d'un coup & saisissent sans effort ce qui sembleroit devoir coûter beaucoup plus de tems & de peine. Mais, comme il faut tout ramener à des idées distinctes, ces révélations philosophiques ne sont autre chose que la force même du Génie, qui franchit rapidement des espaces sur lesquels d'autres sont, pour ainsi dire, obligés de se traîner; & cette force originairement naturelle n'existe pourtant à ce degré dans les grands hommes, que parce qu'ils l'ont

l'ont cultivée; culture dont l'attention eſt le principal inſtrument. Quoiqu'il en ſoit, les Inventeurs célébres tiennent le premier rang parmi les Savans; & on a vû d'illuſtres Philoſophes ſe livrer à des tranſports extrêmes de joye lorſqu'ils avoient eu le bonheur de ſe ſignaler par quelque grande découverte, en rendre grace aux Dieux, par des Hecatombes, ou ordonner qu'elle fut transmiſe à la poſtérité en la gravant ſur leur Monument.

Ceux que de ſi nobles exemples rempliſſent d'une louable émulation, & qui ſe ſentent pourvûs des forces naturelles néceſſaires pour entrer dans la même carrière, doivent mettre dans leur travail cet ordre, qui eſt le grand principe des ſuccès. On ne commence jamais par les choſes compoſées, obſcures, difficiles, à moins qu'on ne veuille en quelque ſorte détruire ſon propre ouvrage, & tourner le dos à ſon but. L'enfant apprend à connoitre les lettres, avant que de les aſſembler en ſyllabes; il épéle avant que de lire les mots: & il en eſt de même de toutes les Sciences, de tous les Arts, de tous les Mêtiers. Mais, à l'é-

gard de l'attention en général, & des moyens de la perfectionner, on a un degré de liberté dont on ne jouït pas par rapport à quelque étude particuliere, qu'il faut commencer par ses principes, quels qu'ils soyent ou nous paroissent, agréables ou rebutans, abstraits, ou à la portée de notre esprit. J'ai toujours plaint, par exemple, les enfans qui commençant leurs études Grammaticales par le Livre ordinaire qu'on nomme *Rudimens*, trouvent à la tête & pour premiere leçon; *Il y a huit Parties d'Oraison, le Nom, le Pronom, le Verbe* &c. Que cela est assommant pour des cerveaux de cet âge, & qu'il se passe de tems avant qu'ils puissent entrevoir le sens de ces premieres lignes! Il n'en est pas de même quand on n'a que le dessein général de former en soi l'habitude de l'attention; on peut & l'on doit commencer par soumettre à l'exercice de cette faculté des choses agréables, qui la soutiennent & lui procurent une récompense présente de ses premiers efforts. C'est à ceux qui ont de jeunes éleves sous leur direction, à saisir leurs goûts, qu'il faut bién distinguer de leurs caprices, & à s'en ser-

vir

vir habilement pour leur faire faire des choſes auxquelles ils ſe ſeroient refuſés, ou qu'on n'auroit obtenu que par la fâcheuſe voye des châtimens. Pourquoi répandroit-on une auſtérité deplacée dans des occupations dont on ſe propoſe d'aſpirer un amour qui dure autant que la vie. Bien des Pères & des Maîtres ne connoiſſent d'autre ſecret que celui de géner la jeuneſſe, de combattre ſans diſcernement tous ſes penchans, & de la fléchir à une obéïſſance qui ne mène à rien, ou plutôt qui eſt la ruïne de toutes les opérations intellectuelles. Quand ils ont obtenu cette eſpece de victoire, quand ils peuvent ſe vanter d'être obéïs au moindre clin d'œil, ils croyent avoir fait des prodiges d'éducation, tandis qu'ils n'ont formé que des buſes, ou qu'ils ont forcé leurs prétendus *Télémaques* à cacher des penchans, qui n'en éclatent enſuite qu'avec une plus grande force & d'où naiſſent les deſordres les plus incurables. La véritable crainte, ici comme partout ailleurs, eſt inſéparable de l'amour; & l'amour ne ſçauroit avoir pour objet que des perſonnes qui nous procurent de vrais plaiſirs, & qui

nous épargnent des desagrémens inutiles.

L'ATTENTION ayant ainsi fait son apprentissage sur des objets amusans, on la fait passer à des choses indifférentes, c'est à dire, qu'on peut examiner sans peine ni plaisir. Ce second exercice dure aussi longtems qu'on le juge nécessaire pour préparer l'Ame à passer au troisième, c'est à dire, à l'étude des choses épineuses, & qui sont de nature à nous causer quelques incommodités. Il n'est pas besoin d'insister sur cette gradation, & d'en exprimer tous les détails, qui seront aisément conçus par des Lecteurs intelligens, & au fait de la maxime; que *rien ne se fait par saut.*

LES difficultés qu'il faut vaincre dans l'exercice de l'attention viennent de deux sources principales; du degré extraordinaire de force que certaines méditations exigent, ou de la longueur du tems qu'il faut consacrer: à peu près comme lorsqu'un Coureur doit parcourir une demi-lieue dans un quart d'heure, ou faire une douzaine de lieues dans un jour. L'intensité le fatigue dans le premier cas, & la durée dans le second. Il faut

donc

donc, dans les opérations de l'Ame, commencer par celles qui peuvent se faire avec le moins de peine, & dans le moindre espace de tems pour arriver aux plus pénibles & aux plus longues. C'est ce qui a sensiblement lieu dans l'Arithmetique, où ce progrès de difficulté & de longueur est aisé à observer depuis l'Addition la plus simple jusqu'aux Régles les plus composées. Ceux qui ont rédigé les principes des autres Sciences, n'ont pas observé toujours une exactitude aussi scrupuleuse; elle ne se trouve pas dans *Euclide* même. Mais *l'à peu près* suffit ici, & peut être saisi par tous ceux qui ont quelque justesse d'esprit. Il y a des endroits où le chemin des études se partage en diverses routes qui vont ensuite se réunir; & si elles ne sont pas rigoureusement égales, les différences n'ont pas une importance sensible. Arrêtons-nous donc ici, pour laisser le soin du reste à ceux qui en font leur objet direct.

CHAPITRE IV.

Des moyens de perfectionner l'Imagination.

IL faut présentement passer à l'imagination, afin de rechercher en quoi elle contribuë à la perfection des opérations intellectuelles, & ce qu'il convient de faire pour la perfectionner elle-même. C'est dans la Psychologie qu'il faut chercher la notion générale de l'imagination, de ses caractères distinctifs, & de la loi à laquelle elle est assujettie. On voit dans cette même partie de la Philosophie, comment l'imagination peut s'étendre & se fortifier: & en faisant tout ce qu'il faut à ces deux égards, on lui donne la perfection dont elle est susceptible. C'est au fonds la même manœuvre, ce sont les mêmes exercices, que nous avons indiqués en parlant de l'attention. Mais il y a ici une remarque importante à faire: c'est que la culture de l'attention doit précéder celle de l'imagination; & voici pourquoi. L'imagination est une facul-

té

té sujette à recevoir des illusions & à en donner. Ceux qui commencent par s'y livrer, & qui lui commettent, pour ainsi dire, le soin de les guider dans le reste de leurs études, peuvent devenir spirituels, ingénieux, dans le sens vulgaire de ces termes, exceller dans l'Eloquence, dans la Poësie, acquérir une brillante réputation; mais la solidité leur manquera toujours, & ce défaut les jettera dans plusieurs écarts dont l'Histoire Littéraire fournit de continuels exemples. L'Imagination est un Courtier fougueux; elle emporte à travers champs ceux qui s'en servent avant que de l'avoir domptée: & l'attention est le moyen destiné à la régler & à la tenir en bride. Il faut donc prendre garde à ne pas laisser trop longtems les enfans abandonnés à leurs jeux de fantaisie; ils y contractent l'habitude très difficile à détruire de ne pouvoir se fixer à rien, & d'avoir un esprit distrait, une imagination qui bat toujours la campagne, lorsqu'on leur parle de choses qui ne leur plaisent pas.

L'IMAGINATION, lorsqu'elle est tout à la fois vive & bien réglée, est d'un grand secours dans toutes les études, dont elle

applanit non seulement les routes, mais les séme de fleurs. C'est ce dont on a vû un exemple à jamais mémorable dans ce Patriarche de la Littérature, que la Mort a semblé respecter si longtems, & qu'elle a enfin enlevé au commencement de cette année. * Quelle imagination que celle de M. *de Fontenelle*, & quel parti n'en a-t-il pas tiré pendant près d'un Siecle! Les derniers Eloges qu'il a lûs à l'Academie étoient animés du même feu qui produisit les *Mondes*. Mais, ce qui met M. *de Fonténelle* au dessus de tant de gens qui pourroient être ses rivaux du côté de l'imagination, c'est la sagesse, la décence, dont il l'a constamment accompagnée, & qui l'ont préservé de ces fougues, & de cet excès de licence, où nous avons le malheur de voir tomber tant d'Ecrivains, doués d'ailleurs des plus heureux talens. Si l'imagination ne produisoit que de semblables effets, il vaudroit assurément mieux renoncer à ses secours. Mais elle est dans le cas de toutes les bonnes choses, des plus ex-

* J'écrivois ceci le 1. de Septembre 1757.

cellentes même; l'abus en est d'autant pire, ce qui n'est pas un motif suffisant pour renoncer à l'usage.

DISONS plus: il est très important de convaincre les hommes que l'imagination est une faculté souverainement utile dans l'exercice de toutes les opérations intellectuelles, qu'elle seule peut nous soutenir dans celles qui sont longues & compliquées, comme dans de grands calculs d'Arithmetique, ou des méditations profondes; enfin, ce qui se rapporte plus directement à notre but, qu'elle influë beaucoup sur la Morale pratique. Ce seroit peut-être un sujet inépuisable que d'indiquer tous les secours que l'imagination est capable de fournir, & toute l'étenduë dont ces secours sont susceptibles. Au fonds personne ne peut faire, de son imagination, un Instrument universel, au moyen duquel il embrasse tout, sans que rien lui échape. Cette universalité pourroit même devenir un défaut plutôt qu'un avantage, parce que toutes nos facultés ont une certaine capacité, qu'elles ne sçauroient excéder; & tous leurs efforts dans ce cas tendent à les affoiblir, plutôt qu'à les fortifier.

La force de l'imagination s'accroit, & peut arriver à un point étonnant, lorsque les idées qu'elle produit sont capables d'exciter les passions, & à proportion de la véhémence de ces passions. De tout ce qui est propre à fixer l'attention rien ne surpasse l'objet de quelque grande passion; celui en qui cette passion existe, est comme absorbé par l'objet qui la cause; toutes ses facultés, tant externes qu'internes, en sont tellement occupées, remplies, pénétrées, qu'il ne reste plus d'accès à aucune autre impression, ou réflexion. C'est donc là, pour ainsi dire, le triomphe de l'imagination, qui représentant à l'Ame un objet absent, lui donne la même force, la même vivacité, la même efficace, que s'il étoit présent, & qu'il exerçât sur elle, par la voye des sens, toute l'action dont il est capable. Nous en avons un grand exemple, dans les bienheureux Martyrs, qui ont conservé leur tranquillité, leur serenité, leur allégresse, au milieu des supplices les plus affreux. Ils étoient sans doute assistés par ce bon Maître, en qui le fidèle peut toutes choses; mais de quelle nature étoit ce secours? Ne consistoit-il pas surtout

tout à tenir continuellement présente à leur esprit, & par conséquent à leur imagination, l'idée des biens éternels & infinis qui devoient être la récompense de leur foi, de leur piété, & de leur constance, l'idée de la Couronne immarcessible de gloire, que le Chef & le Consommateur de la foi tenoit déja entre ses mains, & qu'il étoit prêt à mettre sur leurs têtes. Persuadés, convaincus, que ces biens alloient être leur partage, que cette Couronne ne pouvoit leur manquer, ils tournoient de ce côté-là toute leur attention, & même toute leur sensibilité; la joye inondoit leur Ame; à peine s'appercevoient-ils des tourmens de leur corps. Si, pour ne point contredire à ce que les Théologiens nous disent des effets de la Grace, on veut distinguer exactement ce qui dépend de cette cause surnaturelle avec ce qu'on peut attribuer à la Nature, il faut d'abord présuppofer que la Grace ne détruit point la Nature, mais qu'elle la perfectionne; & que ce que l'Homme fait, assisté d'enhaut, demeure toujours aussi expliquable par l'usage de ses facultés, que ce qu'il fait en se servant des forces naturelles. La Grace

ce fournit non feulement la raifon pour laquelle l'homme fe trouve actuellement en état de faire de fes facultés un ufage, en vertu duquel arrive ce qui autrement ne feroit point arrivé. Ici donc c'eft l'imagination qui agit dans les Martyrs, c'eft un defir ardent qui les embrafe; & cette imagination, ce defir, prennent leur fource dans la certitude complette d'être mis en poffeffion de la béatitude éternelle au moment où ils rendront le dernier foupir. Cette explication peut fervir de principe à toutes celles qui concernent les opérations de la Nature & de la Grace, & répandre un grand jour fur une matiere difficile par elle-même, & dont la plûpart des Théologiens femblent fe plaire à multiplier les difficultés.

En perfectionnant l'imagination, on perfectionne auffi la mémoire. Cette derniere faculté n'eft autre chofe que le pouvoir de reconnoître les idées que l'imagination a reproduites; ce qui ne peut arriver, ni dans l'imagination, ni dans la mémoire, que lorfque des impreffions précédentes nous ont déja donné ces idées, comme l'emportent les termes mêmes

de

de *reproduire* & de *reconnoitre*. A mesure donc que par des actes réitérés on augmente la facilité, la promtitude & la netteté avec laquelle l'imagination retrace les idées précédemment reçues par la voye des sens, on donne le même degré d'accroissement à la force de la faculté qui reconnoit ces idées, & qui se rappelle les circonstances dans lesquelles l'Ame s'en est occupée dans d'autres occasions. Quand donc l'imagination ne seroit pas aussi utile par elle-même que nous avons vû qu'elle est, elle le demeureroit toujours infiniment par sa liaison avec la mémoire, & par les avantages que celle-ci en retire. Rien de plus étroitement lié que ces deux facultés; de là vient que les limites de chacune d'elles n'ont pas encore été bien exactement assignées par les Philosophes. On peut appliquer ici à la mémoire tout ce qui a été dit ci-dessus des moyens de perfectionner l'imagination.

CHA-

CHAPITRE V.

De la subordination entre les facultés inférieures de l'Ame, & ses facultés supérieures.

COMME nous ne recherchons dans cet Ouvrage que ce qui peut entrer dans le plan de la Morale, sans nous embarrasser des questions purement métaphysiques sur la liaison de l'ame & du corps, & sur la nature de l'harmonie qui régne entre ces deux substances, il nous suffit de connoitre, à l'égard des facultés inférieures, en quoi elles contribuënt aux déterminations de la volonté; & nous n'étudions de tout ce qui se passe dans l'ame que ce qui est soumis à la liberté dont le droit usage est l'unique but de la Morale. Ce n'est pas que la considération des divers rapports que la Sagesse divine a mis entre le méchanisme du corps & les idées de l'ame, ne puisse servir à nous donner de plus hautes idées de cette sagesse, & en général de tous les attributs divins; idées capables d'influër sur la pratique de nos devoirs envers Dieu; pratique, qui

nous conduit ensuite naturellement à celle de tous les autres; cependant la sublimité de ces méditations les mettant entierement hors de la portée du vulgaire, on ne sçauroit en faire la base d'une Science telle que la Morale, qui doit être à la portée de tout le monde. Mais cela n'empêche pas que le Philosophe, à l'aide de ces méditations, ne puisse acquérir une supériorité dans la théorie, qui peut, & qui doit même, s'il la rapporte à sa véritable destination, lui procurer une supériorité dans la pratique, qui le rende d'autant meilleur qu'il est plus éclairé.

MALHEUREUSEMENT les Philosophes ordinaires sont destitués de la vraye notion directrice à l'aide de laquelle ils pourroient tirer, de la connoissance de l'Ame humaine, tous les sécours qui en résultent pour la Morale. Se bornant à distinguer dans cette Ame des facultés supérieures & des facultés inférieures, ils ne saisissent point le lien qui les unit, & le rapport intime qu'il y a entre la perfection des unes & la perfection des autres. Cela les a empêché jusqu'ici de s'occuper des moyens de perfectionner

l'En-

l'Entendement avant la volonté, & de chercher ces moyens où ils peuvent uniquement se trouver, dans la perfection des facultés inférieures, considérées comme des instrumens, & poussées au degré d'étendue & de force dont elles sont susceptibles. Quiconque ignore ce passage, cette communication entre ce qu'on peut nommer les deux étages de l'ame, ne sauroit dire que des choses très vagues sur la Morale; en particulier il ne proposera jamais des moyens assurés & efficaces de tendre à la perfection, & d'y arriver. Voilà pourquoi les chimères abondent si fort dans tout ce que les Philosophes & les Auteurs qui ont voulu lier la Morale avec la Religion, ont écrit sur cette matiere. Les premiers n'ont connu qu'une perfection ideale, & pour ainsi dire, isolée, qu'ils ont présentée comme placée dans un lointain infini, plus propre à être l'objet de la contemplation que celui de l'imitation. Toutes les routes qu'ils ont essayé de tracer pour y conduire, ont été autant d'écarts, parce que la perfection des facultés inférieures n'y est entrée pour rien, & même que ces routes y ont été

le

le plus souvent contraires. Telles étoient incontestablement *l'apathie* du Stoïcien, & la *volupté* de l'Epicurien, prise même dans le sens le plus favorable. Par rapport aux Moralistes religieux, à ceux qu'on nomme Guides spirituels, un renoncement absolu aux sens, une séparation totale entre l'Ame & le Corps, je ne sçai quel abandon de tout desir, de toute passion, ont été les secrets merveilleux qui ont été proposés, & qui ont conduit aux absurdités d'un état purement passif, où l'Ame dans le recueillement & l'extase, oublie entierement le Corps, & se livre aux seules impressions de la Grace. C'est la honte de l'esprit humain que l'avidité avec laquelle il se repaît de semblables doctrines; mais il est aisé d'en découvrir les raisons. Elles ont une commodité admirable; elles dispensent également, & des travaux pénibles de l'esprit, & de la pratique même des devoirs de la Morale. C'est faire trop d'honneur à ces opinions que de les indiquer, bien loin qu'il faille s'arrêter à les combattre. Contentons-nous de dire que pour gouverner l'Ame, & la bien gouverner, il faut la connoitre, & la connoi-

homme qui lit couramment, le mot de *Transubstantiation*, il sera aussitôt lû que vû. Ceux qui ne se servent que des yeux, semblent dévorer ce qu'ils lisent, ils embrassent des lignes à la fois, & expédient les pages en moins de rien. Cependant qu'est-ce que lire? c'est reconnoitre, avons-nous dit, chaque lettre, lier dans la même syllabe celles qui y appartiennent, & prononcer le mot qui résulte de la totalité des syllabes. Quelcun sçait-il qu'il fait ces différentes choses en lisant? Pas plus que M. *Jourdain* sçavoit qu'il faisoit de la prose en parlant. Mais, quoique la réunion instantanée & ignorée de ces trois actes eut déja quelque chose de fort étonnant en elle-même, l'étonnement ira bien plus loin, si l'on résout ces actes encore très composés dans les actes simples qui concourent à leur formation. Ces détails sont trop peu connus pour n'y pas insister. Pour reconnoitre une lettre, & juger en voyant sa figure du nom qu'on doit lui attribuer, il faut faire ce qui est requis dans toute perception pour rapporter l'objet apperçu à l'espece à laquelle il appartient. Cela emporte un raisonnement complet, qui peut être distincte-

diſtinctement énoncé par un ſyllogiſme en forme. En diſant qu'un *a* eſt un *a*, il ne ſuffit pas d'en avoir la ſimple perception, qui conſiſte dans l'idée que l'ame ſe fait de cette lettre d'après l'image qui en a été produite dans l'organe de la vuë; il faut encore que vous jugiez que cette figure a une telle figure, qui n'eſt pas celle du *b*, ou de toute autre lettre, ſuivant ce que la Logique enſeigne des jugemens affirmatifs intuitifs. Enſuite intervient la mémoire, qui nous rappelle que la lettre repréſentée par cette figure eſt la même qu'on exprime en prononçant le ſon *a*. D'où nait la concluſion: Donc la figure que je vois doit être prononcée *a*. Les mêmes opérations reviennent pour juger que de l'aſſemblage de deux ou trois lettres données ſe forme une telle ſyllabe, qui ſe prononce ainſi, ſuivant la maniere de lire de la langue à laquelle le mot appartient. En François, par exemple, la troiſième perſonne du plurier des Imparfaits préſente la terminaiſon *oient*, dont les cinq lettres réunies ne valent que la diphtongue *ai* en la traînant un peu. Il faut donc qu'en un inſtant, à la connoiſſance des

lettres & des syllabes se joigne le souvenir de toutes les régles particulieres qui déterminent la façon de lire & de prononcer. En un mot il est incroyable combien d'actes, que nous avons originairement appris à former lentement & successivement, se réunissent, & s'emmoncellent en quelque sorte pour faire une lecture rapide, distincte, & conforme aux régles. Notre Ame ne borne pourtant pas ses opérations actuelles à la multitude d'actes dont nous venons de rendre compte; elle peut encore y en associer beaucoup d'autres. Imaginons là dessus un exemple. On prie quelcun de lire devant une grande Compagnie. Cette proposition lui fait de la peine ou du plaisir: tant qu'il lira, l'agrément ou l'inquiétude, attachés à cette fonction, occuperont son esprit. Les Spectateurs affectent ses sens; le Lecteur en a les idées, il voit leurs personnes, leurs attitudes, leurs mouvemens; s'il se passe quelque bruit, il l'entend; s'il est intéressé à considérer quelcun en particulier, il l'observe, & étudie toutes les variations de sa physionomie. Il peut outre cela lui naitre incidemment des idées dans l'esprit, com-

comme cela arrive continuellement. Enfin ce qu'il lit a un ſens; ce ſera, par exemple, une Rélation hiſtorique, une Piece de Théatre, &c. A meſure donc qu'il lit, les idées attachées aux propoſitions ſe ſuccédent dans ſon eſprit; il eſt même obligé d'y faire une attention particuliere, ſi c'eſt une de ces lectures dans leſquelles il faille entrer pour varier les tons. Je demande après cela, ſi l'on n'eſt pas véritablement accablé ſous l'idée de cette multitude d'opérations que l'Ame réunit dans un inſtant, & qui font place à d'autres en auſſi grand nombre dès l'inſtant ſuivant? La maniere dont les Muſiciens exécutent les pieces de leur mêtier, fourniroit des exemples encore plus compliqués & plus étonnans. Ne ſont-ce pas là de véritables *cachettes* pour presque tous les hommes, qui ne penſent point à ce qui ſe paſſe en eux dans ces occaſions, & qui croyent faire une action fort ſimple, qu'ils enviſagent ſous la notion confuſe d'une eſpece de méchaniſme ?

Pour découvrir ces *cachettes* dans tous les cas donnés, il faudroit connoitre avec préciſion en quoi conſiſte l'uſage de

toutes nos facultés, & comment l'acte de l'une influë sur la détermination de l'acte de l'autre: ce qui présuppose qu'on est instruit de la maniere dont nos facultés peuvent être perfectionnées. Tout cela demande des connoissances fort approfondies. L'usage de certaines facultés est naturel; celui des autres est acquis par l'exercice. Les exercices qui forment en nous les habitudes sont ou fortuits, ou rélatifs à une volonté positive. Cette distinction est importante. Les exercices fortuits sont ceux qui forment en nous des habitudes, à l'acquisition desquelles nous ne pensions pas, de façon que nous en réiterons les actes sans y faire attention; & quand l'habitude existe, nous ne nous souvenons point comment elle a été contractée, & nous nous trouvons par là hors d'état de résoudre les actions composées qu'elle produit dans les actes simples qui y concourent. C'est ainsi qu'une mauvaise éducation, ou de mauvaises compagnies, nous remplissent d'habitudes vicieuses que nous n'avions aucun dessein d'acquerir, & dont l'origine aussi bien que les progrès nous demeurent toujours parfaitement inconnus.

nus. Mais, dans les habitudes même, fur lesquelles notre volonté a influé, de façon que nous favons en quel tems nous en avons pofé les fondemens, & comment nous avons ajouté pierre fur pierre, pour ainfi dire, afin d'en achever l'édifice, dans ces habitudes même, il s'en faut bien que nous ayons une idée diftincte de la fucceffion & du nombre des actes, qui forment la chaîne qu'on peut fuppofer depuis le premier acte jusqu'à celui que nous commettons ou pouvons commettre actuellement. Les premiers actes ayant été difficiles, nous ont par là même déplû; deforte que nous n'y avons pas apporté toute l'attention néceffaire pour en conferver un fouvenir exact. Et quand ces actes font devenus faciles, c'eft à dire, dès que l'habitude a été fuffifamment formée, nous avons ceffé d'y être attentifs. De cette multitude de déterminations précédentes qui influënt fur la détermination actuelle, il n'y en a donc qu'un très petit nombre que nous puiffions nous rappeller; cependant elles ont toutes part à ce qui fe paffe dans le moment donné, dont une parfaite explication eft impoffible fans

le souvenir complet de ses causes prédéterminantes. Ainsi ce qui nous paroit le plus lumineux dans notre Ame, ne laisse pas de conduire à des cachettes impénétrables. Aussi acquiesçons-nous ordinairement à la notion confuse de ses actes, sans nous inquiéter, ni du concours des facultés requises pour les produire, ni de la recherche beaucoup plus penible de toutes les déterminations précédentes de ces facultés, conformément aux habitudes auxquelles elles ont été soumises. Pour obvier à ces inconvéniens, & pour mettre l'homme en état de pousser la connoissance de soi-même aussi loin qu'elle peut aller, il faudroit que dès la premiere enfance, & d'abord que l'Ame est capable de se sentir, on fit remarquer le premier usage des facultés & les premiers actes des habitudes, pour rendre dans la suite raison des actes simples compris dans un acte quelconque qui nait d'une habitude. Les Disciples, par exemple, en recevant les instructions de leurs Maîtres, reçoivent encore bien d'autres impressions dont ils ne s'apperçoivent pas; ils prennent leurs manieres, leur ton, leur tour d'esprit, quelquefois même leurs

leurs penchans & leurs passions. Ni eux, ni ceux qui veillent sur eux, n'y font attention; les années s'écoulent, l'éducation finit, ceux qui l'ont reçue entrent dans le monde, & y portent un caractère dans la composition duquel entrent ces impressions changées en habitudes, & qui influënt sur tout le reste de leur vie. Cela fait voir combien il importe de descendre dans les moindres détails de l'éducation, & de préserver les enfans, dont l'âge est d'ailleurs si susceptible d'impressions, de toutes celles qui pourroient dans la suite les rendre vicieux, ou malheureux.

Le bonheur des Peuples, dans les Etats Monarchiques, & d'autant plus que la Monarchie y tient du Despotisme, dépend des qualités bonnes ou mauvaises, des habitudes vertueuses, ou vicieuses du Prince. Tel sujet perd sa fortune, est privé du fruit d'une longue suite de services, ou éprouve quelque autre revers, parce qu'il a trouvé un mauvais moment, comme on s'exprime ordinairement. Expression qui devroit être inconnuë, car elle fait bien peu d'honneur aux Arbitres du sort de leurs semblables; mais

ſurtout elle flétrit véritablement ceux qui ont été chargés de l'importante fonction de former l'eſprit & le cœur des Princes dans leur jeuneſſe, ſi c'eſt par leur négligence, par leurs lâches complaiſances, que de pareils défauts ſont nés, ou ont pris racine. Qu'eſt-ce qu'un mauvais moment? C'eſt un accès paſſager d'humeur, de caprice, qui ne permet pas de juger ſainement des choſes, qui rend l'idée du devoir importune, & ôte à la Raiſon ſes droits légitimes. Celui qui ſe trouve dans cette ſituation, ignore d'où elle vient; il eſt moins en état que qui que ce ſoit, vû cette infinité d'impreſſions auxquelles les perſonnes d'un rang ſuprême ſont expoſées, de repaſſer toute la ſuite d'actes qui influënt ſur ſon état actuel. Mais c'eſt le moindre de ſes ſoucis: il s'y livre machinalement, en attendant que quelque choſe de machinal auſſi vienne dérider ſon front, & porter au dedans de lui une eſpece de ſérénité. Ces diſpoſitions portées à l'excès forment le Tyran, qui n'a d'autre régle que ſa fantaiſie, & dont toutes les volontés ſont marquées au coin de l'extravagance, ou de la méchan-

ceté.

ceté. Mais dans de moindres degrés ce sont des foiblesses de l'humanité, qui peuvent se trouver dans de bons Princes. Alors ces Princes conviendront eux-mêmes qu'ils voudroient en être exempts; ils sçauront très mauvais gré à ceux qui les ont élevés de n'avoir pas mieux rempli leurs devoirs, ils s'étudieront même à combattre de semblables défauts, ou prendront soin de réparer les irrégularités qui en auront été la suite. Il n'y a guères de *Telemaques*; mais il y en auroit beaucoup davantage, s'il y avoit plus de *Mentors*. On en vit une preuve bien marquée dans l'Auteur même du *Telemaque* & dans son auguste Elève. Le Duc de *Bourgogne*, qui n'étoit pas né avec un caractère sur lequel on put fonder de grandes espérances, n'auroit assurément pas réussi en d'autres mains qu'en celles de *Fenelon*; mais l'excellente culture qu'il reçut le conduisit à un point de perfection, qui fit regretter sa perte prématurée comme l'une des plus considérables que la France eut jamais faites.

Passons aux *replis* du cœur humain. Nous les avons fait consister dans l'influence secrète qu'ont nos actions précé-

dentes, souvent passées depuis longtems, & pour l'ordinaire ensévelies dans un profond oubli, sur nos actions présentes, dont nous croyons bien connoitre les causes & les motifs, quoique la meilleure partie nous en échape, parce qu'elle est prise de ces états passés. Il est impossible que l'homme le plus attentif à son intérieur se ressouvienne de tout ce qu'il a dit, fait, & pensé: il n'y a que certaines circonstances qui laissent des traces assez profondes dans notre ame, pour y demeurer à l'abri des injures du tems qui détruit tout. D'un autre côté, il n'est pas moins vrai que dans le cours de notre vie il y a plusieurs dispositions, ou situations, qui plient notre ame d'une maniere imperceptible, & qui nous donnent un tour d'esprit, une façon de penser, dont les effets peuvent se manifester à une grande distance de leur origine, à peu près comme ces sources dont les eaux se perdant sous terre vont reparoitre dans d'autres contrées. Cela a lieu à l'égard du bien comme du mal. Si l'on a eu dans sa jeunesse autour de soi des personnes sages & pieuses, qui ayent eu soin d'inculquer fréquemment de

de bons principes, de saines maximes, il peut bien arriver que des passions fougueuses, ou des exemples séducteurs, fassent entierement disparoître ces idées, & portent à des actions diamétralement opposées. Mais, quand cette fougue est rallentie, quand divers dégoûts nous ont détaché insensiblement des objets de nos passions, il nait quelquefois dans nos ames des traits de lumiere, il s'y excite des retours de vertu, qui paroissent inopinés, & indépendans de toute cause naturelle; mais qui, les secours surnaturels de la Grace mis à part, ne sont autre chose que la reproduction de ces anciennes impressions, qui avoient été ternies, mais non effacées. De même un cœur gâté de bonne heure est longtems arrêté par la crainte, ou par d'autres considérations qui répriment ses mauvais penchans; mais dès qu'il jouït de la licence & de l'impunité, il manifeste à découvert une turpitude dont on ne l'avoit pas seulement soupçonné. Ces changemens subits, & extraordinaires, ont embarassé de tout tems les Moralistes: c'est ce qui leur a fait envisager le cœur humain comme une énigme inexplicable, com-

me un problème irréſoluble. On a eu recours à des expreſſions vagues & figurées; on a dit que l'homme étoit un Protée, un Caméléon, qui changeoit d'un inſtant à l'autre, & qui prenoit ſucceſſivement toutes ſortes de formes. Cela eſt bon pour l'Eloquence & la Poëſie; mais la Philoſophie ne s'en contente pas. Il lui faut des raiſons, ou la conviction qu'on ne ſçauroit parvenir à la connoiſſance de ces raiſons, de l'exiſtence desquelles cependant il ne doute pas. Car, pour le dire en paſſant, la Philoſophie nous rend deux ſervices également importans, l'un d'étendre nos lumieres jusqu'où elles peuvent aller; l'autre de nous tracer les limites au delà desquelles nous ne pouvons porter nôtre vuë & nos recherches, ſans nous conſumer en efforts inutiles. Le Philoſophe ordinaire eſt un homme qui joint à quelques vérités un plus grand nombre d'opinions qu'il adopte & ſoutient, avec autant de ferveur que ſi leur certitude étoit démontrée. Ses progrès conſiſtent à groſſir tous les jours cette Collection, qui n'en devient pas plus précieuſe, & qui ne peut avoir de véritable prix, qu'après

près un triage exact, une opération semblable à celle du creuset, qui sépare les vérités pures & incontestables de tout alliage, de tout mélange hétérogene. Il est aisé d'inventer, si l'on entend par invention, une nouvelle façon d'expliquer les choses, quelle qu'en soit la solidité; mais il est très difficile de découvrir non seulement les vérités cachées, mais même les bornes exactes des vérités connuës. Pour revenir au sujet qui a fait naître ces réflexions, on peut affirmer ou nier l'imperscrutabilité des replis de l'Ame, suivant le sens qu'on attache à ce terme. Si l'on veut dire qu'il est impossible de concevoir en général aucune cause qui influë sur ces déterminations si bizarres, si irrégulieres, si variées, auxquelles la conduite humaine est pour l'ordinaire assujettie, on se trompe, le fil des méditations philosophiques atteint jusques-là, & découvre à ceux qui y donnent l'attention nécessaire, que tout est lié dans notre Ame, & qu'il s'y est passé antérieurement des choses dont l'influence se dévelope actuellement. Ce n'est pas au reste un simple soupçon, une conjecture entierement dénuée du se-

cours de l'Expérience: on a quelquefois des occasions de se rappeller ces états précédens, & de se convaincre de leur liaison efficace avec celui où l'on se trouve. Car après tout le cœur humain n'est pas aussi mystérieux qu'il le paroit: sa grande obscurité, son extrême profondeur, viennent surtout du peu d'attention que les hommes font à leurs propres actions, ou à celles des personnes, qu'ils auroient intérêt à connoître. On n'est jamais réellement que ce qu'on a toujours été, soit d'effet, soit d'intention. Celui qui commet un premier vol, ou tel autre crime, étoit depuis longtems convoiteux du bien d'autrui, peu scrupuleux ou consciencieux sur les moyens de se l'approprier, capable en un mot de faire ce qu'il ne faisoit pas, faute d'occasion, ou par d'autres considérations qui l'arrêtoient. Un homme, que la fortune a subitement enrichi ou élevé, montre un orgueil & divers vices que vous ne lui connoissiez pas. Si vous l'aviez considéré de près dans ses situations précédentes, vous en auriez découvert des indices, vous auriez apperçu un germe qui ne demandoit qu'à pousser. Plusieurs

Pè-

Pères & Mères sont surpris & affligés de ce que leurs enfans tournent mal: ils en avoient la meilleure opinion du monde, & ne s'attendoient point aux égaremens où ils sont tombés. Mais d'où venoit cette opinion? De leur aveuglement. Ceux qui n'étoient pas fascinés comme eux avoient aisément apperçu dans les premieres frédaines de ces jeunes gens à quoi elles pouvoient, & si l'on ne les en corrigeoit pas, devoient même naturellement les conduire. Enfin, car on pourroit multiplier à l'infini ces exemples, & cependant ils ne sont guères connus, un Amant qui parvient au comble de ses vœux par un hyménée qu'il régarde comme une source intarissable de félicité, tombe dans la surprise la plus accablante, lorsqu'il lui arrive de voir un Ange de ténèbres prendre la place d'un Ange de lumiere, les caprices & les emportemens succeder aux graces & à la douceur, & l'amertume remplir un calice, sur les bords duquel il avoit goûté un miel si délicieux. A quoi peut-il s'en prendre qu'à lui-même? Qu'est-ce qui lui a dérobé des imperfections un peu déguisées à la vérité, mais

mais déja bien ſenſibles, ſi ce n'eſt ce funeſte bandeau dont la paſſion couvroit ſes yeux ? Ce que nous faiſons à l'égard des autres dans les cas qui viennent d'être indiqués, nous ſommes bien plus portés encore à le faire à l'égard de nous-mêmes, parce qu'il n'y a perſonne pour qui nous ayons autant d'affection & d'indulgence que nous en avons pour nous-mêmes. Cela nous engage à multiplier les obſtacles à la connoiſſance de notre cœur, bien loin de chercher à les lever, ſurtout lorsque nous ſentons que cette connoiſſance ne ſerviroit qu'à nous préſenter des idées mortifiantes, à nous couvrir d'une confuſion que nous voulons éloigner. Ainſi notre premier & notre plus grand ſoin, c'eſt d'effacer de notre ſouvenir toutes nos actions contraires à l'ordre & à la décence : d'où s'enſuit que nous ne pouvons appercevoir la liaiſon que ces actions ont dans la ſuite avec d'autres, & l'influence qu'elles exercent ſur notre conduite préſente. Il en eſt comme d'un homme de baſſe extraction, qui cherche à oublier d'où il vient, mais que trente ans de cet oubli ne rendront pas plus noble qu'il l'étoit le jour

de

de sa naissance. Si l'on envisage donc l'imperscrutabilité de notre cœur & de ses replis sous ce premier point de vuë, elle n'est autre chose qu'une disposition volontaire, un refus formel de nous connoître. Mais, si on entend, par cette imperscrutabilité, l'impuissance réelle & absoluë de conserver le souvenir complet de toutes nos déterminations précédentes, & de tirer de ce souvenir une explication adéquate de nos déterminations actuelles, il est évident que les forces humaines n'atteignent point jusques là, & même que, quelque usage que nous en fassions, elles demeurent infiniment au dessous. C'est sous ce point de vuë que Dieu est le grand, l'unique *Scrutateur des cœurs & des reins*. L'Intelligence suprème est la seule à laquelle il n'échape absolument rien de tout ce qui se passe dans l'homme, & qui tire de cette vuë les raisons suffisantes & complettes de chaque nouvel état dans lequel son ame se trouve successivement. Mais ce que nous avons dit, prouve en même tems que cette connoissance est possible à Dieu, & qu'elle existe même nécessairement en lui, en vertu de sa qualité

de

de Créateur, & à cauſe de l'infinité de ſes perfections. L'homme donc appellé à imiter ces perfections, autant qu'il en eſt capable, ne ſçauroit mieux y réuſſir qu'en étendant la ſphère de ſes connoiſſances, & ſurtout de celles dont il eſt lui-même l'objet.

LES hommes ne ſe rébutent point dans leurs travaux ordinaires par l'impoſſibilité d'arriver au plus haut période dans le genre auquel ils s'appliquent. Un Enſeigne ne quitteroit pas le ſervice, ſi on l'aſſuroit qu'il ne deviendra jamais Maréchal; un Savant eſt à peu-près convaincu d'avance qu'il n'ira pas prendre place à côté de *Newton* & de *Leibnitz*: un Négociant qu'il ne ſera jamais auſſi opulent que *Samuel Bernard*. Cependant leur activité ne ſe rallentit point: ils acquieſcent à des états inférieurs, & ſe croyent aſſez récompenſés s'ils y parviennent. Pourquoi donc renonceroit-on à la plus importante de toutes les occupations, ſous prétexte qu'on ne viendra pas à bout de l'exécuter dans un degré abſolu de perfection? Pourquoi diroit-on: Je ne me connoitrai jamais comme Dieu me connoit: Donc il eſt inutile

d'ac-

d'acquérir un moindre degré de connoiſſance de moi-même. Mais allons tout d'un coup à la vraye cauſe de cette négligence. On fait les plus pénibles efforts dans les autres tâches, parce qu'une récompenſe ſenſible & matérielle y eſt attachée, parce que les paſſions y trouvent leur aliment; au lieu que l'avantage de ſe connoitre ſoi-même eſt un bien inviſible, qui ne nous affecte point, & qu'on craint même comme un mal, lorsqu'il dérangeroit nos autres occupations, ſoit par le tems qu'il nous coûteroit, & que nous regarderions comme perdu, ſoit ſurtout parce que nous appercevrions, à l'aide de cette connoiſſance, bien des défauts en nous-même & dans notre conduite, qui exigeroient un amandement dont nous ſommes très éloignés.

QUELQUE parti que les hommes prennent à cet égard, il n'y a point de Morale ſolide & démontrée à eſpérer pour eux, tant qu'ils négligeront la connoiſſance d'eux-mêmes, ou tant qu'ils ſe borneront à une connoiſſance qui ne s'étende pas juſqu'aux *cachettes* & aux *replis* de l'Ame. En effet la Morale eſt la

Scien-

Science qui régle nos actions libres. Or ces actions dépendent de celles qui les ont précédées, de nos dispositions naturelles & habituelles, & de tout le cours de notre vie jusqu'à l'instant actuel. Il est donc impossible de les régler, si l'on n'a aucune idée de cette dépendance, & si l'on veut prendre un homme quelconque, tel qu'il existe, pour lui prescrire des devoirs dont l'observation n'est possible, & raisonnable, qu'autant que cet homme a déja subi certains états qui servent de fondement à ce qu'on exige de lui. Les sages Legislateurs ont toujours eu égard au génie des Peuples qui se soumettoient à leur direction: il auroit été ridicule de vouloir mettre tout d'un coup les Sibarites sur le même pied que les Spartiates, ou régler la constitution du Gouvernement dans Rome naissante comme elle l'étoit dans Athenes florissante. Dieu lui-même, le souverain Legislateur, a tenu cette conduite dans la dispensation de ses Loix: il a soumis les Juifs à un joug dont les Chrétiens ont été déchargés; il a accordé aux Chrétiens la connoissance de plusieurs vérités, qu'il avoit cachées aux Juifs. Aux yeux de

l'Etre

l'Etre ſuprème, le genre humain tout entier eſt une eſpece de maſſe morale, qui ſe préſente ſous une notion individuelle, dont Dieu voit tous les changemens ſucceſſifs, leur liaiſon & l'influence des états qui précédent ſur ceux qui ſuivent: ce qui régle ſa conduite & ſes opérations d'une maniere convenable à ces états, ſuivant les vuës de ſon adorable ſageſſe. Heureux les hommes, ſi attentifs à cette condeſcendance avec laquelle Dieu s'accommode à leurs ſituations, & ſe proportionne à leurs beſoins, ils ſecondoient ſes deſſeins, & tiroient, des ſecours qu'il leur accorde, tout ce qui peut ſervir à leur perfection & à leur bonheur! Comment ſe peut-il ſurtout qu'au milieu des vives lumieres & des graces abondantes de l'œconomie évangélique, il y ait des gens qui regardent l'entrepriſe de ſe connoitre ſoi-même, & de faire ſervir cette connoiſſance à devenir meilleur, comme une choſe, ou inutile ou impoſſible.

Si nous réuniſſons préſentement les deux notions que nous venons de conſidérer ſéparément, celle des *cachettes* & celle des *replis* qui exiſtent dans notre ame,

ame, nous verrons qu'il n'y a aucune action morale qui ne tienne à ces deux causes, & ne soit expliquable par elles; c'est à dire, qu'il n'y a aucune action à la production de laquelle ne concourent plusieurs facultés, chacune dans un certain degré, & sur laquelle n'influënt toutes les déterminations des différens états qui ont précédé. Mais, pour pousser l'analyse de ces idées aussi loin qu'il est possible, il faut remarquer que l'usage de nos facultés est ce qu'il y a de primitif en nous, qu'il précéde toutes les habitudes, & à plus forte raison, toutes les déterminations qui naissent des habitudes, & que c'est de l'état naturel de ces facultés, aussi bien que du premier pli qu'elles ont reçu, que tout dépend: ce qui n'empêche pas que des causes externes & accidentelles ne puissent apporter dans la suite de très grands changemens à ce qui auroit résulté sans cela de l'état primitif. La conclusion à laquelle nous voulons en venir, c'est que dans l'étude importante & difficile de nous-même, poussée jusqu'à la recherche des *cachettes* & des *replis*, il faut commencer par la découverte des premiéres, c'est

à

à dire, remonter autant que notre mémoire le permet à l'état originaire de nos facultés & aux premiers moyens dont on s'eſt ſervi pour en déveloper les forces. De là il nous ſera beaucoup plus facile de deſcendre aux déterminations qui dans la ſuite ont rendu les actions de notre vie telles, & non autres, & dont la chaîne ſe prolonge juſqu'aux déterminations dont la réunion forme notre état actuel. En renverſant cet ordre, on ne peut ſe promettre aucun ſuccès; & c'eſt peut-être une des principales cauſes qui dégoûtent l'homme de l'étude de ſoi-même. On comprend aſſez en gros que l'on eſt ainſi aujourd'hui parce qu'on a été tel hier, avanthier, & toujours en remontant; mais où faut-il s'arrêter dans ce progrès, de quel terme ſommes-nous partis, & qu'eſt-ce qui a produit les déterminations les plus anciennes qui s'offrent à notre ſouvenir? C'eſt quelque choſe de plus ancien encore, & dont il n'eſt pas impoſſible de ſe retracer l'idée: ce ſont nos forces, nos talens, nos qualités naturelles, & le premier uſage que nous en avons fait, ou qu'on nous en a fait faire. Si nous pouvons arriver juſ-

ques

ques là, nous saurons tout ce qui peut être sçu de l'histoire de notre ame, & ce ne sera pas une connoissance de simple curiosité; la Médecine spirituelle en pourra tirer de grands secours, comme la Médecine corporelle en tire de cas à peu-près semblables. En effet, un sage Médecin, appellé à traiter une maladie considérable, s'informe non-seulement des circonstances qui l'ayant immédiatement précédée, peuvent en avoir été les causes prochaines, mais il remonte aussi haut qu'il peut dans l'histoire du malade même, pour sçavoir quelle a été sa constitution originaire, & par quels états il a passé depuis son enfance jusqu'au tems présent. Ne nous attendons donc à aucunes connoissances solides sur l'homme, ne comptons sur aucun des moyens qu'on voudroit employer pour faire un systême complet de Morale, tant qu'on ne remontera pas jusqu'à cette époque, & qu'on n'y fera pas entrer cés connoissances élémentaires.

POUR découvrir avec succès les *cachettes* dans lesquelles se perdent celles de nos actions qui procèdent de l'habitude, il faut connoître quelles sont les actions, par

par la réitération desquelles les habitudes se contractent, & la différence qu'il y a entre celles que nous faisons d'abord, avant que l'habitude soit bien formée, & celles qui suivent cette formation. Dans les commencemens nous sommes obligés de faire attention à chacune des actions simples qui entrent dans l'action composée que nous voulons rendre habituelle; ce qui nous rend notre marche extrêmement lente & pénible. Qu'on voye un enfant qui apprend à écrire: chaque lettre lui coûte autant de tems qu'un mot, & quelquefois qu'une ligne à ceux qui écrivent couramment: il décompose chaque lettre dans tous les traits & contours dont elle est formée, & c'est ainsi que ses doits deviennent propres à tracer dans la suite ces lettres avec facilité & promtitude. Il en est de même de toutes les habitudes; elles remontent à une semblable analyse qui peut seule répandre du jour sur l'état habituel, tel qu'il se trouve dans un tems quelconque. Comme l'ame & le corps concourent aux actes d'où procédent les habitudes, le Philosophe doit être attentif à ce qui se passe dans ces deux substances,

& à l'influence perpétuelle qu'elles exercent l'une sur l'autre. C'est uniquement par ce moyen qu'il pourra parvenir à combattre avec succès les habitudes vicieuses, & à prescrire les régles les plus convenables pour en acquérir de vertueuses. La vertu ne se commande pas; c'est une semence qu'il faut mettre dans un terrain propre à la recevoir, pour lui donner ensuite la culture qui lui est propre. Bien des Moralistes croyent avoir été aussi loin qu'on peut aller, lorsque d'un ton de Legislateur ils ont dit sur chaque article qu'ils traitent: *Faites ceci: Evitez cela.* Ils sont néanmoins bien éloignés du but, & ne connoissent pas l'homme, lorsqu'ils prétendent le gouverner ainsi. On n'obtient de lui, (car je ne mets pas la force au nombre des moyens, & jamais elle ne fléchit la volonté,) on n'obtient, dis-je, rien de l'homme qu'en lui prouvant qu'il doit le faire, c'est à dire, que son propre intérêt l'y engage, & en l'instruisant des moyens de le faire, en lui traçant la route qu'il doit suivre.

Nous nous convaincrons de plus en plus de la nécessité de pénétrer dans les

ca-

cachettes & dans les replis du cœur humain pour arriver à une Morale suffisamment approfondie, si nous remarquons une triple utilité de ces connoissances, qui mérite que nous nous y arrêtions quelques momens.

PREMIEREMENT, elles servent à connoitre ce qu'on appelle les mœurs des hommes, c'est à dire, la maniere constante & perpétuelle dont ils déterminent leurs actions libres, lorsque quelque cause extraordinaire ne les oblige pas à changer ces déterminations en d'autres qui sont contraires à leurs façons ordinaires d'agir. Les mœurs ne sont, à proprement parler, autre chose que l'effet des actions précédentes sur les actions présentes; & nous avons vû que pour remonter aux premieres déterminations il faut connoitre l'usage originaire que nous avons fait de nos facultés naturelles. Ainsi, soit qu'il s'agisse des Sociétés entieres, ou des particuliers, les jugemens que l'on porte sur leurs mœurs, ne sont solidement fondés, & distinctement expliquables qu'autant qu'on remonte à ces différentes sources, qui ne sont autre chose que ce que nous avons

désigné par les noms de cachettes & de replis. On n'auroit pas débité autant de choses vagues & absurdes qu'on l'a fait sur les Nations anciennes, ou sur les Peuples sauvages, si l'on avoit eu ces notions directrices. L'homme est toujours homme dans tous les tems & dans tous les lieux; il a les mêmes facultés & les mêmes penchans qu'il tient de la Nature; tout ce qui est en contradiction avec ces facultés & ces penchans ne sauroit lui être attribué; mais si certaines causes peuvent l'assujettir à des habitudes qui lui étoient auparavant inconnues, il peut arriver en lui des changemens qui le rendent méconnoissable aux yeux de ceux qui ne sont pas Philosophes, mais dont les divers actes & les états successifs sont assignables par ceux qui poussent l'analyse, jusqu'aux profondeurs que nous avons indiquées. Il en est de même des particuliers. Si *Cromwell* ou *Sixte* V. avoient été dès leur enfance l'objet d'une attention vrayement philosophique, qu'on eut bien connu leurs penchans naturels, & qu'on n'eut perdu de vuë aucune de leurs démarches, il n'auroit pas été difficile de con-

conjecturer & de prédire la conduite qu'ils tinrent, quand ils furent parvenus à l'autorité suprême. Mais où sont ceux dont la vie est soumise à un pareil examen; & pour mieux dire, où sont ceux qui seroient capables de s'acquitter de cet examen? On voit des apparences auxquelles on s'arrête, à moins que les indices les plus frappans ne les démentent; on agit en conformité de ces apparences, & l'on est ensuite tout surpris de trouver le Vice sous le masque de la Vertu, ou de trouver que la Vertu a été se nicher là où l'on se seroit le moins avisé de la chercher.

La seconde utilité des connoissances sur lesquelles roulent nos réflexions présentes, est bien considérable; c'est de servir à régler les degrés de l'imputation. Toutes les actions libres sont imputables; mais il s'en faut beaucoup qu'elles le soyent également. Parmi les complices d'un même crime, celui qui a fait le coup peut être le moins coupable de tous. Si ses lumieres ont été extrêmement bornées, s'il a été exposé à une violente séduction, contre laquelle il n'étoit pas en état de se prémunir, si même quelque

passion violente l'a aveuglé, cela ne détruit point l'imputabilité de son action, mais cela peut la diminuer considérablement, au lieu que des circonstances contraires l'aggraveroient. Mais comment sçavoir tout cela, si l'on ne suit la route que nous avons tracée pour arriver aux profondeurs de l'Ame? Les Juges ont leurs procédures, & leurs interrogatoires, qui sont utiles pour découvrir la connoissance des faits, & qui peuvent aussi répandre du jour sur le caractère des coupables. Mais le fort de ces procédures consiste plus dans un art captieux que dans une marche analytique & philosophique. Ce n'est que dans des cas extraordinaires, auxquels le salut de l'Etat est intéressé, qu'on réunit tous les moyens, qui peuvent conduire à la connoissance du crime & du criminel, comme on l'a fait en dernier lieu dans le Procès de ce Monstre, qui avoit, pour ainsi dire, plongé le poignard dans le sein de la France même, en attentant aux jours de son Monarque bien-aimé. Il paroit assez décidé par toute l'histoire de ce malheureux, qu'il étoit un composé de scélératesse & de fanatisme, un

cer-

cerveau foible & échauffé joint à un cœur gâté & desespérément malin. Ainsi le supplice atroce qu'il a enduré, répondoit plutôt à l'énormité du fait qu'au degré d'imputabilité intrinseque. Le même attentat commis sur un particulier, n'auroit peut-être pas seulement été puni de mort; on l'auroit rejetté sur une aliénation d'esprit assez marquée dans le criminel. Mais on ne sçauroit pousser trop loin les précautions qui ont pour objet la personne sacrée des Rois, la précieuse conservation des Pères de la Patrie. Quiconque liroit parfaitement dans le cœur humain, & verroit du même coup d'œil tout ce qui y a précédé, préparé, & déterminé une action quelconque, sçauroit avec exactitude à quel degré elle est imputable. Nous en voyons le plus grand de tous les exemples dans le plus grand de tous les crimes: c'est celui des Juifs qui, après avoir fait mille outrages au Sauveur, l'attacherent à la Croix. Du haut de cette Croix le Sauveur même s'écrie: *Père pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* C'est sans doute par un effet de son infinie charité qu'il tenoit ce langage; mais cependant il ne l'auroit

pas tenu, s'il n'avoit parfaitement connu les funeftes préventions des Juifs, & toutes les autres caufes qui les avoient portés à ce déteftable parricide. Auffi plufieurs d'entre ces Juifs, convertis à la prédication des Apôtres, devinrent-ils les fideles difciples de celui qu'ils avoient crucifié, & donnerent leur propre vie pour l'amour de celui à qui ils avoient ôté la fienne.

ENFIN le troifième & dernier genre d'utilité auquel nous conduit la connoiffance des *cachettes* & des *replis* du cœur humain, fe rapporte de la maniere la plus directe à la Morale, puifqu'il a pour objet la correction même des mœurs, à laquelle on ne peut parvenir efficacement fans cette connoiffance. Comment en effet redreffer ce qui a été altéré & dérangé, fi l'on ignore d'où procédent ces altérations & ces dérangemens? Ce feroit être dans le cas d'un Médecin qui prenant un abfcés au foye pour un ulcére au poûmon, traiteroit le patient en conféquence de cette idée. Vous voyez un homme qui tâche de s'élever, qui follicite avec ardeur pour obtenir fucceffivement des places, avec lefquelles il aura un rang & des

titres considérables. Vous le prenez pour un ambitieux; & dressant vos batteries contre l'ambition, vous tâchez de le détromper, de lui faire comprendre que ce qu'il recherche n'est que vanité & fumée. Mais vous portez vos coups à faux; c'est un avare qui ne se soucie point d'honneurs & de dignités, mais qui est fort avide des revenus qui y sont attachés, & qui ne se lassera point de monter, tant qu'il y aura à gagner dans cette élévation. De semblables méprises font perdre tout le fruit des moyens qu'on employe, pour la correction des particuliers; & il en est de même des Sociétés & des Etats, quand elles sont gouvernées par des Chefs qui ne connoissent pas assez le génie & le caractère de leurs sujets. C'est au fonds là-dessus que roule tout le fameux Traité *de l'Esprit des Loix*: son célébre Auteur s'est proposé de faire voir comment la Legislation a été exercée, & de prouver qu'elle ne l'a jamais bien été qu'autant que la connoissance des hommes en a été la base. Mais le défaut capital de cet Ouvrage, rempli d'ailleurs de choses excellentes, c'est que la connoissance des

hommes est puisée uniquement dans des sources, qui ne sont pas à beaucoup près suffisantes pour rendre raison des différences qui régnent entr'eux. L'Expérience dément même à bien des égards l'universalité & la force que M. *de Montesquieu* attribuë aux causes physiques. On pourroit faire un livre sous le même titre que le sien, & d'une plus grande force encore, (en supposant qu'on eut celle de son génie,) où l'Esprit des Loix seroit déduit de l'homme moral, comme il l'a déduit de l'homme physique.

CONCLUONS. D'aussi grands avantages attachés à la recherche des secrets du cœur humain doivent être un motif très puissant à s'y appliquer: & la difficulté du travail n'est pas à comparer avec les fruits qui en résultent, surtout si l'on pense combien les hommes se consument en travaux plus pénibles encore dont il ne leur revient que des utilités imaginaires, & quelquefois des amertumes réelles. Mais aussi ceux sur qui de semblables motifs ne sont d'aucune efficace, ceux qui ne se soucient, ni de se connoître eux-mêmes, ni de connoître les autres, quoiqu'ils ayent bien compris tout ce qu'ils y gagneroient,

roient, de pareilles gens ne sont plus prenables par aucun endroit, & il faut les abandonner à leur caprice. La Morale n'a point de voyes coactives pour obliger les hommes à l'étudier autant qu'elle le mérite; elle se borne à supposer des hommes libres qui usent de leur raison, & elle offre à cette raison tout ce qui peut convaincre l'Entendement & déterminer la Volonté. Mais c'est la longueur du chemin qui rébute & décourage presque tous ceux à qui l'on propose d'y entrer; les hommes voudroient une grande voye, commode & courte, pour arriver sans effort à la vraye science: & cette voye n'existe point. S'étudier attentivement soi-même, tirer de cette étude des principes dont on forme une Théorie générale, appliquer ensuite cette Théorie à la pratique, quelle tâche! quelle perspective pour des hommes livrés à la paresse, ou à la dissipation! Cependant on ne demande d'eux que ce qu'ils sont en état de faire, & on n'exige de chacun en particulier que ce qui est exactement proportionné à ses forces naturelles. Personne ne sçauroit être soumis à une obligation qui aille au delà. Or il est incontesta-

ble que les forces naturelles différent dans chaque individu, que les situations particulieres où la naissance, l'éducation & d'autres conjonctures placent les hommes ne leur permettent pas de donner le même degré d'application aux objets qui la méritent, de pousser leurs facultés au même dévelopement, & de faire des progrés égaux dans la route de la Vérité & de la Vertu. Mais, dès qu'on suppose le moindre degré de raison dans un homme, il doit au moins faire, des connoissances dont nous parlons, le cas qu'elles méritent, souhaiter d'être à portée de les acquérir, se débarrasser des obstacles qui ne sont pas insurmontables, & conduire les choses au point où l'imputabilité cesse. Tous ceux qui sont au dessous de cette façon de penser, rentrent dans la classe des brutes, & ne menent qu'une vie animale. Que les Ennemis de la Religion s'épuisent tant qu'ils voudront en efforts redoublés contr'elle: il demeurera toujours incontestable que c'est à elle, & à elle seule que le genre humain est redevable de n'être pas demeuré tout entier dans cet état. Car les Philosophes du Paganisme y faisoient à peine

une exception; & parmi ces Philosophes combien y en avoit-il qui fussent dignes de ce nom? Le plus petit au Royaume des Cieux est plus grand que les *Socrates* & les *Platons*, parce qu'il a mieux appris qu'eux à *vivre dans ce présent siécle sobrement, justement & religieusement.*

CHAPITRE VII.

Considérations générales sur les habitudes, & sur les motifs qui peuvent nous porter à les contracter.

PASSONS à de nouveaux motifs, propres à rendre les hommes capables de surmonter les difficultés attachées à l'acquisition de quelque habitude importante, mais pénible. L'un des plus communs & de ceux qui ont le plus de force sur l'esprit humain, résulte de l'idée même de ces difficultés; c'est l'idée brillante de la gloire qu'on trouve à les surmonter. Arrêtons-nous ici un moment à cette idole des mortels, & remontons aux premieres causes de son culte. Les hommes réunis en société trouvent dans

cette union divers avantages qui influënt plus ou moins sur leur bonheur. L'un des principaux consiste dans l'estime que les autres ont pour nous, dans le jugement favorable qu'ils portent de nos actions & des motifs qui nous les font commettre. Ce jugement n'a cependant de valeur réelle qu'autant qu'il est fondé en raison; c'est à dire, qu'autant que ceux qui jugent s'appuyent sur les vrais principes qui doivent régler nos décisions, & que les actions dont ils jugent sont réellement telles qu'elles leur paroissent. Ces conditions étant posées, il est naturel & légitime de se réjouïr, toutes les fois qu'on sçait que quelcune de nos actions a obtenu le suffrage & les éloges de ceux avec qui nous vivons; & le sentiment de cette joye peut devenir un but que nous nous proposons, un motif qui nous détermine à faire des choses propres à nous le procurer. A la vérité quand ce motif est seul, quand nous ne faisons que les actions auxquelles la louange est attachée, & parce que la louange y est attachée, quelque bonté rélative que puissent avoir ces actions, quels que soyent les avantages que la Société en retire,

retire, c'eſt une fauſſe gloire que nous mettons à la place de la véritable, c'eſt l'orgueil, la vanité, qui ſont les principes réels de notre conduite. La Morale gagne fort peu de choſe à ce penchant des hommes pour la gloire, ou plutôt elle y perd beaucoup. On court à perte d'haleine après l'ombre & le fantôme; tandis qu'on feroit à peine un pas pour le corps & la réalité.

CEPENDANT il faut bien ſe garder d'étouffer cette diſpoſition; c'eſt la manœuvre la plus imprudente & la plus pernicieuſe qu'on puiſſe faire. Le Politique le ſçait bien, & il met tout en œuvre pour tirer de cette mine, inépuiſable quand elle eſt bien exploitée, tout ce qu'elle peut rendre. Mais les Moraliſtes prennent quelquefois le change à cet égard; & ſous prétexte de ramener l'homme à des principes tout à fait déſintéreſſés, à une beauté purement idéale, ils combattent la Nature même, cette Nature, de laquelle un Poëte dit fort bien, que quand on la chaſſeroit à coups de fourche, elle reviendroit toujours. Il y a d'ailleurs une liaiſon intime entre la diſpoſition que nous avons tant vantée ci-deſſus,

en lui donnant le nom de *sentiment*, & le penchant à la gloire. Celui qui auroit une parfaite indifférence pour tout ce que les autres peuvent penser & dire sur son sujet, n'auroit point de sentiment, ou n'en auroit qu'un très imparfait; à peu près, pour passer du sentiment moral au sentiment physique, comme l'huitre à l'écaille, ou tels autres animaux, en qui on ne remarque qu'un exercice très foible des organes des sens. Il faut donc conserver avec soin, dans ceux qu'on éleve, cette attention délicate aux jugemens des autres, & s'en servir pour produire l'amour pur & légitime d'une gloire réelle & solide. Alors rien n'est plus doux, plus encourageant dans les succès, plus consolant dans les revers, que la pensée d'être toujours estimé, approuvé, loué, par ceux qui joignent à une saine intelligence un cœur droit. Quelque petit que soit le nombre de ces personnes, n'y eut-il qu'un seul *Caton*, il suffit & peut contrebalancer la foule la plus nombreuse de juges aveugles & passionnés. Mais pour l'ordinaire les belles actions, c'est à dire, celles qui joignent à leur bonté

un degré de rareté qui frappe, font exaltées par la voix publique, à laquelle les ames les plus basses & les plus méchantes sont obligées de se conformer. Voilà donc un motif très puissant, toujours à la portée de tous les hommes, dans quelques lieux, & dans quelques situations qu'ils se trouvent. Un Païsan a autant d'intérêt d'être distingué dans son Village, qu'un Héros dans le plus grand Etat: cette distinction est pour l'un & pour l'autre la source des plus doux agrémens de la vie.

C'est, comme nous venons de l'insinuer, la rareté d'une action d'ailleurs bonne & vrayement utile, qui la rend belle & glorieuse. Mais d'où vient cette rareté? C'est de la difficulté. S'il n'en coûtoit rien pour arriver au faîte de la gloire, dans les divers travaux qui y conduisent, chacun voudroit s'y placer; mais cela ne va pas ainsi; tout aspirant a des juges, dont le suffrage est libre, & qui ne l'accordent qu'à ceux qui en sont dignes, ou du moins qui le leur paroissent. La simple rareté d'une action est tout au plus un sujet de curiosité: il en est comme de ces tours d'adresse ou de force

dont

dont le ſpectacle amuſe la populace. Quand on pourroit paſſer vint-quatre heures ſur un pied, ou trente ans ſur une colomne, on n'en feroit pas plus digne de gloire. Mais, ce qui eſt véritablement rare, c'eſt de remplir ſes devoirs dans toute leur étenduë, lors même qu'on eſt retardé & traverſé par les plus grands obſtacles, c'eſt de ſacrifier cet amour propre, qui nous fait craindre les fatigues, les dangers, la mort, à l'amour de la Patrie, au bien de ſes ſemblables, à la défenſe de la Religion, à la gloire de ſon divin Auteur. Ceux qui témoignent le plus de fermeté dans des cas de cette nature, & qui parviennent, par une ſuite continuelle d'efforts, au but vers lequel ils tendoient, y trouvent une Couronne, plus précieuſe que le Diadème des Monarques, c'eſt celle dont la gloire orne leurs têtes. Ainſi penſoient les Romains, lorſque quelques feuilles de chêne entrelaſſées enſemble leur paroiſſoient la plus grande de toutes les récompenſes. Il eſt très avantageux aux Sociétés que l'amour de la gloire régne juſques dans les moindres conditions, & qu'il y trouve ſon aliment, & ſa récompenſe. Quand la gloire

gloire n'est & ne peut être le partage que des Chefs de l'Etat ou des Armées, tous ceux qui obéissent n'ont d'autres motifs que la crainte ou l'intérêt, qui ne produisent jamais que des actions très défectueuses. Encore avec toutes les précautions possibles, quantité d'actions glorieuses demeurent ensevelies dans l'oubli, parce qu'on ne daigne pas jetter les yeux sur ceux qui les commettent; on ne les croit pas capables d'être inscrits, si je puis parler ainsi, dans les Régistres de la gloire. *Pline* le jeune fait là dessus à son ordinaire d'excellentes réflexions; & la Lettre où elles se trouvent mérite d'être rapportée ici toute entière. C'est la vint-quatrième du VI. Livre. Il y parle en ces termes à son ami *Macer*.

„ QUE la différence des personnes en
„ met dans les actions! La même action
„ est obscure ou illustre, selon qu'elle
„ part d'une personne illustre ou obscu-
„ re. Je me promenois dernierement
„ sur le Lac de *Côme*, avec un vieil-
„ lard de mes Amis. Il me montra une
„ Maison, & même une Chambre qui
„ s'avance sur le Lac. De là, me dit-il,
„ une femme de mes compatriotes, se

„ pré-

„ précipita autrefois avec son Mari.
„ J'en demandai le sujet. Depuis long-
„ tems le Mari souffroit beaucoup, par
„ des ulceres dans ces endroits que la
„ pudeur oblige de cacher. Elle l'en-
„ gagea de permettre qu'elle examinât
„ son mal, & l'assura que personne ne
„ lui diroit plus sincèrement qu'elle, s'il
„ devoit espérer de guérir. Elle ne l'eut
„ pas plutôt vû qu'elle en desespéra.
„ Elle l'exhorte à se donner la mort;
„ elle s'offre de l'accompagner, lui mon-
„ tre le chemin & l'exemple, & le met
„ dans la nécessité de la suivre. Car
„ après s'être étroitement liée avec lui,
„ elle se jetta, & l'entraîna dans le lac.
„ C'est ce que je ne viens que d'appren-
„ dre, moi qui suis de la même Ville.
„ Non que cette action soit moins illus-
„ tre que celle qu'on a tant vantée dans
„ *Ania*, mais parce qu'*Ania* elle-même
„ est plus illustre que cette femme".

NI l'action d'*Ania*, ni celle de la fem-me de *Côme*, ne peuvent être approuvées devant un Tribunal dont les décisions sont réglées sur les principes d'une saine Morale, & y obtenir le prix de la véritable gloire. Mais la conséquence sub-sisste

siste toujours; c'est qu'il y a dans les moindres états, dans les plus basses conditions, des personnes qui font, & pour l'ordinaire avec moins d'effort, des actions équivalentes à celles sur lesquelles les cent bouches de la Renommée s'ouvrent à la fois. Cela me ramene à mon assertion; c'est qu'il entre essentiellement, dans le plan d'un sage Gouvernement, de tirer, autant qu'il est possible, de semblables actions de l'obscurité, & d'y attacher une portion de gloire, qui serve à en faire naître d'autres. Cela me rappelle un fait qui se trouve dans l'Ouvrage posthume de *Tollius*, intitulé *Epistolæ itinerariæ*, publié par *Hennimius*, en 1700. *à Amsterdam*, *in quarto*.

Tollius faisant le voyage de *Berlin* à *Vienne* par la Boheme, vit à *Prague*, dans une Galerie, la statuë d'une Paysanne qui a immortalisé son nom par l'action suivante. Comme elle étoit occupée à travailler à la campagne, un Soldat dont elle n'avoit pas voulu satisfaire les desirs, entreprit d'avoir par force ce qu'il n'avoit pû obtenir par ses caresses; mais la Fille le prit par le milieu du corps, l'envelopa dans sa robe, & le por-

ta en cet état au Corps de garde de la Ville pour le faire punir de son insolence. On fut si étonné des forces, du courage & de la vertu de cette Héroïne rustique, qu'il fut résolu qu'on lui érigeroit une Statuë.

Il ne faudroit pas trop multiplier les Statuës & les autres distinctions; mais, en les dispensant prudemment elles porteroient & répandroient partout cette émulation de Vertu, qui, après la Religion, est ce qu'il y a de plus précieux dans le monde. On dira peut-être que l'effet parvenu à un certain point feroit cesser la cause, c'est à dire, que de belles actions trop communes perdroient par là le prix de rareté qui les distingue. O! qu'il seroit à souhaiter qu'on n'eut que cet inconvenient à craindre! Malgré les moyens les plus efficaces & les mieux administrés, une vertu pure, généreuse, & desintéressée, sera toujours une chose rare. Mais, quand vous accorderiez la supposition qu'elle deviendroit commune, cela rehausseroit plutôt son prix que de la diminuer. Car ceux qui vivroient dans une Société de gens vertueux, & où la vertu seule feroit

roit estimée, verroient qu'il n'y a point d'autre parti à prendre, point d'autre route à suivre, que d'imiter l'exemple universel, ou du moins dominant. Au lieu que rien n'enleve plus de partisans à la Vertu que de voir le peu de cas qu'en font ceux qui réglent les rangs dans la Société, & la préférence qu'il ne leur arrive que trop souvent de donner à des Vices déguisés, ou même manifestes. Cela fait que dans l'éducation on a beaucoup plus de peine à faire valoir le motif pris de l'utilité actuelle de la Vertu; on ne sçauroit avancer avec confiance qu'elle suffit pour conduire à l'estime, aux emplois, à la faveur, & aux autres avantages qui peuvent être l'objet de nos desirs légitimes. C'est au contraire un sujet d'étonnement dans de grands Etats, dans des Contrées où la lumiere de l'esprit humain paroit bruler de son éclat le plus vif, lorsqu'un *Lamoignon*, un *Pompone*, sont élevés aux premiers postes, uniquement parce que leur mérite & leur vertu ont sollicité pour eux. On commence seulement alors à s'appercevoir que la Vertu est bonne à quelque chose.

LES Savans ſe ſont fait une gloire à part, qu'ils tirent des recherches & des découvertes par leſquels ils ſurpaſſent ceux qui ont tourné leur application vers les mêmes objets. Quand il eſt bien décidé qu'il y a de très grandes difficultés à ſurmonter pour arriver à une connoiſſance d'ailleurs importante, le nom de celui qui fournit heureuſement cette tâche devient glorieux; & ſi l'injuſtice des contemporains ne permet pas toujours que le degré de la gloire ſoit proportionné à celui du mérite, la Poſterité plus équitable accorde à ceux qu'elle en juge dignes cette immortalité, qui a tant occupé l'eſprit des *Cicerons* & des *Plines*, & qui eſt encore aujourd'hui l'objet de tant de deſirs, & le motif de tant de travaux. Le nom de *Kepler*, par exemple, eſt encore aujourd'hui, & demeurera toujours, un des plus illuſtres dans les faſtes de l'Aſtronomie. D'où lui vient cette illuſtration? C'eſt que dans le tems où il vivoit, rien n'étoit plus difficile que de déduire, des Obſervations peu exactes qui avoient été faites, les loix ſuivant leſquelles les Planetes ſe meuvent dans leurs orbites elliptiques.

-ques. *Kepler* connoiſſoit bien ces difficultés, il les ſentoit même vivement, & ſuccomboit preſque ſous leur poids, comme il le témoigne en divers endroits de ſes Ouvrages. Mais il prévoyoit & preſſentoit auſſi la gloire qu'il acquerroit en les ſurmontant, & le cas que feroient certainement de ſon travail toutes les perſonnes intelligentes. L'événement répondit à ſon attente, ſurtout après ſa mort. *Horoccius* qui publia ſes Oeuvres poſthumes, ſe livroit déja là deſſus à un enthouſiaſme, dont les expreſſions méritent de trouver place ici. Voici ce qu'il diſoit à la page neuvième de ſes Prolegomenes: *Licet mihi* Keplerum *ſupra mortales admirari; licet egregium, diviniſſimum, aut ſi quid majus, appellare; licet denique ſupra totam philoſophantium Scholam vel unicum* Keplerum *æſtimare. Hunc ſolum canite, Poetæ, in ipſius laude veritatem nunquam æquaturi. Hunc ſolum terite, Philoſophi, de illo certi, habere iſtum omnia, qui habet* Keplerum. Ajoutez que *Whiſton*, un des plus ardens & des plus célébres défenſeurs de la Philoſophie Newtonienne, reconnoit *Kepler* pour le père de cette Philoſophie;

phie ; de forte que toutes les louanges dont *Newton* a été comblé plus qu'aucun Philofophe, & qui lui font dues en effet, remontent jufqu'à *Kepler*, & qu'il eft même très probable que, s'il n'y avoit point eu de *Kepler*, il n'y auroit point eu de *Newton*. Rien de plus abfurde que de vouloir être redevable de tout à un feul, tandis que les faits prouvent le contraire, & que la Raifon même montre que la chofe n'eft pas poffible. Ceux qui font des découvertes, dans ces derniers tems, ne les font que parce que leurs précurfeurs ont frayé la route.

LE principal but de cette digreffion fur *Kepler*, c'eft de faire voir comment les difficultés deviennent un motif par la gloire qu'on fe promet à les vaincre; mais il en réfulte, par voye de conféquence immédiate, que tout le monde n'eft pas également dans le cas de fuivre l'impreffion d'un femblable motif, parceque des difficultés furmontables pour les uns font infurmontables pour les autres, & qu'il y auroit de la témérité à vouloir exécuter des chofes pour lefquelles on manque de forces & de fecours. Cependant il n'eft pas poffible de déterminer exac-

exactement quelles sont les difficultés invincibles. L'homme a beaucoup plus de ressources qu'on ne le croit ordinairement; & si l'envie de s'instruire, le desir de se pefectionner, agissoient communément sur lui avec autant de force que le font les passions, on verroit mille choses dans ce genre, qui, après avoir paru des prodiges, deviendroient familieres & habituelles. Il n'y a pas longtems que l'exemple du docte Païsan Saxon, nommé *Jean Ludwig*, en a fait foi. Jusqu'où cet homme si estimable & si rare n'a-t-il pas poussé ses connoissances; & à travers quels obstacles? On peut lire la Rélation qui en a été publiée en un Volume Allemand, ou jetter les yeux sur l'Extrait que j'en ai donné dans le Tome XX. de la *N. Bibl. Germanique*. Les conquêtes d'*Alexandre* & de *Gengis-Kan* me paroissent bien moins surprenantes que les connoissances solides & approfondies de *Ludwig*.

Distinguons ici entre le motif & le moyen. Le motif suffit pour nous déterminer à vouloir; mais non pour nous faire obtenir ce qui n'est pas en notre pouvoir: & quand nous sommes convain-

eus que les moyens nous manquent, nous nous bornons à la volonté ſeule, ou même nous la perdons. Mais la néceſſité du motif a lieu, lorſqu'une choſe eſt à notre portée, pourvû que nous faſſions des efforts conſidérables pour l'obtenir: le motif excite alors, & ſert d'éguillon. Ceux que la gloire affecte d'une maniere exceſſive ſe portent ſouvent même à entreprendre des choſes inconteſtablement au deſſus de leurs forces; & enſuite ils ſe font illuſion, & s'imaginent d'avoir atteint à leur but, quoiqu'ils en ſoient fort éloignés, ils s'attribuent la gloire d'un ſuccès accompli, ils ſe donnent à eux-mêmes, & attendent de la part des autres les louanges auxquelles ils avoient aſpiré. Quand l'illuſion eſt trop groſſiere, c'eſt un ſot orgueil, une puérile folie. Mais il y a des cas où cette façon de penſer peut être eſtimée, & regardée comme avantageuſe à la Société: & c'eſt ce qui a fait naître le dicton: *Si deſint vires, tamen eſt laudanda voluntas.* En tendant à une fin qu'ils ne ſauroient obtenir, des hommes ardens, induſtrieux, bien intentionnés, exécutent chemin faiſant une infinité de cho-

ſes

ſes dont il revient de grandes utilités. On voit même de loin à loin des ſuccès qu'il auroit été impoſſible de prévoir, ou qu'on n'auroit pas balancé à traiter d'impoſſibles, s'ils avoient été prédits. Tel eſt, par exemple, l'établiſſement de cette célébre Maiſon d'Orphelins de *Halle*, que le Theologien *Francke* commença d'établir en recueillant de foibles aumônes pour former une petite Ecole, & qu'il a pouſſé à un point de ſplendeur qui le fait aller de pair avec les plus riches fondations. C'eſt ainſi qu'*Amſterdam* & *Veniſe* ſont ſorties du ſein des eaux, & que des cabanes de pêcheurs ont fait place à des Villes ſuperbes & opulentes. Les hommes ſont naturellement portés à ſe perfectionner eux & leur état: la Loi de la Nature les y ſollicite intérieurement avec force. Si une mauvaiſe éducation, ou de trop fortes paſſions, ne les détournent pas de cet objet, ils y tendront d'eux-mêmes: tous les particuliers réuniront leurs efforts pour rendre la Société floriſſante; ils formeront les plus vaſtes deſſeins; s'ils ne viennent pas à bout de les exécuter tous, il y en aura toujours pluſieurs qui

réussiront; & quant à ceux qui échoueront, ils chercheront leur consolation dans la pensée, que dans les grandes choses, c'est assez d'avoir voulu.

LES opérations intellectuelles sont beaucoup plus difficiles, ou du moins paroissent telles au gros des hommes, que les travaux les plus pénibles, accompagnés même des dangers les plus formidables. C'est beaucoup, je l'avouë, que de les convaincre combien l'on gagne à cultiver son esprit, & à acquérir des connoissances solides: on dispose par là ceux qui méprisoient la Science, faute de la bien connoitre, à lui accorder au moins leur estime, & un certain degré d'attention. Mais cela ne suffit pas encore pour les déterminer à mettre la main à l'œuvre: l'essentiel est de diminuer les difficultés qui les rebutent, de débarrasser autant qu'elle peut l'être, cette voye où ils n'apperçoivent que des ronces & des épines. Et d'abord on doit leur faire comprendre que la tâche est à la vérité impossible; s'ils veulent la remplir par faut, c'est à dire, s'ils refusent de passer par toutes les connoissances tant élémentaires qu'intermédiaires qui conduisent à

la

la Science proprement dite; mais qu'en revanche s'ils veulent apprendre successivement tout ce qui est requis pour devenir savant, cela ne coûtera pas plus que mille autres choses auxquelles ils s'assujettissent tous les jours, sans s'en plaindre; ils sentiront de plus en plus la facilité succéder aux efforts, & se verront dans peu si avancés que la joye seule de ces progrès les récompensera des peines passées, & les remplira d'une ardeur plus que suffisante pour soutenir celles qui restent encore. On parvient ainsi à démêler les difficultés réelles de celles qui ne sont qu'apparentes. Il n'y a de difficultés réelles que celles qui surpassent nos forces; toutes les autres sont apparentes, en supposant d'ailleurs des motifs suffisans pour nous porter à les vaincre. Mais rien n'est plus souvent dans la bouche des hommes que la déclaration d'une fausse impuissance, qu'ils hazardent sans conviction: Je ne viendrois jamais à bout d'une telle chose; Je ne soutiendrois jamais une telle fatigue. Et qu'en savez-vous? L'avez-vous essayé? Et en ce cas vous y êtes vous pris comme il le faloit? Il n'est guères possible d'estimer

à priori jusqu'où peuvent aller les forces humaines dans les cas dont l'impossibilité n'est pas démontrée. S'il faloit s'abstenir d'agir, jusqu'à ce qu'on sçût exactement ce qu'on sera capable de faire & d'endurer, tout le monde demeureroit les bras croisés. Mais il y a par rapport aux opérations intellectuelles, une foule de preuves de fait qui détruisent toute opposition de la part de ceux qui déclinent le travail qu'elles exigent, sous prétexte qu'ils n'en seroient pas capables. Ceux qui vous ont dévancé dans la carrière des études, c'est à dire, des connoissances solides, n'avoient reçu de la Nature aucun privilège dont vous ne jouïssiez comme eux; plusieurs même étoient originairement au dessous de vous: & il n'y a que la paresse, l'aversion du travail, qui puisse vous inspirer une fausse humilité, que dans d'autres occasions on verroit faire place à la présomtion & l'orgueil. Mais les Grands, les Riches, ceux qui font quelque figure brillante dans le monde, se croyent si bien partagés qu'ils regardent sans envie, si ce n'est pas avec mépris & compassion, ceux qui se félicitent de posséder

-der un esprit cultivé, une ame éclairée. Et parmi les petits & les pauvres, il y en a plusieurs à qui l'accablement & les traverses inséparables de leur état ôtent le courage & toutes les dispositions requises pour s'occuper de sa perfection intellectuelle.

Les Vérités proprement dites, celles de théorie, qui sont nécessaires & éternelles, différent des Vérités de fait, en ce que pour être bien connuës, comprises, & poussées à la certitude dont elles sont susceptibles, il faut passer par une suite plus ou moins longue de degrés, par une chaîne de raisonnemens, qui conduisent à une conclusion évidente, par laquelle on exprime la Vérité cherchée & trouvée. Dès qu'on a lû ces mots, *Alexandre vainquit Darius*, on en saisit parfaitement le sens, & l'on en reconnoit la vérité, quoique celle-ci dépende aussi de la validité des témoignages sur lesquels ce fait est appuyé, & que cette validité aille se résoudre dans les notions générales de la crédibilité & de ses caractères. Mais l'esprit ne sauroit aller aussi vîte, quand on lui soumet cette proposition, *Dieu a créé*

l'Univers : il faut non seulement qu'il ait des définitions exactes de tous les termes qui la composent, mais encore qu'il tire de la notion de l'Univers les raisons qui prouvent qu'il ne peut exister par lui-même, & de celle de Dieu les preuves que cet Etre suprême renferme la raison suffisante de la production du Tout que nous nommons Univers. Tout cela doit être déduit dans un ordre logique, qui nous fasse acquiescer successivement à chacune des propositions qui nous sont présentées, de façon qu'après avoir admis les premieres, nous soyons toujours nécessités à admettre celles qui en naissent; & ainsi de suite jusqu'à ce qu'il devienne d'une évidence incontestable, que Dieu a créé l'Univers. Ces progrès réguliers, cette génération successive du consentement que nous donnons, & sommes même forcés de donner, aux Vérités qui entrent ainsi dans notre esprit, sont des choses inconnuës au vulgaire, non seulement des Hommes, mais des Savans. Parmi ceux-ci, les trois quarts se bornent à des lectures, à des recherches, à des compilations, à des combinaisons, qui ne demandent guères que

de

de l'imagination, de la mémoire, & une ſorte de tact critique, qui ſe forme habituellement en eux. Auſſi n'eſt-il pas rare d'entendre des Erudits d'un ordre diſtingué, ſe récrier contre les méditations, les ſpéculations, & tout ce qui demande une certaine profondeur de réflexion. A quoi cela eſt-il bon, diſent-ils? Et citant leur propre exemple, ils proteſtent qu'ils ne ſe ſont jamais occupés de rien de ſemblable; aſſertion dont on n'a pas de peine à les croire ſur leur parole. C'eſt effectivement un païs bien ſingulier pour quiconque n'y eſt jamais entré, mais ſurtout pour celui que de ſemblables préjugés en éloignent, que le païs du raiſonnement & de la réflexion. De là vinrent les clameurs & les fureurs des Péripatéticiens contre le Cartéſianiſme. Apprendre à penſer, commencer par douter, quelle propoſition! Quel affront pour de vieux Profeſſeurs, qui avoient dogmatiſé toute leur vie ſur les entités & les quiddités avec la confiance la plus parfaite! Malgré les progrès que les Sciences de raiſonnement ont fait depuis ce tems-là, rien n'eſt plus commun encore aujourd'hui que de trouver des gens qui

ne font pas grand cas de la Logique, (car je ne donne pas ce nom à ce qu'ils en apprennent dans le cours de leurs études,) de la Métaphyſique, & de toutes les autres Sciences qui conduiſent à la certitude, & qui ſont les ſeules propres à y conduire. On veut tout comprendre, tout ſçavoir à la fois: & quand on a arrangé dans ſa tête un certain nombre de prétenduës Vérités, denuées de preuves, ou qui n'en ont que de très inſuffiſantes, voila l'Edifice de la Science conduit à ſa perfection; on ſeroit, pour ainſi dire, fâché d'y rien ajouter, ou corriger: on s'y loge comme dans un fort inexpugnable; on enſeigne, on prêche, on écrit, d'un ton auſſi affirmatif que ſi l'on débitoit des Oracles. Il eſt donc de la derniere importance d'inculquer à ceux qui commencent leurs études, (car ce ſont preſque les ſeuls ſur qui l'on puiſſe eſpérer de faire une impreſſion perſuaſive,) qu'ils ne ſçauront jamais véritablement que ce dont ils auront découvert & reconnu la vérité en paſſant par tous les degrés qui y conduiſent; qu'il n'y a point d'aſſentiment digne d'un homme raiſonnable & d'un vrai Philoſophe que celui

qui

qui eſt engendré par cette ſucceſſion d'idées, & qu'il n'y a point de comparaiſon entre le tréſor réel d'un petit nombre de Vérités certaines, & la fauſe opulence du Dogmatiſme arbitraire.

On ne connoit véritablement l'évidence des Propoſitions, qui ont droit d'être miſes dans la claſſe des Vérités, que quand on eſt en état de les enviſager dans leur dépendance réciproque, & de les enchaîner ſyſtématiquement, de façon qu'on puiſſe toujours, en partant d'une propoſition donnée, remonter juſqu'à ſes premiers principes, ou deſcendre juſqu'à ſes dernieres conſéquences. Une Théorie univerſelle & complette feroit le *non plus ultrà* des connoiſſances humaines; mais elle ſurpaſſe les forces de notre eſprit. Tout ce à quoi l'on a pû s'élever, c'eſt aux Théories plus ou moins dévelopées de diverſes Sciences particulieres; & les vrais Philoſophes ont eu ſoin de ſubordonner les principes dont ces Théories ſont formées, aux notions générales de l'Ontologie, dans leſquelles ils vont néceſſairement ſe réſoudre, & d'où ils tirent toute leur force. Tel eſt l'état actuel de ce qu'on peut nommer Science

ici-bas; état qui suffit pour préserver d'un des égaremens les plus dangereux de l'esprit humain; c'est la manie du Pyrrhonisme, mais qui doit en même tems proscrire la témérité dogmatique, & toutes ces assertions hasardées, pour lesquelles les Philosophes ordinaires se passionnent beaucoup plus que pour la vérité.

C'est donc en connoissant exactement la dépendance des vérités, qu'on sent d'un côté toute leur évidence, & que de l'autre on s'apperçoit de la nature de nos opérations intellectuelles, qui sont toutes successives, de façon que nous ne saurions arriver, ni en un instant, ni par saut, à cet état de l'ame où elle est forcée de donner son assentiment à une proposition, à laquelle elle a été conduite par une suite légitime d'autres propositions. Mais, comme tout le monde n'est pas en état de faire de semblables analyses, & que ceux même qui parviennent avec le tems à la plus grande force analytique, ne l'ont pas du moins dans les commencemens, parce que l'habitude n'est pas encore formée en eux, il faut y suppléer, & on le peut aisément

par

par la lecture attentive & réitérée autant de fois qu'il sera nécessaire des Ouvrages dans lesquels régne un véritable ordre démonstratif. En examinant avec soin chaque proposition pour comprendre le sens des termes, en ne passant jamais d'une proposition à celle qui la suit, sans s'être assuré que l'une mene effectivement à l'autre, & en embrassant dans toute son étenduë la chaîne qui mene du point d'où l'on est parti à celui où l'on arrive, on acquiert cette justesse logique, dans laquelle seule consiste la véritable force de l'esprit humain. Car toutes les qualités brillantes, quelque vif que soit leur éclat, ne sont que des météores qui tôt ou tard se dissipent, si cette justesse n'en fait pas la base assurée & inébranlable.

Pour revenir à la connoissance de l'ame humaine, & de tout ce qu'elle renferme de caché, il faudroit en quelque sorte une histoire complette de toutes nos habitudes, qui nous en rappellât non seulement l'origine, mais qui nous détaillât tous les actes par lesquels nous les avons conservées, fortifiées, ou quelquefois négligées & affoiblies; il fau-

faudroit, dis-je, une connoissance poussée jusqu'à ce terme pour nous mettre à portée, dans chaque cas donné, de juger de l'influence de tous les états, & de tous les actes passés sur l'état & sur l'acte présent. Il y a plus; comme les habitudes sont nombreuses & variées; que tantôt elles se réunissent pour agir de concert, & tantôt elles se divisent & se croisent réciproquement, la connoissance adéquate de chaque état présent exigeroit qu'on connût non seulement la suite directe des actes homogenes, pour ainsi dire, à celui dont il s'agit, mais encore toutes les suites collatérales des actes hétérogenes, parce que c'est de cette collection complette que résulte la situation où l'ame arrive dans un moment donné, pour passer à une autre dès le moment qui suit. Il en est comme de la nutrition du corps. Tous les jours on prend différens repas, dans lesquels régne une extrême variété d'alimens. Chacun de ces alimens fournit sa quotepart à l'opération nutritive; il en reste quelques parcelles qui entrent dans la composition de notre corps, lequel ne parvient par des accroissemens successifs de l'état de

 ger-

germe à celui de corps humain, & ne répare les diſſipations continuelles auxquelles il eſt expoſé, que par ces additions & ces inſertions continuelles. La maſſe totale du corps de chaque homme dans un moment donné, n'eſt donc autre choſe, à la réſerve des particules originaires qui peuvent avoir appartenu au germe, que l'amas de ces particules ſucceſſivement acquiſes, dont chacune s'eſt miſe à la place que lui ont aſſignée les loix du mouvement, & la ſtructure du corps humain. Ainſi la connoiſſance adéquate de chaque corps demanderoit qu'on ſçut de quels alimens il a été nourri depuis ſon origine, & ſuivant quel méchaniſme les extraits nutritifs de ces alimens ont été diſtribués.

Veut-on ſe perdre, par rapport à l'ame, dans des abymes plus profonds encore? Il n'y a qu'à penſer à ſa préexiſtence depuis la création univerſelle; en vertu de laquelle préexiſtence le petit corpuſcule organique auquel elle a été d'abord unie, a paſſé de corps en corps dans toute la ſuite des générations, & à chaque génération eſt parvenuë à un nouveau degré de dévelopement, juſ-

qu'à

qu'à l'époque de la conception, suivie de celle de la naissance. Ces états étant sans contredit réels doivent avoir eu une influence réelle, quoiqu'inassignable, sur les ames qui y ont été assujetties, & cette influence concourt avec celle des états de la vie proprement dite, à chaque détermination actuelle. Ce ne sont pas là des recherches que l'on propose à faire: il faudroit la mémoire de *Pythagore* pour se rappeller ces états antérieurs à notre existence visible; mais il est pourtant essentiel de porter notre vuë philosophique aussi loin qu'elle peut s'étendre, & jusques sur des objets dans lesquels elle ne peut d'ailleurs rien distinguer. C'est toujours sçavoir quelque chose, que de sçavoir que ces objets existent, qu'ils sont liés avec ceux que nous appercevons, & qu'ils entrent même en qualité de causes dans les effets, que nous examinons, quoique la part qu'ils y ont ne puisse être déterminée. Si c'est un défaut en Philosophie de supposer des notions antérieures & primitives dont on ne sauroit constater la réalité, ce n'en est pas un moindre de décider qu'il faut s'arrêter & poser les dernieres bornes intelligibles,

bles, le cas de la parfaite irrésolubilité, là où l'on peut aller plus loin, au moins dans la spéculation, & s'assurer qu'à des yeux plus pénétrans que les nôtres, l'analyse s'étend au delà du terme auquel nous pouvons la pousser.

AVANT que de quitter la doctrine des habitudes, & de l'influence quelconque des états passés sur l'état présent, il nous reste à faire une réflexion importante & délicate. Les habitudes nous portent, nous déterminent quelquefois avec une force presque irrésistible aux actions qui en sont les effets. On conclut ordinairement de là, que tout homme qui agit par habitude, est porté à ce qu'il fait par goût & par un penchant formel, qu'il approuve & aime les actions qu'il commet habituellement avec tous les effets qui en résultent. Cela est vrai dans un grand nombre de cas, mais il s'en faut bien que cela le soit toujours. La facilité qui accompagne tous les actes habituels, nous donne sans contredit une forte disposition à les aimer, à les préférer à tous les autres; & pour peu qu'il y ait d'utilité qui s'y trouve attachée, on ne manque pas d'en grossir excessivement l'idée, pour

se

se justifier à soi-même sa propre conduite. Mais il est souvent si évident que nos habitudes sont nuisibles, qu'elles ruinent notre santé, qu'elles préjudicient à notre réputation & à notre fortune, que nous souhaiterions ardemment d'en être défaits, & que chaque action que la force habituelle nous extorque est accompagnée de soupirs & de regrets. De ce qu'on voit donc faire tous les jours certaines choses à quelcun on ne doit pas inférer qu'il les aime; il peut au contraire les détester. Cela est surtout vrai des habitudes que d'autres nous ont fait contracter dans le cours de l'éducation, ou dans telle autre situation qui nous a mis sous leur dépendance. Les tems qui précédent la repentance d'un grand pécheur, & qui y servent d'acheminemens, ne sont remplis que de ces actes dont les mauvaises habitudes sont encore les principes, & des efforts que le pécheur disposé à la conversion fait pour s'y opposer, en diminuer le nombre, & parvenir enfin à les détruire entierement. Voilà donc une nouvelle complication, une nouvelle source de difficultés, dans l'analyse de l'état actuel, dont nous cherchons à nous pro-

procurer une connoissance distincte. Il faudroit, pour arriver à cette connoissance, sçavoir non seulement quelles ont été toutes les déterminations que les habitudes ont produites précédemment, mais encore quelles ont été toutes les résistances que l'ame a apportées à ces déterminations, & par lesquelles elle les a modifiées. Autre assurément est l'état actuel d'un homme qui s'est toute sa vie livré aveuglément & machinalement à la force de ses habitudes, & celui d'un homme qui les a combattuës, & n'a jamais cédé, pour ainsi dire, qu'à son corps défendant.

CHAPITRE VIII.

Des moyens de perfectionner la réflexion.

Nous voici parvenus à une opération capitale entre celles qui servent à former & à perfectionner nôtre Entendement : c'est la réflexion, ou l'habitude de réfléchir. Elle consiste dans le pouvoir que l'ame acquiert, de diriger successivement son attention sur toutes les

les parties d'un Tout, afin d'en saisir la liaison, les rapports, en un mot tout ce qui y entre essentiellement, pour fonder là dessus un jugement qui en conséquence porte le nom de *réfléchi*. Ici commence la Raison: ici l'homme se tire de la classe des animaux pour s'élever au rang qui lui convient, & auquel la Nature l'a destiné. C'est donc l'attention qui lui donne la force nécessaire pour y parvenir; car le défaut d'attention emporte nécessairement le défaut de réflexion. Pourroit-on réfléchir sur ce qu'on n'a vû qu'en gros, en passant, & dont on n'a pu conserver par conséquent que des idées confuses? Cela est aussi impossible que de bâtir sans matériaux. C'est donc un préalable essentiel à la réflexion, que d'acquerir la faculté de se rendre attentif, & de la perfectionner par tous les moyens dont nous avons parlé ci-dessus avec étenduë. Cependant la réflexion est une opération tout à fait séparée de l'attention; & cela est si vrai que le plus haut degré d'attention ne suppose pas le moindre degré de réflexion, ou même que souvent il l'exclut. Donnons-en un exemple. Dans un danger public les raisons

de

de craindre s'emparent de l'attention d'un grand nombre de personnes; elles ne pensent qu'à cela depuis qu'elles se levent jusqu'à ce qu'elles se couchent, & même dans les heures destinées au repos: il n'y a aucun détail propre à allarmer, à effrayer, qu'elles ne saisissent & ne décomposent, pour ainsi dire, jusques dans ses élémens. Mais cette attention uniquement appliquée à cet objet apporte un obstacle invincible à la réflexion, qui exigeroit que pour juger sainement du danger, on considérât avec le même soin toutes les raisons de se rassurer, & d'opposer à cette frayeur qui nous entraine une confiance raisonnable, afin d'être en état de prendre des mesures conformes à la prudence. Peut-être même, pour rentrer dans les généralités, que l'attention, toute utile qu'elle est, n'est pas favorable à la réflexion, dans ceux qui contractent l'habitude de l'appliquer trop fortement à certains détails. Et cela peut servir à rendre raison de certaines choses qui étonnent au premier coup d'œil. Un excellent Joueur, un Négociant consommé, sont ordinairement, (j'admets des exceptions,) des hommes d'ail-

d'ailleurs fort bornés, des génies fort pesans, dès qu'on les tire de leur sphère. C'est qu'ils ont fait de trop grands efforts d'attention par rapport aux objets qui les ont occupés toute leur vie: & ils n'ont pu les faire qu'aux dépens de la réflexion. De même encore un très bon Officier, mais qui a vieilli dans les emplois subalternes, se trouve rarement propre à commander en chef.

LA réflexion facilite & perfectionne l'attention. Elle la facilite, parce que ce qui peut dégoûter d'être attentif, c'est l'obligation de s'arrêter toujours aux mêmes choses: la variété ranime une attention languissante & prête à s'éteindre; & le plaisir d'appercevoir la liaison qui régne entre les parties d'un Tout que l'on considère successivement est un puissant motif à en continuer l'examen. La réflexion perfectionne aussi l'attention, c'est à dire, qu'elle la rend propre à découvrir quantité de choses, qui autrement lui échaperoient. Quand on réfléchit sur un objet, & surtout quand on s'est accoûtumé depuis longtems à réfléchir sur des objets du même ordre, on devine d'avance mille particularités

que

que l'attention la plus forte auroit laissé échaper. Livrez un corps humain à disséquer à l'homme le plus attentif, mais qui fait son apprentissage dans son genre, & qui n'a pas acquis les notions de l'Anatomie. Il y verra sans doute bien des choses, & pourra s'en occuper très longtems; mais un habile Anatomiste, un *Heister*, un *Meckel*, iront, pour ainsi dire, à tâtons saisir des fibres, des vaisseaux, qui auroient échapé au premier.

L'IMAGINATION & la mémoire tiennent aussi à la réflexion, comme à un principe très propre à augmenter leur force, & à étendre leur usage. Quand on a réfléchi sur un sujet, on se le représente beaucoup plus distinctement; & cette distinction influë dans une exacte proportion sur la facilité d'en reproduire l'idée, ce qui est l'office de l'imagination, & sur celle de le reconnoître, en quoi consiste la fonction de la mémoire.

IL est plus facile de réfléchir sur les objets, lorsqu'ils sont actuellement soumis aux sens, que lorsqu'ils sont seulement présens à l'imagination. L'acte de la réflexion, qui consiste dans la considération attentive & successive des parties de

 l'ob-

l'objet, & furtout dans l'obfervation des rapports, ou des différences qui fe trouvent entre ces parties; cet acte, dis-je, fe foutient & fe prolonge avec beaucoup moins d'effort, lorfqu'il a pour bafe des chofes fenfibles, & principalement des chofes vifibles, que quand il faut que l'imagination intervienne, & que fon travail dure auffi longtems que celui de la réflexion. Ce n'eft du moins qu'après avoir contracté depuis longtems l'habitude de réfléchir qu'on peut fe paffer de fecours, comme les enfans qu'on ne foutient plus avec la lifiere, lorfqu'ils ont la force de marcher. En vain entreprendroit-on de faire faire à quelcun un premier Cours de Géométrie, fans y employer aucune figure: on ne feroit que l'embarraffer d'un travail defagréable & infructueux. Il n'y a perfonne qui ne puiffe recourir ici à fa propre expérience; elle lui fournira une foule d'exemples de cette difficulté qui accompagne les opérations intellectuelles, dépouillées de l'intuition des objets même, ou de fignes repréfentatifs qui leur foyent équivalens.

L'ORDRE naturel demande donc qu'on commence par acquérir l'habitude de la ré-

réflexion en exerçant cette faculté ſur des objets viſibles, avant que de l'appliquer à ceux qui ne ſont que du reſſort de l'imagination. Il y auroit peut-être encore bien des choſes à réformer ici dans la premiere éducation des enfans qu'on jette, dès qu'ils ont appris à lire, dans des connoiſſances grammaticales, que rien ne les aide à comprendre. Il faudroit préalablement leur faire voir bien des choſes ſur leſquelles ils pourroient former de petits raiſonnemens, qui ſeroient, pour ainſi dire, les élémens de la réflexion. La Geographie, par exemple, leur convient de très bonne heure: elle pourroit accompagner la lecture, peut-être même la précéder. Quelques leçons aiſées de Geométrie ne ſeroient point déplacées non plus au même âge. Mais tout eſt réglé ſur une routine à laquelle des Philoſophes n'ont point préſidé, & qu'il eſt difficile de changer, parce que cela demande une eſpece de conſentement univerſel, qu'on obtient rarement des hommes; ou plutôt qu'on n'obtient jamais, témoin le projet de la Langue & de l'Ecriture univerſelle qui, malgré ſon extrême utilité, ne ſera jamais réaliſé. Les

moyens subsidiaires qu'on a inventés de nos jours en assez grand nombre pour abréger le travail des enfans, & parmi lesquels le *Bureau typographique* a tenu la premiere place, ont leur mérite, mais ils ont aussi leurs inconvéniens, dont le principal est qu'il n'y a guères que des enfans d'un certain ordre, & pour qui l'on n'épargne pas la dépense, qui soyent à portée de se procurer ces avantages.

Je placerai ici une réflexion qui s'est souvent présenté à mon esprit sur ces longueurs de l'éducation. Tout le monde peut s'appercevoir qu'elles pourroient être fort abrégées, & allégées, mais tout le monde ne sent peut-être pas qu'il y auroit probablement plus à perdre qu'à gagner, & que l'espece d'obstination avec laquelle on persévére dans la route la plus longue tourne au bien de la société, & entre peut-être dans le plan de la Providence. Voici ma pensée. La vie humaine est partagée en certains périodes qu'il s'agit de remplir, & de remplir d'une maniere convenable. L'enfance, l'adolescence, la jeunesse, ont chacune des occupations qui leur sont propres; &

pourvû

pourvû qu'elles soyent bien dirigées; elles conduisent un jeune homme de vint à vint-cinq ans aux établissemens, charges, professions, pour lesquels il a fait les études & les apprentissages nécessaires. Resserrez ces espaces, & faites à force d'art qu'à dix ou douze ans votré jeune Eleve sache tout ce qu'on sçait ordinairement à dix-huit ou vint, qu'aurez-vous avancé? Il n'a encore, ni les forces corporelles, ni le *decorum* de la figure, qu'exigent des fonctions publiques; obligé de passer plusieurs années à attendre que son corps soit aussi formé que son esprit, cette attente ne pourra que l'ennuyer, lui être à charge, & lui ôter d'avance le plaisir vif que l'on goûte à recueillir immédiatement le fruit de ses peines, le prix de ses efforts. Après cela chaque âge a son caractère & ses passions, que les études & des progrès extraordinaires peuvent bien modifier à quelques égards, mais ne détruiront jamais entièrement. Ainsi, quand vous pourriez faire de votre Eleve un Docteur, un Magistrat, un homme en place, sans qu'il y eut rien à dire du côté de la capacité, il percera toujours quel-

que trait d'enfant ou d'adolescent à travers ses occupations les plus graves; les Fougues de la premiere jeunesse viendront s'emparer de lui, & feront un effet tout autrement fâcheux que s'il en avoit essuyé la bourrasque, avant que de revêtir un caractère & de se charger de fonctions. Il est déja bien fâcheux qu'on soit obligé d'employer de trop jeunes sujets dans plusieurs occasions où la jeunesse leur fait toujours faire certaines choses qui dérogent à leur état. Les avantages qui résultent de leurs talens sont pour l'ordinaire moindres que les mauvais effets d'un caractère qui n'est pas encore formé. Enfin, quoiqu'à la rigueur on pût tirer des forces de l'ame un semblable parti, & qu'il ne falut pas un bien grand art pour former partout & en grand nombre, des sujets de l'ordre de ce jeune *Baratier* qu'on admiroit tant il y a environ trente ans, il est à présumer que cette application iroit au détriment du corps, à l'affoiblissement des organes encore tendres, & peut-être dans la suite à celui même de l'esprit, qui, comme le corps, répugne aux efforts prématurés. Les infirmités de ce jeune Savant qui le cou-

coucherent dans le tombeau dès ſa vingtième année, en ſont ſi-non une preuve déciſive, au moins une aſſez forte préſomtion. Ainſi j'eſtime que dans l'ouvrage important de l'éducation l'eſſentiel conſiſte à ſuivre un bon ordre, à faire des impreſſions diſtinctes & profondes, & à répandre d'ailleurs ſur les inſtructions tous les agrémens dont elles ſont ſuſceptibles, plutôt qu'à raccourcir & abréger les opérations. On a toujours aſſez tôt fait, quand on a bien fait. Il y a même quantité de cas où l'on ne ſe hâte véritablement, que lorſqu'on ſe hâte lentement. Bien des parens jugent des progrès de leurs enfans dans les Collèges par la rapidité avec laquelle ils en parcourent les Claſſes. Ils auroient raiſon ſi ces promotions étoient toujours réglées de la maniere la plus exacte, & la plus judicieuſe. Mais elles ſont ſouvent l'effet du caprice ou de la complaiſance: & tel Ecolier qui paſſe à la lecture de *Ciceron* & d'*Horace* devroit être renvoyé à celle d'*Europe* & des *Fables de Phedre*. L'inconvenient eſt bien plus ſenſible encore, quand il s'agit de Sciences qui demandent l'exercice du raiſonne-

nement; quand on paſſe de Rhétorique en Philoſophie, ſans être en état de définir ſeulement l'Eloquence, & qu'au bout d'un Cours de Philoſophie, on ſe rend aux Univerſités, ſachant à peine les noms des Parties générales, que renferme la Science qu'on vient d'étudier. Il eſt vrai qu'il y a des Maitres ſous qui l'on paſſeroit ſa vie, ſans en ſavoir beaucoup davantage; tout comme il y a des Diſciples que les meilleurs Maitres enſeigneroient en vain dix ans de ſuite: mais c'eſt là précisément à quoi il faudroit remédier, en donnant d'un coté plus d'attention au choix de ceux qui enſeignent, & en dirigeant mieux de l'autre les premieres années de ceux qui doivent être enſeignés. La maxime de *laiſſer aller le monde comme il va*, eſt trop accréditée pour qu'on puiſſe eſpérer de grands changemens à cet égard.

C'EST un grand bonheur quand des perſonnes dont l'éducation a été négligée, s'en apperçoivent de bonne heure, & aſſez à tems pour remédier à ce qu'elle a eu de défectueux, pour reprendre, par exemple, des études de Grammaire, de Logique, &c. qui avoient été

mal-

mal faites. Comme l'ame eſt alors dans toute ſa force, & que le motif qui la détermine agit continuellement ſur elle, on peut réparer avec un promt ſuccès le tems perdu, ou mal employé, malgré les obſtacles que rencontrent des habitudes tardives. Ce n'eſt pourtant pas ſur le déclin de la vie, & quand les facultés inférieures ſont à peu près émouſſées, qu'il faut ſe mettre à ce travail, ou s'attendre à en tirer de grands fruits. L'*opſimathie*, comme les Grecs l'ont appellée, * réuſſit rarement, & ceux qui s'en piquent, tombent ordinairement dans le ridicule. Mais à trente ou quarante ans, quand on jouït d'une bonne conſtitution, on peut eſpérer de faire en deux ou trois ans ce que l'on fait ordinairement de dix à vint dans le cours de la vie: & c'eſt alors qu'il eſt permis de ſerrer, de concentrer, d'abréger, autant que la nature des choſes qu'on apprend en eſt ſuſceptible. Il n'eſt pas be-

* Voyez le Chapitre des *Caractères de Théophraſte*, qui porte ce titre, que M. *de la Bruyere* a exprimé par celui *d'une tardive instruction*.

besoin pour ces études tardives de retourner à l'Ecole, & de s'y faire donner le fouët, comme *Ignace de Loyola*: on trouve aisément des Maîtres domestiques, & on a l'avantage de pouvoir les choisir. Il est surprenant que cette idée ne vienne pas à un plus grand nombre de gens, qui ont le tems & les moyens de la suivre. Mais la paresse, & la fausse honte y apportent pour l'ordinaire des obstacles insurmontables.

On distingue la connoissance en *intuitive* & *symbolique*; & la même distinction peut avoir lieu à l'égard de la réflexion, étant également fondée sur la diversité de l'objet, dont l'idée est, ou actuellement présente, soit aux sens, soit à l'imagination, ou représentée seulement d'une maniere symbolique. Mais il faut encore ajouter que les mots, & les autres signes destinés à représenter les objets, peuvent à leur tour être considérés de deux manieres, ou en eux-mêmes & matériellement, ou en tant qu'ils ont une force significative, & formellement. Alors ces mots & ces signes deviennent au premier égard l'objet de la réflexion intuitive, & au second celui de la

la réflexion symbolique. Les notions grammaticales se bornant aux formations, combinaisons, & arrangemens divers des mots, ne vont pas au delà de ce que nous venons de nommer réflexion intuitive, quoique d'ailleurs les opérations intellectuelles y influënt. De pareils exercices servent même à développer l'usage des facultés supérieures, quoique ce ne soit pas le but & l'objet direct de celui qui s'y applique. Et lorsqu'on enseigne non seulement la Grammaire, mais simplement à lire aux enfans, quoiqu'il s'agisse surtout de faire connoître les lettres, les syllabes, les mots, les régles des genres, des cas, &c. cependant il y a plusieurs réflexions à la portée de ceux qui reçoivent nes instructions, dont on peut se servir utilement pour les leur faciliter, & les leur rendre en même tems beaucoup plus agréables; car rien ne nuit tant aux enseignemens que la sécheresse didactique, & la pédanterie des Maîtres qui ne savent pas adoucir cette sécheresse.

Il y a un degré intermédiaire qui conduit de la réflexion intuitive à la réflexion symbolique. Il consiste à exprimer par

des termes les jugemens intuitifs, que nous formons à mesure que nous distinguons de nouvelles choses dans l'objet sensible. C'est l'unique moyen de rendre nôtre connoissance distincte, & de la dégager de toutes les incommodités qu'elle pourroit entraîner après soi. Ceux qui regardent les conseils qu'on donne ici, & les précautions qu'on recommande comme des choses peu considérables, & qui doivent être proposées à des enfans plutôt qu'à des Philosophes, demeurent eux-mêmes toute leur vie dans le cas des enfans. Après cela le Philosophe peut faire les mêmes choses que les enfans, & les faire pourtant tout autrement qu'eux. Quand M. *de Réaumur*, par exemple, considère attentivement un papillon, personne ne doute qu'il ne soit occupé d'autres idées, qu'un enfant qui auroit les yeux attachés sur le même insecte. Pareillement, quand un profond Métaphysicien remonte jusqu'aux connoissances élémentaires, & se retrace la maniere dont il a appris l'*a b c*, son but n'est pas de rapprendre à lire, mais c'est dans l'Ame même qu'il veut lire & pénétrer, pour découvrir l'usage primitif de ses facul-

tés,

tés, & la maniere dont elles se sont perfectionnées. S'il avoit voulu porter d'abord sa vuë sur les opérations les plus compliquées, & sur les notions les plus abstraites, il auroit rencontré des difficultés insurmontables, ou du moins très rebutantes.

L'Entendement se perfectionne par les exercices d'où naissent les habitudes qui mettent en état de produire les opérations convenables dans tous les cas donnés. La Logique reduit les opérations intellectuelles à trois, qu'elle appelle *perception*, *jugement*, & *raisonnement*. Quand il s'agit de connoitre la perfection de l'Entendement, on peut considérer ces opérations, chacune à part, ou réunies; car, pour s'en servir, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles concourent. Ce n'est pas ainsi sans raison qu'on les a appellées *premiere*, *seconde* & *troisième*, vû que, non seulement dans leur usage ordinaire, mais surtout en travaillant à leur perfection, il faut observer un ordre en vertu duquel la premiere mene à la seconde, & la premiere avec la seconde menent à la troisième. Pour nous en convaincre, considérons que notre Entende-

ment nous a été donné pour acquérir la connoiſſance diſtincte des choſes, & pour rendre cette connoiſſance auſſi univerſelle qu'il eſt poſſible. Sa perfection conſiſte donc d'abord en ce que nous ſommes propres à acquérir des connoiſſances univerſelles, mais enſuite & ſurtout en ce que nous ſavons appliquer avec ſuccès ces connoiſſances aux divers cas qui ſe préſentent. C'eſt le grand but qui doit nous occuper dans l'acquiſition des connoiſſances univerſelles; car ſans cela nous ne les enviſagerions que comme un objet de ſimple curioſité, ce qui répugne à la notion de la vie parfaite, qui convient à la nature humaine. Il eſt donc manifeſte, que l'Entendement ne doit être perfectionné qu'afin d'être en état, dans chaque cas donné, d'exercer promtement ſes opérations, dans l'ordre où elles doivent ſe ſuivre. Cet ordre eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel, car il ſert à nous faire appercevoir ſi nous n'omettons aucune des opérations, de l'aſſemblage deſquelles dépend la perfection de ce que nous faiſons actuellement. Cela s'étend aux facultés inférieures, du miniſtère deſquelles l'Entendement ſe ſert, & dont les actes doivent

vent aussi être tels que les requiert le cas donné. On verra plus bas, dans la Morale pratique, que c'est à cause du défaut de ces attentions qu'il arrive que les opérations de l'Entendement qui paroissent les mêmes, différent néanmoins considérablement entr'elles, & qu'il y en a qui ne sont point telles qu'elles devroient être.

A mesure que nous nous accoûtumons à réfléchir sur les objets de nos perceptions, l'usage de l'Entendement se dévelope & se fortifie. En effet la réflexion continuée, & poussée toujours à une plus grande exactitude, nous découvre de nouvelles choses dans le sujet qui nous occupe, & nous les fait appercevoir plus distinctement. Or l'Entendement lui-même n'est autre chose que la représentation distincte des objets de nos connoissances. Cette distinction a une infinité de degrés; & nous ne pouvons nous élever du plus bas au plus haut qu'en passant par une suite d'actes intermédiaires, dont les premiers sont des actes d'attention, auxquels succédent ceux de réflexion. Quand ensuite nous sommes également dans l'habitude de faire des ré-

flé-

flexions, & d'exercer notre Entendement, ces deux choses se mêlent continuellement ensemble. Tantôt c'est l'Entendement qui par la force nous met sur la voye de la réflexion, & nous y conduit aussi loin que cette voye est accessible pour nous; tantôt c'est la réflexion qui naissant la premiere, réveille, pour ainsi dire, l'Entendement, & le dispose à s'intéresser à certains objets, à les soumettre aux opérations qui lui sont propres, & à ne rien négliger pour en acquérir la connoissance la plus distincte. Il n'est plus possible de distinguer le concours des différentes facultés dans ces actes rapides & compliqués d'un esprit accoûtumé à de profondes méditations: ce n'est qu'en remontant à l'origine de ces actes, c'est à dire, à ce qui se passe dans les enfans, & même dès leur premiere enfance, qu'on peut voir ces facultés naître, se développer, se perfectionner, & former par leur concours ce tissu si énigmatique en apparence.

PERSONNE ne disconviendra que l'usage de l'Entendement n'existe pas naturellement dans l'homme: il y a des preuves de fait du contraire. Il s'acquiert donc

par l'exercice; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cet exercice eſt caſuel, c'eſt à dire, qu'en donnant de l'éducation aux enfans, on ne ſe propoſe pas de former leur Entendement, comme on ſe propoſe de leur apprendre à lire, à écrire, &c. Il n'y a ni heures, ni maîtres, ni moyens quelconques, qui ſe rapportent directement à cette fin; & cependant on y parvient, puiſque tout enfant qui a reçu une éducation ordinaire, devient un homme raiſonnable, qui connoit les objets, juge & tire des conſéquences. Mais, quand on conſidére combien peu le gros des hommes eſt digne de porter le nom de raiſonnable, combien ſes idées ſont imparfaites & confuſes, ſes jugemens vagues & indéterminés, ſes conſéquences incertaines & erronées, on voit que la raiſon humaine eſt bien plus une combinaiſon fortuite qu'un ouvrage ſyſtèmatique. De là toutes les extravagances qui trouvent dans pluſieurs cerveaux un terroir où elles naiſſent & s'enracinent à ſouhait, de là tous les écarts, tous les desordres, qui répandent le trouble dans la Société. C'eſt le cas de la recherche de *Diogène*, que de trouver parmi ceux avec

qui

qui l'on vit, un homme vrayement raisonnable, exemt de préjugé & de passion, qui ne porte son jugement que sur les choses dont il a une connoissance suffisante, & qui ne détermine sa volonté que par des notions distinctes du bien & du mal moral. Ce sont les affections & les aversions qui décident pour l'ordinaire de tout: les personnes dont la vie est entierement animale, s'y livrent sans daigner prendre le soin de les justifier; & celles qui ont un degré de raison le font servir à l'apologie de leurs vices. Rien n'est donc plus impossible que de chercher à rendre les hommes meilleurs, si l'on ne commence par les rendre plus éclairés, plus raisonnables. Voilà pourquoi nous n'avons point eu encore de systême de Morale proprement dit. Les Moralistes se sont bornés à traiter des Vertus & des Vices, à donner des régles pour la pratique des uns & la fuite des autres, à indiquer quelques secours & quelques remèdes; mais c'est autant de peine perduë jusqu'à ce qu'on ait porté le flambeau dans l'intérieur de l'homme, & que pour le déterminer à faire ce qu'il doit, on l'ait instruit & convaincu de ce qu'il peut.

Un

Un Entendement ténébreux & confus ne sera jamais le guide d'une Volonté droite & bien réglée. Quiconque se laisse donc rebuter, ou par la trop grande simplicité des notions auxquelles on le ramene, ou par la longueur du chemin qu'on l'appelle à suivre, ou par la sécheresse apparente des recherches qui ont pour objet l'Entendement & les moyens de le perfectionner, se désiste par là même de l'entreprise d'étudier la Morale à fonds; & s'il en conserve l'espérance, c'est une pure illusion.

Ceux qui ont étudié la Logique, savent en quoi consiste la maniere dont nous tirons de la vue des individus semblables la notion des especes, & de la considération des especes semblables la notion des genres. C'est là l'origine de nos connoissances universelles; ce sont les premiers actes de la faculté de raisonner. Car tout jugement par lequel nous rapportons un individu à son espece est un raisonnement complet, qui a pour majeure la notion universelle de l'espece, pour mineure la comparaison de cette notion avec l'individu donné, & pour conclusion l'assertion qui attribue cet indivi-

du

du à cette espece. Il est plus aisé de faire l'abstraction qui conduit à la notion spécifique, quand les individus sur lesquels on la fonde sont présens ensemble aux sens, comme le feroit un troupeau de moutons paissant dans une campagne. Cette présence soutient l'attention sans aucun effort. La chose devient plus difficile, quand il s'agit de comparer un objet présent à un objet absent, parce que le concours de l'imagination & de la mémoire est alors requis. Enfin la plus grande difficulté a lieu, lors qu'il n'y a rien de présent à nos sens, & qu'il faut exécuter toute l'opération sur des objets que l'imagination nous présente. Or comme toutes ces manieres de former les notions arrivent casuellement dans l'éducation, & qu'il n'y a personne qui pense à diriger les enfans à cet égard, il n'est pas surprenant que, les forces naturelles mises à part, l'entendement se dévelope plutôt dans les uns & plus tard dans les autres: & il arrive souvent d'en conclurre mal à propos que ceux qui montrent plus de lenteur, ont été mal partagés des dons de la Nature. Il y auroit donc extrèmement à gagner pour les progrès de l'é-

du-

ducation, pour la perfection de l'esprit humain, & pour parvenir à une plus grande connoissance de nous même, si l'on faisoit régner dans ces premiers actes de notre Ame l'ordre & l'exactitude dont ils sont susceptibles.

C'EST ce que l'on sent dès qu'il est question de leçons formelles, & d'instructions proprement dites. On ne s'avise jamais de vouloir que les enfans apprennent à lire les mots avant les syllabes; & à former les syllabes avant que de connoître les lettres: mais on fait beaucoup pis en négligeant les attentions dont nous venons de parler. Il est vrai que ces instructions même redressent un peu le tort causé par la négligence qui les a précédé. Chaque petite Science que les enfans apprennent, lecture, écriture, arithmétique, premiers principes de Geométrie, surtout si de bons Maîtres les dirigent, sont autant de Logiques anticipées, autant de moyens d'acquérir l'attention, & la réflexion, de former des notions spécifiques & génériques, & de les conduire toujours à une plus grande universalité. La Geométrie surtout à mesure qu'on y fait des progrès contri-

buë

buë beaucoup à la justesse de l'esprit, pourvû qu'on la regarde comme un instrument destiné à le perfectionner; car nous avons vû amplement ci-dessus qu'elle devient une source d'erreurs & de faux jugemens quand on la regarde comme une clef capable par elle-même de tout ouvrir, & qu'on veut substituer ses notions aux notions directrices de Sciences dont les objets sont tout différens. Dès qu'on se préserve de cet écueil, la Geométrie est un excellent préparatif à l'art de raisonner; & ses exemples ont préférablement à tous les autres la prérogative de nous fournir des notions exactement déterminées, des propositions suffisamment prouvées, & des suites de raisonnemens dont l'assemblage forme des démonstrations incontestables. Un esprit accoûtumé à cette marche, n'a qu'à la conserver quand il passe à des objets d'un autre genre, pour être par cela seul à l'abri de ces notions vagues, de ces preuves insuffisantes, & de ces fausses démonstrations, dont on ne sçauroit nier que les autres Sciences n'ayent été pendant longtems remplies.

IL est aisé de comprendre que ce ne sont

font pas les vérités geométriques qui produisent par elles-mêmes cet effet: c'est uniquement la méthode qu'on observe en les traitant. Si l'on composoit un Ouvrage de Geométrie dans le goût des Ouvrages ordinaires de Philosophie, on ne tireroit aucun profit de sa lecture par rapport à l'art de trouver la vérité, & de s'assurer qu'on l'a trouvée. C'est l'ordre seul qui est *scientifique*; & par une méprise assez singuliere on avoit transporté cette qualité aux choses mêmes. Rien ne le prouve mieux que de voir, comme on en a souvent l'occasion, des Geométres du premier ordre raisonner tout de travers lorsqu'ils sortent de leur sphére, & surtout lorsqu'ils se hazardent à faire des raisonnemens à la maniere des Anciens dépouillés de calcul. Ils y employent avec confiance des termes qui leur paroissent simples & déterminés, comme ceux d'*étenduë*, d'*inertie*, de *mouvement*, de *force*, &c. quoique ces termes soyent encore complexes & tout à fait vagues: ils partent de ces notions déceptrices, & en tirent de longues chaînes de conséquences erronées. C'est de cette source que viennent encore les obscurités qui font répan-

panduës dans la plûpart des Sciences abstraites: & voilà pourquoi tous les jours nous voyons des Hommes célébres par leur génie, mais peu au fait de la vraye méthode de philosopher, s'efforcer d'introduire de nouvelles chimères. Nous n'en donnerons point ici d'exemples, de peur d'exciter contre nous des passions dont ceux qui prétendent être de grands Philosophes ne sont pas plus exemts que d'illusions.

CHAPITRE IX.

De la perfection de l'Entendement en général.

C'EST une grande entreprise sans contredit que celle de fortifier & de perfectionner l'Entendement: il faut que bien des choses y concourent. S'il étoit possible, toutes nos études, celles même qu'on n'a pas coûtume de nommer ainsi, & qu'on ne regarde que comme de simples délassemens d'occupations plus sérieuses, devroient être réglées avec tant de précaution que nous ne pussions y rencon-

contrer aucun obstacle au but des études réelles, qu'elles ne fussent jamais propres à rendre notre esprit superficiel, à le remplir d'idées confuses. C'est à quoi l'on ne fait pas autant d'attention qu'on devroit; il n'arrive que trop souvent de détruire d'une main ce qu'on édifie de l'autre. La nourriture de l'ame est bien plus importante que celle du corps; & pour peu qu'on néglige le choix des alimens, l'ame devient bientôt infirme, languissante, & sujette à de fréquentes indispositions. Il est bien vrai que l'étude unique & perpétuelle des choses abstraites donne une certaine sécheresse à l'esprit d'ailleurs le plus solide & le mieux constitué: il est aisé de s'en appercevoir dans quelques Philosophes, qui parlent avec mépris de tout ce qui n'est pas leur objet; privés de goût, insensibles à ce qu'on appelle amènité, ils voudroient proscrire une foule d'études agréables, qui répandent des charmes dans la Société, & qui adoucissent les mœurs des hommes; leur front ne se déride jamais. La Science peut s'allier avec l'agrément; elle est susceptible d'un coloris qui frappe les yeux, & qui détermine l'esprit à la rechercher:

 quand

quand elle le néglige trop, elle n'entend pas ses véritables intérêts. Une Société de Philosophes toujours graves & austères pourroit être le domicile de la Vérité; mais elle feroit en même tems le séjour de l'ennui. Il faut donc que l'Eloquence, la Poësie, l'Histoire, la troupe entiere des beaux Arts, vienne former quelques fleurs où il ne croîtroit guères que des épines; mais on court risque de perdre le fonds & la réalité, quand on se laisse trop aller à la forme & aux apparences. Comme on a dit aux Orateurs trop Rhéteurs: *Primi omnium eloquentiam perdidistis*, on peut dire aux Philosophes trop beaux Esprits, & trop avides de se produire en cette qualité; Vous nous enlevez la Philosophie, en voulant la charger d'ornemens qui lui sont pour la plûpart étrangers & messéans, en la couvrant d'un fard qui en éclipse les beautés réelles. Si l'on examine bien ce qui se passe depuis longtems dans la contrée de l'Europe, où les Muses semblent avoir transporté le Parnasse & l'Helicon, on verra que la manie du bel esprit a fait presque entierement disparoître le bon esprit, & que les choses en sont venuës au point, qu'on

qu'on annonce & produit avec confiance, comme des Ouvrages fondamentaux en fait de Philoſophie, comme des Codes de la Vérité, des Ecrits où les plus groſſieres erreurs, les paradoxes les plus inſoutenables, n'ont pour toute envelope, qu'une diction énergique, une certaine magie de ſtile, qui ſuffit à ceux qui la poſſedent pour s'ériger en Philoſophes, & même en Reſtaurateurs de la Philoſophie. Sur ce pied là cette Science, bien loin de faire des progrès, ne peut qu'arriver par degrés à une entiere décadence.

Quand on renvoye ces grands hommes à l'étude de la Logique, on les irrite; ils jettent feu & flamme, ou du moins ils payent de ſarcaſmes amers ceux qui leur donnent ce charitable conſeil. Cependant il eſt inconteſtable que c'eſt là où git uniquement le mal; ils ont tout le reſte, imagination, mémoire, eſprit, ſtile, il ne leur manque que de la Logique. Ceux d'entr'eux qui croyent y ſuppléer avec de la Geométrie, ne font que s'ouvrir une nouvelle ſource d'égarement. Tout au plus ſe tireroient-ils peut-être d'affaire en ſuivant exactement la mar-

che d'*Euclide* ; mais ils prennent un tout autre vol, & planant dans la plus haute région avec la fierté des aigles, ils méprisent l'hirondelle timide qui vole terre à terre. Cependant l'essentiel est d'arriver au but ; & il n'y a que la Logique qui puisse y conduire, il n'y a qu'elle qui ait le droit de juger, si l'on est dans la route, quels sont les progrès qu'on y fait, & quand on peut effectivement se vanter d'avoir atteint le but. Ce n'est pas ici le lieu de traiter cette Science, & de proposer le détail de ses régles : mais on ne sçauroit trop exhorter ceux qui entrent dans la carrière des études philosophiques, à poser les fondemens d'une saine Logique, & à ne pas faire un pas dans les parties de la Philosophie qui la suivent, sans s'être bien affermis, non seulement dans la connoissance, mais surtout dans la pratique des régles du raisonnement. C'est dans cette vuë que M. *de Wolff* a divisé son excellente Logique en deux Parties, dont la seconde intitulée *Logique pratique*, est aussi étenduë que la premiere, & joignant au mérite de la nouveauté le mérite plus réel de l'importance, suffit pour rendre vérita-

tablement Logiciens ceux qui ne cessent de l'étudier jusqu'à ce qu'ils la possèdent parfaitement. Quand on a fait un semblable cours de Logique, la route est ouverte, elle est applanie, & l'on n'y bronchera jamais, si l'on demeure fidèle à sa Logique & qu'on en fasse une application perpétuelle à tous les objets qui se présenteront successivement dans l'ordre des parties de la Philosophie, ou des autres Sciences auxquelles on se propose de passer ensuite. En un mot, & pour tout dire, un Philosophe, un Jurisconsulte, un Théologien, un Médecin, n'est réellement tel qu'autant qu'il est Logicien. Les titres & la réputation ne sont rien : c'est la Logique qui fait tout.

Apres elle rien n'a plus d'influence sur le bon esprit que la Grammaire traitée comme elle doit l'être. Les connoissances grammaticales ne sauroient être méprisées que par ceux qui n'ont point d'idées de la valeur intrinsèque des objets de nos recherches. Aussi le préjugé qui les réléguoit dans les Ecoles inférieures a-t-il été dissipé par l'exemple que des modernes d'une habileté consommée ont donné du fruit qu'on peut retirer de la

connoissance philosophique du langage. On avoit commencé par des Observations, telles que sont celles de *Vaugelas*, de *Bouhours*, de *Corneille*; & l'on avoit eu raison, parce qu'il faut d'abord s'assurer de l'usage, qui est le maître, & pour ainsi dire, le tyran des langues. Mais on a été depuis aux sources de l'usage, & l'on a trouvé, dans les régles ordinaires, & même dans les anomalies les plus bizarres, ce fonds de Logique naturelle, qui a porté les hommes à choisir certaines constructions, à préférer certains tours à d'autres; en un mot on a débrouillé fort heureusement un chaos qui n'étoit qu'apparent. Personne n'avoit été plus loin dans cette carrière que feu M. *du Marsais* *, comme on peut s'en convaincre en joignant à la lecture de ses *Tropes*, celle des excellens Articles de Grammaire qu'il a fourni dans les cinq ou six premiers Volumes de l'*Encyclopédie*. C'est grand dommage que les bornes

* Voyez son Eloge dans le second Tome de la nouvelle Edition des *Mélanges* de M. *d'Alembert*.

nes de la vie humaine n'ayent pas permis qu'il enrichit ce Dictionnaire jusqu'au bout †. Si toutes les Sciences étoient traitées de cette maniere par des gens qui, le flambeau de la Logique à la main, en sçussent éclairer tous les recoins, l'ignorance & l'erreur s'enfuiroient, pour ainsi dire, de dessus notre terre. Mais les hommes sont trop legers & trop paresseux dans tout ce qui n'intéresse pas leurs passions, pour qu'on puisse se flatter de cette espérance. Cependant quiconque se sent capable de fournir son contingent pour l'avancement de cette entreprise, doit le faire, sans se laisser rebuter par l'ingratitude des sots, & par les fades railleries des petits-maîtres. Le seul nom de Logique fait soulever le cœur de ceux-ci: ils ont raison; ce n'est pas un mets dont le goût convienne à leur palais, ni la digestion à leur estomac. Mais d'où vient leur cacochymie?

† En écrivant ceci, je croyois qu'en effet l'*Encyclopédie* se soutiendroit jusqu'au bout; & malgré sa suppression actuelle, il semble presque impossible que tôt ou tard elle ne s'acheve.

mie? C'eſt à eux qu'on en laiſſe la déciſion.

UN homme qui en étudiant la Geométrie s'occuperoit plus de la vuë des figures que du ſens des définitions & des propoſitions, & qui paſſeroit d'une démonſtration à l'autre, ſans en ſaiſir la force, ſe contentant d'aller chercher les propoſitions auxquelles on le renvoye; un tel homme aſſurément ne deviendroit jamais un grand Geométre. Or c'eſt là préciſément le cas de tous ceux qui étudient les Sciences, & ſurtout la Philoſophie, dans les Livres ordinaires, où l'on ne trouve point de définitions, du moins qui ſoient ſuffiſamment exactes, où l'on admet dans les propoſitions des termes qui n'ont pas encore été expliqués, où le plus ſouvent on néglige les déterminations en vertu deſquelles l'attribut, ou le prédicat, eſt déterminé par la notion du ſujet, où les preuves ne ſont point déduites de la même notion par des raiſonnemens legitimes, ou bien appuyées ſur une expérience inconteſtable, enfin où l'on ſuppoſe des choſes qui ne ſont pas ſuffiſamment prouvées, & qui ne découlent pas de celles qui ont été précédem-

demment établies. Faire de pareilles lectures, c'eſt voguer ſans bouſſole au gré des vents & des vagues. Quand on les a finies, la mémoire ſe trouve chargée de quelques idées, mais l'entendement n'a pas acquis le moindre degré de lumiere. Cependant c'eſt ainſi que tout a été écrit depuis l'origine des Sciences; & l'on peut bien attribuer en partie à cette cauſe les abſurdités & les inconſéquences dont toute l'ancienne Philoſophie fourmille. Il n'en coûtoit à chaque Chef d'une nouvelle Secte que d'avancer de nouveaux Dogmes: on le diſpenſoit de les prouver, ou du moins on n'avoit aucun moyen d'aſſujettir ſes preuves à un examen rigoureux. Le régne d'*Ariſtote* ne fut pas plus favorable aux progrès du raiſonnement; l'autorité de ce Philoſophe décidoit de tout; pour ſe munir de cette autorité, on expliquoit ſa doctrine, déja conçuë en termes obſcurs, d'une maniere plus obſcure encore, & quand il s'élevoit des diſputes ſur la validité de ces explications, de vaines ergoteries étoient les ſeuls moyens auxquels on avoit recours. *Deſcartes* fut Geométre; mais il écrivoit ſur les matie-

res philosophiques, comme on avoit fait avant lui. Et sur ces entrefaites il s'éleva un prétendu Philosophe Geométre, qui ôta aux hommes l'envie qu'ils auroient pû avoir d'introduire l'usage de la méthode geométrique dans les recherches de Philosophie. Je veux parler de *Spinosa*, dont le Systême a paru si longtems, & paroit encore, à quelques Philosophes, ce qu'on a jamais écrit de plus fort contre les Vérités fondamentales de la Religion tant naturelle que révélée. Cela venoit uniquement de cet apparat geométrique dont le Juif Athée avoit revêtu sa doctrine. Cette méthode n'étoit pas à la portée des Philosophes ordinaires, accoûtumés à la maniere vulgaire d'écrire, & pour qui des Définitions, des Demandes, des Axiomes, des Theoremes, des Corollaires, étoient autant d'épouventails formidables. Le Spinosisme vû de près est la foiblesse même; il ne renferme, ni Philosophie, ni Geométrie; c'est un amas de suppositions gratuites, qui n'ont entr'elles aucune liaison réelle: il est aussi facile de les nier qu'il l'a été à leur Auteur de les affirmer. Mais il ne s'agit pas ici d'entrer dans les détails de la ré-

fu-

futation du Spinosisme. Ce que j'ai en vuë, & que j'ai déja insinué, c'est que les Philosophes contemporains de *Spinosa*, & ceux qui sont venus depuis, croyant de bonne foi que l'usage de la Geométrie l'avoit conduit dans ce labyrinthe qui leur paroissoit inextricable, en conçurent un surcroit de répugnance pour une Science, ou plutôt pour une méthode qui produisoit à leur avis de si dangereux effets. C'est à cette impression d'effroi, à cette vraye terreur panique, qu'il faut principalement attribuër les clameurs qui s'éleverent contre la Philosophie Wolfienne, & les persécutions que son illustre fondateur eut à essuyer. C'est un Athée, disoit-on, c'est un Spinosiste, c'est un Fataliste; dans le tems même où il donnoit le premier les démonstrations les plus victorieuses qui ayent encore paru des dogmes contradictoires à ces erreurs. On croyoit voir *Spinosa* ressuscité, en voyant de nouveau des Ouvrages de Philosophie, où régnoit la méthode geométrique, quoique M. *de Wolff* eut banni des siens tout ce qui est inutile à la découverte de la Vérité, tous les termes dont la Geométrie seule a besoin,

qu'on peut lui abandonner. Il ne faut pas dissimuler que, vers le même tems, quantité d'Auteurs subalternes s'aviserent d'écrire sur toutes les Sciences, en se donnant les airs d'y suivre la méthode mathématique, & qu'ils se couvrirent par là d'un si grand ridicule, que peu s'en falut que la méthode même n'en fut la victime. Mais l'abus ne doit pas nuire à l'usage.

CET abus au reste ne viendra jamais de la saine méthode, dont une vraye Logique prescrit les régles; elle est incapable de le produire. En marchant sur les traces d'*Euclide*, on ne tombera dans aucune erreur, parce que ce Geométre n'a point employé de définitions nominales dont il n'ait démontré la réalité, ni employé sans preuves des propositions qui en eussent besoin. Dès qu'on a cette certitude d'arriver à la Vérité, & qu'on sçait qu'il n'existe point d'autre voye qui y conduise, toutes les difficultés tombent, & sont même honteuses pour ceux qui les forment. La paresse seule suggère ces plaintes perpétuelles; qu'on embarrasse les avenuës des Sciences, & qu'on en rend l'étude trop pénible. Ce devroit

être

être précisément tout le contraire, rien n'étant plus pénible & plus desagréable que de lire des Livres d'où l'ordre est banni, dont les termes sont équivoques, les raisonnemens obscurs, & les preuves insuffisantes. Il en est de ces sortes de Livres pour un vrai Philosophe, comme de la compagnie des diseurs de rien pour un homme de bon sens: quoi de plus assommant que ces lieux communs de conversation, ces répétitions éternelles, ces écarts qui jettent d'une matiere dans l'autre sans suite & sans liaison, tout ce verbiage en un mot qui fait passer des heures si ennuyeuses à ceux qui en connoissent le frivole & le faux.

Si la perfection de l'Entendement étoit, comme elle devroit l'être, l'objet de toutes nos démarches, ou du moins celui de nos études, on éviteroit les Livres écrits confusément & contre les régles de la Logique, comme un homme prudent évite dans un repas les mets dont il sçait qu'il ne pourra pas faire la digestion. Peut-on du moins se dispenser de le faire, dès qu'on est instruit par l'expérience que ces Livres n'ont fait qu'embarrasser la région de nos idées, fati-

guer inutilement notre esprit ou le laisser vuide, & pour ainsi dire à jeun, toutes les fois qu'il a voulu s'en occuper. Il est incroyable, (& c'est en même tems une chose déplorable,) combien une Créature qui a aussi peu à vivre, & autant d'ouvrage à faire que l'Homme, perd de tems & de peine dans des études mal digérées, & qui n'aboutissent qu'à laisser ceux qui s'en occupent dans leur ignorance, ou à en faire de faux Savans. On voit quelquefois des gens qui ont un sens droit naturel & de bonnes intentions, recommencer & reprendre, dès les élémens, des Sciences qu'ils s'apperçoivent qu'on leur a mal enseignées; mais ces nouveaux efforts ne sauroient avoir plus de succès que les premiers, tant qu'on n'est pas guidé par la lumiere d'une saine Logique. Il en est comme des routes différentes que prennent ceux qui se sont égarés dans un bois, & dont aucune ne les conduit au bon chemin. Le jour de la vie se passe, les ténébres de la mort y succédent, avant qu'on ait trouvé la route du vrai, à laquelle est inséparablement unie la route du bon.

Le

Il est déja bien surprenant qu'on pense à s'instruire, qu'on espère d'y réussir, & qu'on s'imagine même être parvenu à son but, sans avoir les directions & les secours nécessaires. Mais il l'est beaucoup plus encore de se croire en état d'instruire les autres, & de s'y consacrer formellement, avec des lumieres aussi bornées & aussi confuses que le sont pour l'ordinaire celles des Maîtres, Docteurs, Professeurs, & autres personnes chargées de l'importante fonction de propager la Science, & de former de nouvelles générations d'hommes que leur savoir mette à leur tour en état de remplir dans la Société des postes importans & utiles. Avec quelle confiance des hommes qui ne sont pas capables de faire sentir la véritable liaison de deux idées ne montent-ils pas dans leurs Chaires pour y prononcer d'un ton sententieux des Oracles, qui en sont effectivement dans le goût de ceux de l'Antiquité, obscurs & équivoques comme eux? Aussi demandez à ces Auditeurs nombreux, & même aux plus intelligens & aux plus attentifs ce qu'ils ont retenu de semblables leçons fondées pour leur instruction; ou bien leur mémoire

les

les mettra en état de répéter quelques lambeaux de ce qu'ils ont entendu, ou ils formeront des résultats aussi peu judicieux que la Doctrine qui les leur fournit, ou enfin, ils avouëront ingenuëment qu'ils n'ont pas saisi cette doctrine. Ceux qui commencent leurs études en général, & en particulier les études supérieures, ou académiques, se font une illusion fâcheuse, & qui influë nécessairement sur tout le reste de leur carrière savante: ils s'imaginent que les premieres leçons doivent nécessairement être obscures pour eux, & que ce qu'ils n'ont pas bien compris d'abord, ils le comprendront mieux dans la suite. Erreur pernicieuse! Une premiere leçon non-comprise, ou mal comprise, est une espece de gage infaillible que vous ne comprendrez pas mieux celles qui suivront. Car telle est la nature des véritables Sciences, tel est en même tems le grand art d'enseigner & l'unique secret d'apprendre, c'est que les premiers principes, les connoissances élémentaires, doivent être d'une simplicité lumineuse, & conduire comme par la main aux notions qui, suivant les loix de l'ordre, leur succédent,

& ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait atteint ce que les Sciences ont de plus relevé, ou de plus profond. Chaque pas que l'on fait, doit être affermi sur un terrain solide; dès que le pied vient à glisser, ou la terre à s'ébouler, la chûte est infaillible. Mais ceux qui n'ont jamais passé que par de mauvais chemins, croyent qu'il n'y en a point d'autres.

En général quiconque s'imagine avoir les forces nécessaires pour connoître les objets des Sciences, & en juger, n'a point d'idée des fonctions de l'Entendement, & de leur droit usage. Cette assertion est vraye des personnes mêmes qui font par d'autres endroits, le plus de figure, ou du moins de bruit dans la République des Lettres, & dont les ouvrages sont recherchés avec empressement, lûs avec avidité, loués avec exagération. L'imagination, l'art d'écrire dans tout autre genre que dans le genre philosophique, les secours de la mémoire; souvent même les ressources du plagiat, leur font enfanter des productions agréables, brillantes, éblouissantes, mais où l'on peut dire que le faux regorge. Rien surtout n'est plus singulier que de les voir, comme cela ne man-

que

que guères, car de pareilles gens ont d'abord la manie de se croire capables de tout, entreprendre une tractation suivie, réguliere, didactique de quelque Science philosophique, tantôt mettre à la portée de tout le monde une Physique qui n'est faite que pour des Adeptes, tantôt quittant le compas, prendre la balance, peser les abstractions de la Métaphysique, apprécier les plus grands Métaphysiciens, décider de la solidité de leurs principes, en un mot raisonner comme le font les aveugles des couleurs. Si de pareils Ouvrages n'existoient pas au vû & au sçû de tout l'Univers, on auroit peine à croire qu'il y ait eu des Auteurs capables de les produire, & des Lecteurs capables d'y applaudir. Mais parmi ces derniers il y en a plusieurs à qui l'on entend souvent tenir cet étrange langage: „Je ne veux „ point d'études séches & fatiguantes; „ quand je tiens un Livre, même dans le „ dessein de m'instruire, je veux en mê„ me tems qu'il m'amuse & m'égaye, & „ pour quelques degrés de précision de „ plus ou de moins, ce n'est pas la pei„ ne de se casser la tête à force de médi„ tations abstraites". Ceux qui parlent ain-

ainfi, méritent d'être fervis à leur guife; je les comparerois volontiers à ces Princes qui préférent la compagnie de leurs Nains & de leurs Bouffons à celle de leurs Miniftres & de leurs Généraux. Quand cette dépravation de goût a duré un certain tems, il devient prefque impoffible de la détruire, & de revenir au folide. Le gros des hommes étant dans ces difpofitions, ils s'y affermiffent réciproquement, & font une efpece de complot pour contrarier, contrequarrer, tourner même, s'il leur eft poffible, en ridicule, les amateurs des connoiffances folides, les Amis du Vrai.

Ce qui aggrave le mal, c'eft ce que ne font pas les Beaux-Efprits feuls, les gens du monde, qui forment la ligue dont nous parlons: elle eft groffie & fortifiée par des Savans que leurs véritables intérêts appelleroient à faire caufe commune avec les feuls qu'on puiffe regarder comme bien intentionnés pour les progrès de la Vérité, & réellement en état d'y contribuer. Des Geométres qui ont paffé toute leur vie dans des calculs algebraïques, fe croyent parfaitement capables de juger des chofes les plus abftru-

ſtruſes qu'il y ait dans la Métaphyſique, quoique les premieres notions de cette Science leur ſoyent inconnuës. Ils prennent un ton d'autorité fort plaiſant, qu'ils tranſportent d'une ſphère qu'ils ont en effet coutume de régir dans une autre qui leur eſt tout à fait étrangere, & ſur laquelle ils n'ont aucun droit; à peu près comme ces Cardinaux qui commandoient des Armées dans le ſiècle paſſé. *Deſcartes* lui-même, dont le nom d'ailleurs & la mémoire méritent toutes ſortes d'égards, commit cette faute, lorſqu'il prétendit être en état de donner une démonſtration de l'exiſtence de Dieu toute ſemblable aux démonſtrations d'*Euclide*, quoique celle qu'il produiſit ne pût en aucune façon leur être comparée. Ce n'eſt pas la peine après cela de parler de tant d'attentats de Geométres fort inférieurs à ce grand homme, qui, à l'aide de quelques calculs, croyent couper des nœuds qui ont paru juſqu'ici inſolubles, & aſſervir en quelque ſorte toute la Métaphyſique aux combinaiſons de quelques caractères. C'eſt la pierre d'achoppement perpétuelle dans tout l'Empire des Sciences & des Lettres; chacun y veut paſſer con-

continuellement d'un genre à l'autre; &, ce qu'il y a de bien frappant, plus on a eu de ſuccès dans un genre auquel on étoit véritablement propre, plus on ſe hâte de montrer ſa préſomption & ſon incapacité dans un autre, où l'on eſt à peine Ecolier.

Ceux qui ſe rendent le plus inſupportable par cette démangeaiſon, ce ſont les Eſprits-forts, les Incrédules, qui, ſans aucune étude, ſans aucune critique, ſans aucune philoſophie, attaquent impudemment les Vérités les plus reſpectables & les mieux établies, ſubſtituant les écarts d'une imagination fougueuſe aux raiſonnemens d'un eſprit ſenſé. On a beau les confondre, les anéantir; ils reparoiſſent toujours avec la même audace, débitent les mêmes abſurdités qui ont été mille fois détruites; & pourvû que les reſſources du bel eſprit leur fourniſſent quelques traits de plaiſanterie qui ne ſoyent pas entierement uſés, ils triomphent comme s'ils avoient écrit les réfutations les plus victorieuſes. Malheureuſement le tour & le ton produiſent un effet prodigieux ſur une foule de perſonnes qui portent d'ailleurs au dedans d'elles un germe d'Incrédulité plus ou moins dévelopé. On

ON pourroit emprunter ici des exemples de tous les genres de Science, puisqu'il n'y en a aucun où l'on ne voye des Erudits, (c'est le seul titre qui leur convienne, & ils n'ont aucun droit à celui de Philosophes,) s'ériger en connoisseurs & en juges dans les choses qu'ils entendent le moins. Le Médecin devient Théologien, & le Théologien lui rend la pareille en tranchant du Médecin. On parle d'effets dont on n'a aucune idée déterminée, & on veut en rendre raison par des causes qui ne fournissent aucun principe d'explication. Que penser encore de ces Jurisconsultes qui, dès qu'ils sçavent les Loix & le Droit Civil,* croyent posséder le fin & le fort de leur art, quoique *Ciceron* leur ait déclaré depuis longtems, que ce n'est, ni dans les XII Tables, ni dans les Edits des Préteurs, on peut ajouter, ni dans les opinions des Docteurs, qu'il faut puiser la Science du Droit, mais qu'elle sort du sein même de la Philosophie. Il y a pourtant eu dans toutes les Sciences d'habiles gens qui ont senti & fait sentir ce défaut.

QUELS ne sont pas les inconvéniens qui naissent dans la Société, les dommages

réels

réels que souffrent les Etats, de la part de ceux qui appellés à y exercer des charges de quelque importance, & surtout à y tenir les premiers rangs, n'ont pas appris à se servir de leur entendement. Le caprice, les passions, la routine y décident de tout. Il est rare d'y trouver des gens à leur place, des gens qui sachent précisément ce qu'il faut sçavoir pour s'acquitter de leurs emplois. Autant vaudroit presque imiter la conduite de ce Prince qui faisoit tirer les places au sort, desorte que le Chancelier se trouvoit Cuisinier, & le Cuisinier étoit chargé des Sceaux. Quand une fois les premiers postes sont mal remplis, c'est une conséquence aussi naturelle qu'inévitable que les postes subordonnés le soyent de même. Quelques intrigues de domestiques, quelques recommandations de femmes donnent les Magistratures, les Evêchés, les Grades militaires; remplissent tous les ordres de l'Etat de sujets qui en font l'opprobre & la désolation. L'instruction de la jeunesse ne peut qu'être infiniment négligée. Pourquoi s'étudier, s'appliquer, devenir solidement instruit & réellement capable, dès que ce ne sont pas là les voyes

yes par lesquelles on parvient, & qu'il y en a de tout autrement abrégées?

ON a encore beaucoup de peine aujourd'hui à déraciner l'ancien préjugé, qui concerne l'inutilité de la Logique artificielle. La Scolastique a règné pendant plusieurs siècles; & pendant tout ce régne la Philosophie entiere étoit plutôt une science de mots qu'une science de choses. L'art de raisonner en particulier n'étoit que l'art d'ergoter, & de soutenir pendant plusieurs heures de suite des disputes qui n'aboutissoient qu'à enrouër les tenans. Les gens d'esprit, & ceux du grand monde, avoient donc alors raison, de ne vouloir pas se fatiguer le corps & l'ame à de pareils exercices, & de tourner en ridicule ceux qui prétendoient tirer vanité de semblables talens. Mais les circonstances ont changé du tout au tout. Cette même mine qu'on avoit si inutilement exploitée depuis *Aristote* jusqu'à *Descartes*, est devenuë féconde, & d'un rapport inestimable. La Logique de MM. de *Port-Royal* excita d'abord l'attention: on vit qu'indépendamment des subtilités & des épines de l'art syllogistique, il y avoit bien des choses propres à ou-

ouvrir l'esprit & à former le jugement. Seulement ces Messieurs tombérent dans un défaut qui se fait sentir dans tous leurs Ouvrages, c'est d'y mêler leurs controverses particulieres, & de vouloir, pour ainsi dire, inculquer les principes de leurs Doctrines théologiques avec ceux de la Logique qui a été commune à toutes celles qui ont été écrites depuis jusqu'à ce que la Logique de M. *Wolff* y ait remèdié, c'est de ne pas joindre la pratique à la théorie, & de s'en reposer sur ceux qui lisent & qui étudient d'un soin qu'on ne doit pas naturellement espérer qu'ils prennent. La Logique de M. *le Clerc* n'est qu'un extrait de l'Art de penser, & du Traité de l'Entendement humain de M. *Locke*: l'ordre philosophique n'y régne point, non plus que dans tout son Cours, qu'on ne laisse pas de recommander continuellement aux jeunes gens, & même à ceux qui ont fait une beaucoup meilleure Philosophie, comme si l'on prenoit plaisir à ramener dans leur esprit l'obscurité que des notions plus exactes en avoient bannie. La Logique, ou plutôt les Logiques que M. *de Crousaz* a produites sous tant de formes différentes, sont marquées

au coin de ses autres Ouvrages. Tout y est si diffus & si incohérent, qu'on ne sait jamais d'où l'on vient, ni où l'on va. C'est donc sans la moindre ombre de prévention qu'on ose dire que la Logique de M. *Wolff* est la seule digne de ce nom, la seule qui, en montrant le chemin de la Vérité, y affermisse tellement les pas de quiconque veut le suivre, qu'il faut aimer à s'égarer pour le faire après avoir reçu de pareilles directions.

Tous ceux donc qui persistent présentement à déclamer contre la Logique, & à en nier l'utilité, ne sauroient tenir ce langage, que parce qu'ils n'ont pas eu le bonheur d'être solidement instruits, ou que faute, soit d'attention, soit de la capacité, ils n'ont pas profité des instructions qui leur ont été données. Ceux en particulier qui disent que la Logique naturelle suffit, & que c'est elle qui dans tous les tems a produit des hommes qui ont fait les plus grandes choses, & tiennent les premiers rangs au Temple de Mémoire; ceux, dis-je, qui se cantonnent dans cette assertion, comme dans un fort inexpugnable, ne s'entendent pas eux-mêmes. Tout se réduit à savoir, si le

le mieux est préférable au bon, & si, lorsqu'on a en main des moyens assurés de perfectionner toutes nos connoissances, & surtout de les conduire à la certitude, il faut les négliger, & même les mépriser. Une saine Logique peut incontestablement rendre de très bons services à un Prince, à un Général, à un Ministre, & même à un Négociant, à un Soldat, à un Artisan; elle délivre en général tous ceux qui la connoissent de cet empirisme, qui fait commettre tous les jours tant de fautes & des fautes si grossières, parce qu'ils fondent leurs jugemens sur la simple ressemblance des choses, que nous prenons pour une identité réelle. Le Logicien instruit des caractères de la certitude, & de ceux de la vraisemblance, ne les confond point, & prend son parti dans la pratique, non sur de simples apparences, mais sur des idées exactement déterminées, autant qu'il lui est possible de s'en procurer de cet ordre. Après cela, quand on abandonneroit, pour ainsi dire, tout le département de la Société aux lumieres que le bon sens & l'éducation peuvent fournir aux hommes, il demeure incontestable que le départe-

ment des Sciences n'exiſte que proportionnellement au degré de Logique que poſſédent ceux qui les cultivent; deſorte que toute connoiſſance qui n'a pas été introduite dans notre ame par les voyes logiques n'eſt point à titre de Science, & ne peut appartenir qu'aux facultés inférieures, ſans que l'Entendement ait aucun droit de la revendiquer. C'eſt là une diſtinction dont les hommes ne veulent pas entendre parler: elle leur eſt odieuſe. Tout ce qu'ils ont appris de quelque maniere que ce ſoit, fait partie de ce qu'ils appellent leur Science; quoique le plus ſouvent ils ne comprennent point les propoſitions qu'ils affirment, & qu'ils n'ayent aucune aptitude à en expoſer les preuves, en y joignant le ſceau de la démonſtration.

CELA me donne occaſion de remarquer quelle eſt la véritable place des études philoſophiques, & pourquoi, faute de leur donner cette place, on en tire ordinairement ſi peu de profit. Quand de jeunes gens ont achevé leurs Humanités dans les Colleges, ou ſous les Précepteurs domeſtiques à qui on confie le ſoin de les leur enſeigner, il faut leur faire faire

un

un Cours de Philoſophie iſolé, pour ainſi dire, & pendant lequel ils n'entament l'étude d'aucune autre Science. Uniquement livrés à un objet, dont l'importance mérite bien qu'on ne s'occupe que de lui, l'eſſentiel eſt de leur donner ce tour d'eſprit, cette ſolidité, cette méthode, qui doivent influer ſur tout le reſte de leur vie & de leurs études. Quand on a de bons ſujets à enſeigner, (j'en parle par expérience,) on voit leur génie ſe déveloper, & leur raiſon ſe former d'une maniere ſenſible. Deux années conſacrées à un ſemblable Cours poſent des fondemens, ſans leſquels on ne viendra jamais à bout de conſtruire l'édifice des autres Sciences auxquelles on paſſe dans la ſuite; ceux même qui ont aſſez tôt fini leurs Humanités pour avoir le tems de faire deux Cours ſucceſſifs de Philoſophie, vont encore beaucoup plus loin; le ſecond Cours grave profondément ce dont le premier n'avoit pû donner qu'une empreinte moins forte, & quiconque a atteint la fin de cette nouvelle carrière, après l'avoir fournie avec l'application & les talens néceſſaires, doit être en état d'enſeigner ce qu'il a

appris. Ce retardement apparent eſt de toutes les avances la plus conſidérable & la plus ſûre: quand on eſt bon Philoſophe, on devient rapidement tout ce qu'on veut être; les idées des autres Sciences s'arrangent comme d'elles-mêmes dans une tête philoſophique; & ſi l'on a des Maîtres qui ne ſoyent pas eux-mêmes aſſez Philoſophes, on eſt capable de remèdier à cet inconvénient, en déterminant & en rectifiant les idées vagues & confuſes qu'ils nous donnent. Mais c'eſt tout le contraire dans la façon d'étudier qui a le plus de cours. On ſe rend à l'Univerſité pour y apprendre tout à la fois la Philoſophie, & la Juriſprudence, la Médecine, ou la Théologie. On entend des leçons rapides & ſouvent mal digèrées, dont on recueille à bâtons rompus ce qu'on peut. Cela forme des Cahiers; quand ils ſont remplis, & que le Cours eſt fini, on eſt Logicien, Philoſophe, tout comme on eſt Juriſconſulte, Théologien, c'eſt à dire, qu'on ſait quels ſont les titres des Chapîtres de ces Sciences. Cependant il n'y a plus qu'à ſoutenir une theſe publique pour être reçu Docteur, & acquérir le droit d'exer-

cer

cer impunément des Emplois où l'on dispose de la vie, des biens, & de l'ame même de ses Concitoyens.

Il n'y a que ceux qui ont appris à faire un droit usage de leur Entendement, (usage que la Logique seule enseigne) qui soyent en état de se préserver de la séduction des facultés inférieures, dont l'empire est le même que celui auquel on donne communément le nom d'*Opinion*. Tout ce qui n'est pas Science est Opinion. Le monde est partagé entre ces deux Souveraines; mais que le domaine de la premiere est petit, ou même imperceptible! On peut comparer les vrais Savans, à ces vrais fideles, ces élus, qui forment l'Eglise invisible. Cependant la source de tous les desordres, tant dans les Sciences que dans le cours des événemens, vient de ce que les sens & l'imagination sont soustraits à la direction de l'Entendement. Les effets de ce Schisme intérieur ont été de tout tems funestes aux progrès des Sciences. On a vu s'y glisser & s'y accréditer ces avortons d'une imagination déréglée, que *Bacon* a nommé fort heureusement *Idolatribus*: on a vû la Métaphysique inondée d'êtres imagi-

ginaires qui ont été transformés en réalités; & l'on ne ſçauroit croire en particulier combien le rapport qu'on a prétendu trouver entre les opérations de la Nature & les actions humaines a introduit de ſemblables idoles, comme cet illuſtre Chancelier l'a auſſi remarqué dans ſon Traité *de augmentis Scientiarum*, Liv. V. Ch. 4. Tous ces écueils ſubſiſtent encore pour quiconque dédaigne la culture de ſon Entendement; & notre ſiècle, tout éclairé qu'il eſt ou qu'il paroit, n'eſt pas moins fécond en écarts de cette nature. On y a vû éclorre des productions monſtrueuſes, que bien des gens ont regardées comme les derniers efforts de l'eſprit humain, tandis qu'elles en étoient, & en feront à jamais l'opprobre.

LE nombre des notions *déceptrices*, de ces notions qu'on croit réelles & intelligibles, quoiqu'elles ſoyent fauſſes & contradictoires, n'eſt encore que trop grand dans les Sciences. On y tranſporte les termes tels que le vulgaire les a établis, ſans en fixer le ſens; & par des combinaiſons arbitraires, on en forme des propoſitions qui paſſent pour démontrées tandis qu'elles ne ſont pas ſeulement expliquées.

quées. La ſimple étymologie ſuffit pour guider bien des gens, & leur perſuader qu'ils entendent un terme parce qu'ils ſavent quelle eſt ſon origine : comme ſi les termes paſſant de ſiècle en ſiècle, de bouche en bouche, & d'ouvrage en ouvrage, ne ſubiſſoient pas des révolutions, qui vont ſouvent juſqu'à en denaturer entierement le ſens, en ſuppoſant d'ailleurs ce qui n'a preſque jamais eu lieu, que ce ſens ait été dans ſon origine déterminé avec toute la préciſion logique.

Il y a des perſonnes qui reconnoiſſent le prix de l'Entendement, l'importance de ſon uſage, mais qui s'imaginent que ſa culture n'eſt pas difficile, & qu'il ſe forme, pour ainſi dire, de lui-même. Ce préjugé eſt même très général, quoiqu'il ſoit de la derniere abſurdité. Tout père de famille qui ſe pique de donner quelque éducation à ſes enfans, ne dira jamais : Le bon air leur viendra tout ſeul ; vous verrez qu'ils prendront de bonnes attitudes, qu'ils ſçauront ſe préſenter, faire la révérence, &c. ſans que perſonne le leur enſeigne. Rien au contraire de plus preſſé que d'avoir le meilleur Maître à danſer ; rien à quoi l'on donne

plus d'attention qu'aux effets de ses leçons. On a raison, la mauvaise grace peut faire beaucoup de tort dans le Monde, & rendre quelquefois inutiles les meilleures qualités, ou les plus grands talens. Mais ne feroit-il pas du moins aussi naturel de dire: Mes enfans n'auront jamais l'esprit juste, solide, ils ne sçauront jamais en quoi consiste la force des raisonnemens, & l'évidence des vérités, si on ne les mene par la vraye route qui conduit à ces connoissances, s'ils ne sont guidés & soutenus pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'ils puissent marcher d'eux-mêmes, & faire usage de leurs forces naturelles. Cependant ces idées si saines & si essentielles à la bonne éducation ne se présentent presque à personne; si l'on donne des Maîtres, c'est plutôt pour charger l'esprit & l'appésantir que pour le rendre fort & agile. On entasse des connoissances historiques, sous le fardeau desquelles la mémoire est souvent affaissée; & c'est toujours aux dépens du jugement. Aussi, dans quelque Société qu'on se trouve, dans quelque Cercle qu'on entre, tout y fourmille de raisonneurs pitoyables, dont le nombre & l'arrogance ne per-

permettent pas à l'homme éclairé, je ne dirai pas, de donner leçon, comme il en auroit le droit, mais seulement de proposer ses idées.

Les Savans, qui ne s'attachent qu'à l'Erudition, ont une indifférence totale pour la culture de l'Entendement; ils n'y pensent jamais; ils ne sçavent même en quoi elle consiste. Après avoir commencé par les Langues savantes, qui les occupent plus ou moins longtems, suivant la force de leur mémoire, mais toujours beaucoup plus qu'il ne faudroit, s'ils vouloient mettre à profit cette saison presque unique de la vie où le jugement ne demande, pour ainsi dire, qu'à se former; ils continuent leurs études en lisant les anciens Auteurs, en débrouillant, à l'aide des régles de leur Critique, qui pour la plûpart ne s'accordent guères avec celles de la Logique, les monumens de l'Antiquité, & en usant les forces de leur esprit à resoudre des questions inutiles, & souvent d'une puérilité manifeste. Voilà pourtant un ordre de gens qui s'arroge volontiers la prééminence dans la République des Lettres, & qui pendant longtems y a même exercé une sorte de

Dictature, dont à la vérité le pouvoir est présentement tombé dans une extrême décadence.

RIEN ne contribuë plus au droit usage de l'Entendement que de ne jamais employer les termes que dans une signification juste & précise. Un Philosophe appellé continuellement à se servir de termes dont le sens n'est pas fixe, est dans le cas de celui qui se trouveroit dans un Attelier environné d'outils & d'instrumens, dont il ne connoîtroit ni le maniement, ni l'usage; ou dans le cas d'un Soldat auquel on donneroit, soit pour l'attaque, soit pour la défense, des armes qui lui seroient inconnuës, & qu'il ne pourroit par conséquent gouverner qu'au hazard. Les raisonnemens & les démonstrations excluent rigoureusement tous les termes vagues; & si l'on s'obstine à les y employer, ce qu'ils ont de vague se retrouve nécessairement dans la conclusion, & l'empêche d'être une vérité démontrée. Mais, parmi le grand nombre de ceux qui parlent de démonstrations, & qui prétendent en fournir, il y en a fort peu qui ayent de justes idées des caractères d'une véritable démonstration; caractè-

res cependant qui ſe réduiſent à un fort petit nombre, & qu'il eſt très facile de ſaiſir. En effet tous les objets de nos connoiſſances intellectuelles ſe réduiſent aux définitions, aux propoſitions & aux argumens; ce qui répond à ce qu'on appelle communément les trois opérations de l'ame, la ſimple appréhenſion, le jugement, & le raiſonnement. Mais, dans tout cela, l'exactitude des termes eſt la premiere condition indiſpenſable, ſans laquelle on eſt d'abord arrêté, & dans le riſque de ſubſtituer l'erreur à la vérité. Il eſt aiſé d'éviter ces écueils en Mathématique, parce qu'on n'y a beſoin que de fort peu de termes pour exprimer les idées qui ſont l'objet de cette Science; à quoi ſe joint l'avantage de pouvoir joindre immédiatement aux actes de mémoire qui rappellent les mots, des actes d'imagination par leſquels on ſe repréſente les choſes qui y répondent: ce qui n'a pas lieu dans les autres Sciences. En effet, dans celles-ci, lorſque nous voulons faire un droit uſage de notre Entendement, il faut définir les choſes dont il s'agit, c'eſt à dire, les expliquer par des termes: & malheureuſement on eſt obligé

 d'em-

d'emprunter ces termes de l'usage vulgaire, qui n'en a point fixé le sens, & qui le plus souvent l'a assujetti à tant de variations, que ce n'est pas une médiocre peine que de se tirer de ce labyrinthe. Au moins ne peut-on espérer d'y réussir qu'en subordonnant toutes les Sciences les unes aux autres, & en établissant entr'elles la même liaison qui régne dans les Mathématiques.

On a donc lieu d'être surpris qu'il se trouve des Philosophes qui méconnoissent l'importance de ces précautions, & qui semblent croire qu'il vaille mieux ajuster & adopter les choses aux termes que les termes aux choses. C'est l'écueil contre lequel donnent en particulier ceux qui voudroient qu'en employant la Langue Latine pour écrire des Ouvrages philosophiques, on n'employât jamais que des termes de *Cicéron*, ou du moins de quelcun des Auteurs qui ont vécu pendant l'âge d'or de cette Langue. Les termes sont bons, lorsqu'ils sont les véritables signes des choses, & qu'ils expriment ce que l'on veut dire de la maniere la plus propre à le faire comprendre, sans rien ajouter aux notions, ni en rien ôter. *Ci-*

ceron

ceron lui-même a appris aux Philosophes à dire : *Usum loquendi populo concessi, Scientiam mihi reservavi.* D'ailleurs, c'est une étrange idée, que celle des personnes qui s'imaginent, que toutes les fois qu'elles employent un terme de *Ciceron*, ou de quelque autre bon Auteur Latin, elles parlent comme il a parlé. Cela n'auroit lieu qu'au cas qu'on attachât précisément aux termes les mêmes idées qu'y attachoient les anciens Ecrivains. Mais qui est-ce, je vous prie, qui oseroit affirmer qu'ils ayent eu des idées fixes & déterminées des choses dont ils parlent? Ou plutôt leurs Ecrits ne sont-ils pas remplis des preuves du contraire? Les *Ciceroniens*, & tous ceux en général qui ont cette manie du Style, ne peuvent s'empêcher d'admettre, quelques soins qu'ils prennent pour les éviter, plusieurs notions trompeuses, fondées sur de fausses acceptions des termes. C'est ce que *Bacon* appelloit *idola fori*; & le soin de les détruire n'est pas moins essentiel à la vraye Philosophie que celui de détruire les fausses idées elles-mêmes. Tout ce qui conduit l'esprit à la vérité par la voye la plus droite, & par con-

conséquent la plus courte, est bien dit, bien exprimé, & ne sçauroit l'être mieux, quoiqu'en pensent les Puristes, ou les Rhéteurs.

N'OUBLIONS pas dans l'énumération des causes qui pervertissent le droit usage de l'Entendement la malheureuse habitude, le funeste talent, de disputer sur tous les objets de nos connoissances, de façon qu'on soit également disposé & habile à soutenir le pour & le contre. *Carneade* acquit de la réputation parmi les Grecs, par l'usage qu'il faisoit de son éloquence en soutenant également le vrai & le faux. On comprend bien que cela ne peut avoir lieu qu'en donnant aux argumens dont on se sert un degré de vraisemblance qui suffise pour la persuasion, quoiqu'il ne suffise pas pour la conviction. Celle-ci n'existe que dans ceux qui savent faire un droit usage de leur Entendement; puisque pour y arriver, il faut connoitre les régles de la démonstration, comprendre exactement celles qu'on nous propose, & ne se rendre que parce qu'on en a senti toute la force. C'est à quoi ne conduira jamais la dispute, qui est également propre à gâter l'esprit & le

cœur.

cœur. On ſçait que la Secte Académique dans laquelle *Carneade* a tenu un des premiers rangs, faiſoit profeſſion de diſputer probablement ſur toutes ſortes de queſtions; mais on ſçait auſſi qu'ils évitoient de rien définir, & que ſe bornant à la ſuſpenſion de jugement, la facilité de parler, & les lieux communs de l'art oratoire, étoient leurs ſeules reſſources. *Ciceron*, en parlant de *Carneade*, le qualifie *homo omnium indicendo averrimus & copioſiſſimus*; il lui atttibuë une force incroyable & une variété infinie dans le diſcours. *Lactance* juge avec beaucoup de raiſon que de ſemblables exercices répugnent à la gravité des Philoſophes, qui ne doivent penſer qu'à mettre de la ſolidité dans ce qu'ils diſent. On ne ſçauroit donc approuver la coûtume que ſuivent encore aujourd'hui les Maîtres d'Eloquence, lorſqu'ils ordonnent à leurs Diſciples de louër, & enſuite de blâmer, de ſoutenir, & enſuite de combattre les mêmes choſes, en leur fourniſſant pour cet effet quelques raiſonnemens vagues, qu'ils habillent de phraſes rapetaſſées, ſans faire le moindre uſage de leur raiſonnement. C'eſt auſſi à quoi ſe borne l'habileté de pluſieurs

Pré-

Prédicateurs, qui, ayant pris un Texte, cherchent dans leurs répertoires tout ce qui peut y avoir quelque rapport, le cousent ensemble, & ont fini leur Sermon, dès qu'ils ont rempli le nombre de pages qu'ils ont coûtume d'y destiner.

ENTAMERONS-nous ici la matiere des passions; & ferons nous voir à quel point elles influent sur les idées que nous nous formons des choses, sur les jugemens que nous en portons, & sur la maniere dont nous en raisonnons? Le sujet est trop connu pour s'y arrêter, trop vaste pour penser à l'épuiser. Les hommes généralement parlant reconnoissent pour vrai ce qu'ils veulent qui soit tel, & rejettent ce qu'ils ne veulent pas, de façon que chacun croit le plus ce qu'il veut le plus. Dans les cas où il faudroit demeurer en suspens, faute de raisons décisives, la passion met dans la balance un poids qui en trouble l'équilibre, & la fait pencher comme elle veut. Cette façon d'envisager les choses n'est pas uniquement propre à ceux qui n'ont jamais fait aucun usage de leur Entendement: les hommes qui paroissent les plus éclairés,

&

& qui le font effectivement, se montrent quelquefois les plus foibles, dès que la passion vient leur offusquer le jugement. Toutes ces Sectes théologiques, qui ont causé tant de troubles & de scandales dans l'Eglise, n'étoient que l'effet des passions furieuses de ceux qui ont été les principaux Acteurs de ces odieuses scenes. Plus on a de savoir, plus l'orgueil exerce d'empire, & souffre impatiemment la moindre ombre de contradiction. Chaque Docteur s'arroge en secret les prérogatives de la Papauté. Les Jurisconsultes ont aussi un ordre de Légistes qu'on appelle *Civilistes*, & qui prétendent que tout est tellement exact & prouvé dans le Droit Civil, qu'il n'y a aucune correction à y faire. Pour soutenir cette assertion il est incroyable jusqu'où ils poussent l'opiniâtreté, & à quel point ils déraisonnent. En général notre Siècle est fertile en Savans précoces, qui écrivant sur ce qu'ils n'entendent point, & voulant néanmoins avoir raison, défendent les plus grandes absurdités, & se ferment à eux mêmes tout accès à la Vérité. Il ne leur importe pas de mettre tout sens dessus-dessous, pourvû qu'ils tiennent leur place.

ce parmi les Auteurs. S'ils ſavent répandre quelques agrémens de ſtyle dans leurs productions, elles ſont luës, & ſervent à gâter le goût de ceux qui s'occupent de ſemblables lectures.

L'UNIQUE diſpoſition où il faille être pour arriver à la Vérité, & pour en conſerver le depôt ſans altération, c'eſt une parfaite indifférence pour tout ce qui n'eſt pas la Vérité. Cette indifférence n'eſt autre choſe que l'amour même de la Vérité, joint au deſir de ſçavoir que nous tenons de la Nature. Embraſſer le faux pour le vrai, ce n'eſt pas ſçavoir, mais c'eſt être dans un état beaucoup pire que l'ignorance, ſurtout lorſqu'il s'agit de Vérités morales, où l'erreur eſt ordinairement la mère du vice & de l'infortune. Les Geométres ſeuls ont paru conſerver dans leurs recherches cette indifférence eſſentielle à la découverte du vrai. Quand ils conſidérent les figures qui font leur objet, il ne leur importe abſolument en rien d'y découvrir telles ou telles propriétés plutôt que tout autres. Il n'en eſt preſque jamais de même des Vérités d'un genre différent, où il y a toujours quelque faveur, ou défaveur attachée à

une

une assertion plutôt qu'à une autre. Le Gomarisme & l'Arminianisme, le Jansénisme & le Molinisme, n'auroient jamais fait tant de bruit, & leurs conséquences n'auroient jamais été aussi fâcheuses, si l'on n'avoit envisagé les opinions de ces différens partis que comme on envisage encore actuellement la quadrature du Cercle, & la découverte des degrés de Latitude.

Le bonheur est attaché à la possession de la Vérité. On ne sçauroit donc parvenir au bonheur que par la voye qui conduit à la Vérité, c'est à dire, par le droit usage de l'Entendement. En vain se récrieroit-on, qu'à ce compte il y aura bien peu d'hommes heureux, & que tous ceux qui auront vêcu dans l'ignorance se trouveront par là même exclus du bonheur? Il y a bien des choses à répondre là dessus. Le bonheur parfait n'est le partage d'aucun mortel. Celui dont la felicité paroit la plus grande, éprouve néanmoins l'inconstance du sort & les vicissitudes des choses humaines. Mais il est incontestable que la culture de l'Entendement, & la possession de la Vérité, qui supposent un esprit libre de préjugés

&

& exempt de passions, mettent l'homme dans la situation la plus propre à jouir des avantages qui entrent dans la composition du bonheur, & à se soustraire aux incommodités qui le troublent. Les ressources intérieures sont les seules assurées; des connoissances solides, & une conscience pure, sont des biens inamissibles, avec lesquels on n'est jamais malheureux, quoiqu'on puisse endurer des maux très sensibles.

APRÈS cela il faut remarquer que nous ne refusons pas aux personnes qui n'ont fait aucune étude tout droit usage de l'Entendement. Elles ne sont pas en état à la vérité de se procurer ce que nous appellons conviction; mais, lorsque d'autres les ont instruit de certains principes, & les leur ont persuadé de quelque maniere que ce soit, elles peuvent en faire des applications utiles & aussi salutaires pour elles, que si elles s'appuyoient sur des démonstrations. Il y a plus: ces gens-là se servent souvent beaucoup mieux de leur Entendement, que ceux non seulement qui ont fait de mauvaises études, mais même que les vrais Savans, les Philosophes qui ont suivi la bonne route, quand

quand les passions se mettent de la partie, & les jettent dans des écarts d'autant plus grands qu'ils ont plus de génie & de connoissances. Disons pourtant à la gloire du vrai savoir & de la bonne Philosophie, qu'ils préservent assez généralement de ces écarts ceux qui les possédent: & qu'en considérant de près ces personnages célébres, qui donnent quelquefois des Scenes éclatantes au public, & se couvrent de ridicule, ou même d'opprobre, on découvre qu'ils n'avoient que l'écorce, la fleur, le brillant des Sciences, sans en avoir le fonds & la solidité.

S'il n'y avoit personne dans la Société qui ne fit un droit usage de son Entendement, presque tous les maux dont on se plaint dans le monde disparoitroient. Princes & Peuples, Maîtres & Serviteurs, Epoux, Pères, Enfans, convaincus qu'on n'est réellement heureux, qu'autant qu'on travaille au bonheur des autres, ne feroient naître aucune de ces adversités qui sont le fruit de la dépravation humaine, & adouciroient toutes celles qui sont une suite des causes naturelles, de maniere qu'elles deviendroient fort supportables. Voilà sans contredit de tous les mo-

motifs le plus grand à perfectionner son Entendement. Mais la voix du Philosophe ne pénétre guères dans ces lieux qui ont été de tout tems le théatre des passions, & l'école des vices.

Il ne paroitroit pas nécessaire d'avertir que ceux qui n'ont pas acquis la faculté de faire un bon usage de leur Entendement, n'ont ni le droit, ni le talent requis pour juger de l'usage que d'autres font du leur. Cependant rien n'est plus commun que de rencontrer des Critiques, montés sur le ton le plus haut & le plus aigre, qui citent devant leur impérieux Tribunal, tous ceux qui se produisent dans la République des Lettres, qui veulent les assujettir à leurs décisions, & leur prescrivent des règles dont ils ne sont pas en état de démontrer la justesse. Celui-ci fait une nouvelle Poëtique; celui-là refond l'Art Oratoire: le grand nombre surtout se piquent de Philosophie, & veulent porter le flambeau de leur sagacité dans des lieux inaccessibles aux mortels, ou qui le sont du moins pour eux. Rien ne répand plus de trouble dans la Société Littéraire que ces vaines & ridicules prétentions: la multitude

tude des Despotes y est un principe d'anarchie. L'abus est intolérable, quand ce sont des gens absolument incapables de juger, qui s'en mêlent; mais il devient plus spécieux, & par conséquent plus dangereux, lorsque des hommes d'une célébrité méritée, qui ont effectivement cultivé leur entendement par rapport à certaines Sciences, & les ont enrichies de découvertes importantes, en prennent occasion de décider des choses dont ils sont à peine en état de se faire de justes idées. C'est ce que nous avons déja remarqué au sujet de *Descartes*, qui se vantoit de donner une démonstration geométrique de l'existence de Dieu. On peut y ajouter l'exemple de *Newton*, ce Prince des Geométres, qui se croyant en état de juger des matieres de Métaphysique, a dit que l'influence physique du corps sur l'ame étoit une chose connuë par l'expérience, que l'espace devoit être considéré comme le séjour & le *sensorium* de la Divinité, que la Nature a besoin que Dieu vienne à son secours pour réparer ses forces épuisées, ou pour corriger ses défauts, enfin qui, vers la fin de ses Principes mathématiques de Philoso-

phie naturelle, a parlé de la Divinité en termes qui ne sont pas intelligibles, & qui sentent plus l'Orateur que le Philosophe.

CELUI qui a poussé aussi loin qu'il est possible la perfection des facultés intellectuelles, sçait également quelles sont les choses dont il peut juger, & quelles sont celles dont il doit s'abstenir de porter son jugement. Surtout il ne s'érige point en juge de ceux qui, ayant fait leur objet de connoissances auxquelles il ne s'est point appliqué, doivent être censés plus en état d'en parler que lui. Ce n'est pas que le degré de pénétration auquel il est parvenu à d'autres égards, ne puisse, en vertu de cette affinité qui régne entre toutes les Sciences, lui faire découvrir telle ou telle faute particuliere dans laquelle seront tombés des gens d'ailleurs beaucoup plus versés que lui dans le genre d'étude dont il s'agit. C'est là même un piège dangereux, qui, si son esprit n'est pas doüé d'une solidité suffisante, peut l'engager à sortir de sa sphère. Mais la connoissance distincte des forces de notre Entendement doit nous arrêter; & il est aussi peu convenable à un Erudit

ou

ou à un simple Geométre de vouloir trancher du Philosophe qu'à un Négociant, de vouloir sonder les profondeurs de la Politique. On a beau faire ces réflexions ceux même qui en sentent la justesse, s'oublient quelquefois, & ont besoin qu'on les ramene par l'ancien mot: *Ne sutor ultrà crepidam.*

Ce degré le plus éminent de perfection intellectuelle, auquel nous disons que l'homme attentif à faire un bon usage de ses facultés peut parvenir, n'est rien moins qu'une entiere infaillibilité. L'habitude la mieux affermie, les précautions les plus exactes, ne suffisent pas pour préserver de toute erreur. Cette prérogative est au dessus de l'humanité: en vain la chercheroit-on ici bas. La mémoire seule, par sa faillibilité, peut occasionner des erreurs qui, dans un long travail de l'esprit, sont inévitables. Un Arithméticien consommé, dans un calcul compliqué & fatiguant, n'a qu'à dire une seule fois par mégarde neuf & sept font quinze au lieu de seize, ou sept fois neuf font soixante six au lieu de soixante trois, pour qu'une telle faute, influant sur toute la suite de l'opération, le mene à un ré-

sultat faux. Les erreurs de calcul sont faciles à commettre; mais il est bien plus facile encore de se tromper, quand on procède sur des vérités universelles, qui ne tombent point sous les sens, & dont nous avons des idées bien moins précises que des nombres & de leur valeur. Ajoutons que, quand c'est l'habitude qui nous guide, & d'autant plus que cette habitude est longue & forte, nous agissons avec une vîtesse qui ne nous permet pas d'appercevoir distinctement tous les actes de détail, qui entrent dans notre action totale; & bien que nous les fassions en vertu de certaines régles, nous ne nous rappellons pas ces régles, & nous n'en faisons pas l'application par des raisonnemens distincts. Alors il peut arriver, & il arrive souvent, que les facultés inférieures, surtout si elles ont souffert quelque altération, glissent dans les opérations intellectuelles des défauts dont nous ne nous appercevons pas, mais qui ne laissent pas d'avoir des conséquences dommageables. On a une théorie assez complette des moyens de perfectionner l'Entendement; mais on n'est pas aussi instruit de tous les obsta-

cles

cles qui peuvent porter atteinte à cette perfection, même lorsqu'elle est déja acquise, & de tous les remèdes qu'on peut efficacément opposer à ces obstacles. C'est ce qui fait qu'il est fort difficile d'estimer jusqu'à quel point telle ou telle erreur peut être imputée à un homme qui paroissoit avoir des lumieres suffisantes pour n'y pas tomber. Le meilleur est pour l'ordinaire de ne point user de rigueur dans ces imputations, & de rejetter la plûpart des erreurs sur la foiblesse humaine; car il n'y a point de mot plus équitable que celui-ci: *Errare humanum est.* Cependant on tient une conduite toute opposée dans l'Empire Litteraire: l'envie, la jalousie, la malignité, y mettent impitoyablement les moindres erreurs en ligne de compte, & sont charmées de pouvoir les exagèrer, surtout quand elles se trouvent dans des hommes dont la prééminence déplaît. Les maximes de la Religion devroient être dictées ici par la seule Raison; c'est que celui qui a une poutre dans l'œil ne doit pas regarder le fêtu qui est dans celui d'un autre, & que pour avoir droit de le-

ver la pierre, il faut être soi-même exemt de péché.

EN prescrivant d'aussi justes devoirs à ceux qui épluchent trop sévèrement les défauts des autres, il est nécessaire d'avertir réciproquement ceux qui se sentent quelque degré de supériorité, de ne point en prendre occasion d'être présomptueux & confians. Les exemples perpétuels des erreurs auxquelles les plus grands hommes sont sujets, & de celles même que l'expérience propre de chaque particulier doit lui rappeller, suffisent pour inspirer la timidité, & la circonspection à quiconque n'est pas la dupe des illusions les plus grossières. Mais comment ces illusions ne se formeroient-elles pas, lorsqu'un vulgaire stupide les favorise de toutes ses forces en donnant à corps perdu dans le préjugé de l'autorité, en accordant sa créance aux choses les plus absurdes dès qu'elles sortent de certaines bouches. Les disciples de *Pythagore* & d'*Aristote* ont reçu comme des Oracles tous les discours de leurs Maîtres: & l'on sçait ce dont est capable *la foi du Charbonnier*. Le plus grand service dont les Scien-

Sciences soient redevables à *Descartes*, ce en quoi consiste cette restauration de la Philosophie dont personne ne lui conteste la gloire, c'est d'avoir combattu de toutes ses forces le préjugé dont nous parlons, en montrant que presque dès le berceau il s'introduit dans l'ame humaine des notions, qui ont pour unique fondement l'autorité des autres, & que l'on regarde comme des principes innés, parce qu'on ne se souvient pas de leur origine. Cela leur donne une force équivalente à celle de la vraye évidence; on sent une répugnance intérieure à douter de ces principes, & à les soumettre aux loix de l'examen. C'est là dessus que *Descartes* fondoit la nécessité de douter une fois en sa vie de tout, & prétendoit avec beaucoup de raison que c'est par là que doivent commencer les études philosophiques. Car son intention n'étoit pas de prescrire le doute universel comme une régle commune à tous les hommes; sachant bien que le plus grand nombre d'entr'eux n'a ni le tems, ni les moyens, de vaquer à l'examen de toutes les notions qui se trouvent dans son ame. Et même s'il s'agissoit d'un examen rigoureux

reux & complet, la vie la plus longue ne fuffiroit pas à l'homme le plus propre à s'en acquitter.

CEUX qui s'apperçoivent de quelques fautes que d'autres ont commifes, & furtout de celles qui échapent à de grands Génies, ne doivent pas s'imaginer pour cela qu'ils puffent faire les mêmes chofes, & les faire mieux que ne les font ceux qu'ils ont trouvé repréhenfibles. Un Soldat qui s'apperçoit dans quelque occafion de la mauvaife manœuvre d'un grand Général, feroit-il écouté s'il offroit de fe charger du Commandement; & au cas qu'on voulut le lui confier, ne tomberoit-il pas bientôt lui-même dans des bevuës beaucoup plus groffières? Ou bien un Ecolier d'Arithmetique qui auroit remarqué une des inadvertances dont nous avons fait mention, feroit-il par cela même en état de fe tirer de calculs femblables à celui où cette erreur s'eft gliffée. C'eft-là pourtant le triomphe ordinaire des petits efprits: ils font continuellement à la quête de femblables minuties, & dès qu'ils ont réuffi à en trouver quelcune, ils étourdiffent tout le monde de leurs clameurs; il ne tiendroit pas à

eux

eux qu'on ne fit descendre le personnage illustre, en qui ils l'ont observée, du rang qu'il occupe, & qu'il remplit avec dignité, pour les y élever. Une des routes les plus abrégées pour se faire un grand nom, c'est d'attaquer de grands hommes. Aussi cette route est-elle extrèmement battuë: le nombre des Insectes qui bourdonnent à nos oreilles pendant les chaleurs de l'Eté n'est guères plus grand que celui de ces Critiques subalternes qui font dans la République des Lettres le même mêtier que les Troupes irrégulieres dans les Armées.

Revenons aux notions générales qui concernent la recherche de la Vérité. Les diverses observations & réflexions qu'on vient de lire, ne nous en ont au fonds pas écarté; nous nous persuadons qu'elles entrent dans le plan de cet Ouvrage, qu'elles méritent une attention particuliere, & que les effets de cette attention peuvent être très utiles à l'amélioration des Etudes, & au progrès des Sciences.

CHAPITRE X.

De la Recherche de la Vérité.

LA Raiſon & l'Expérience doivent toujours agir de concert. Quand la première a fait quelque découverte de ſpéculation, elle doit la vérifier ſoigneuſement par les voyes expérimentales, à moins qu'elle ne veuille courir le riſque d'adopter des chimères, & de les ſubſtituer aux réalités. L'Expérience à ſon tour ne ſauroit tirer aucun fruit des connoiſſances dont elle eſt la ſource, ſi elle ne charge la Raiſon du ſoin d'en former d'exactes définitions, de s'élever à des idées diſtinctes, à des notions univerſelles. Ces deux guides réunis ſuffiſent à l'homme, dès qu'il ne veut pas aſpirer à des connoiſſances qui lui ſont interdites: mais, pour peu qu'il s'attache trop à l'un, & qu'il néglige l'autre, l'erreur eſt, pour ainſi dire, à la porte.

L'ENTENDEMENT n'a point de moyen plus aſſuré d'augmenter journellement ſes forces, que celui de ſoumettre fréquemment

ment les sujets dont il s'occupe à des analyses logiques, où il fasse une application distincte des régles de l'Art de penser, surtout dans les cas où nous avons lieu de craindre qu'il ne soit arrivé quelque méprise, quelque *aberration* des régles ordinaires. Tel est, par exemple, le cas d'une nouvelle découverte que nous avons faite, ou d'une hypothese nouvelle que nous avons inventée. Cette tendresse paternelle, ou plutôt aveugle, que les hommes ont pour toutes leurs productions, a presque toujours des suites contre lesquelles nous devons être soigneusement sur nos gardes. L'Apologue du Hibou, qui trouvoit ses petits beaux, & les peignoit à l'Aigle comme tels, se renouvelle à toute heure. Nous ne devons pas user d'une moindre vigilance par rapport aux opinions des autres, lorsqu'il nous arrive de les disputer & de vouloir en juger: l'envie, & d'autres dispositions semblables, dont il y a souvent un levain secret & inobservable dans le cœur des personnes les plus droites, & les mieux intentionnées, suffisent pour nous rendre injustes, & pour introduire dans nos raisonnemens des faux principes, des

applications vicieuſes, & ſurtout des expoſés infideles de la doctrine ſur laquelle nous portons notre jugement.

En général les analyſes logiques ſont l'exercice le plus utile à l'eſprit humain, le plus propre à nous former aux opérations intellectuelles, en les rendant également ſûres & promtes. On peut les comparer à ces calculs dans leſquels on commence d'abord par les chiffres d'en-haut pour arriver ſucceſſivement à ceux d'embas, & enſuite on remonte de la même maniere qu'on étoit deſcendu, pour comparer les deux produits. Ceux qui croyent poſſeder la plus forte habitude du raiſonnement, doivent de tems en tems revenir aux élémens analytiques, ne fut-ce que pour ſe rafraîchir le ſouvenir des règles, & des raiſons ſur leſquelles leur obſervation eſt fondée. Mais ſurtout, dès qu'il s'agit de quelque matiere importante, & ſpécialement de quelque matiere qui n'eſt pas compriſe dans les objets familiers de leurs études, ils ne doivent jamais ſe diſpenſer de la ſoumettre à cette analyſe, pour éviter toutes les erreurs qui pourroient venir, ou de la promtitude des opérations habi-

tuel-

tuelles, ou de ce que le ſujet renferme de moins connu pour eux. C'eſt une erreur groſſiere que de rejetter de ſemblables exercices, dès qu'on a paſſé le tems des premieres études, comme s'ils ne convenoient qu'alors, & qu'ils euſſent quelque choſe de honteux pour des perſonnes avancées dans la carrière de la vie, des Sciences & des Emplois. Il ſeroit bien à ſouhaiter au contraire que ces perſonnes en connuſſent le prix, & y recouruſſent dans bien des occaſions, où elles tombent dans des erreurs, honteuſes non ſeulement pour elles, mais ce qui eſt le plus fâcheux, très préjudiciables à la Société.

Ce n'eſt que par le moyen des analyſes logiques qu'on peut s'aſſurer d'avoir exécuté tous les actes requis pour la connoiſſance de la vérité, ſans qu'aucun ait été omis, ou fait hors de la place qui lui convient. Cette défiance de ſoi-même eſt bien louable dans ceux même qui ont lieu de ſe croire verſés & comme rompus dans les matieres dont il s'agit. Le ſavoir le plus éminent conduit ceux qui le poſſedent aux plus grandes erreurs, dès que s'y repoſant trop longtems, ils

prennent la coûtume de décider sans examen. Ils ne manquent guères, parmi le grand nombre de leurs décisions, d'en hazarder de legères, de temeraires, d'erronnées; & l'orgueil les engage ensuite à soutenir avec une opiniâtreté invincible ce qu'ils ont une fois avancé. Cela ne leur arriveroit assurément pas, s'ils ne perdoient jamais de vûe les règles du raisonnement, & qu'ils n'affirmassent rien, ou du moins ne persistassent dans aucune assertion, qui n'y fut conforme.

IL est en particulier impossible de découvrir & de réfuter les erreurs dans lesquelles d'autres sont tombés, sans le fil d'une analyse exacte, parce que pour y réussir, il faut arriver au terme d'où ils sont partis lorsqu'ils ont commencé à s'égarer, montrer la cause de leur égarement, & tracer la route qu'ils ont suivie depuis la derniere vérité à laquelle ils ont fait succéder l'erreur au moyen de quelque faux raisonnement, jusqu'aux conclusions les plus éloignées auxquelles ils sont arrivés. C'est uniquement ainsi, & non par toutes ces voyes odieuses, qui ont été mises en œuvre contre les Hérétiques de tous les tems, qu'on parvient

à

à extirper radicalement toute opinion fausse, ou du moins à ne laisser à ceux qui la défendent que la honte d'un entêtement déraisonnable. Le Philosophe vrayement tel ne doit jamais écrire d'autres réfutations ; & si tous les Livres de Controverse étoient ramenés à cette loi, il n'en resteroit guères à qui ce titre convient : ils rentreroient presque tous dans la classe des Libelles.

L'HOMME n'a pas toujours des vérités à établir, des démonstrations à proposer. Si son Entendement étoit restreint à ne connoître & à ne juger que des choses qui portent le sceau de l'évidence ; il se trouveroit borné à un trop petit nombre d'objets. Mais, immédiatement au dessous de la région pure & sublime des Vérités, se trouve celle des probabilités, région immense par la multitude des choses qui y appartiennent, & par ces degrés innombrables qui conduisent de la moindre probabilité à la plus grande, des confins de l'erreur ou du doute à ceux de la Vérité, & de la certitude. Placés donc comme nous le sommes, dans un lieu qu'on peut appeller le séjour des probabilités, nous devons appliquer notre En-

tend-

tendement à en juger, à les apprécier, & à former des résultats qui y soient exactement conformes. L'Expérience montre suffisamment, que non seulement dans les Sciences où il s'agit d'arriver à des notions universelles, mais aussi dans les affaires de la vie humaine, qui exigent l'application des vérités générales aux cas particuliers, il ne dépend pas toujours de nous d'obtenir une parfaite certitude. Mais il ne s'ensuit pas de là, comme bien des gens paroissent le croire, & agir en conséquence, qu'il faille remettre les choses au hazard, & s'abstenir de tout raisonnement. Notre Entendement est ici, comme partout ailleurs, le seul guide auquel nous devions avoir recours; c'est à lui à nous fournir d'abord une idée exactement déterminée du cas dont il s'agit, à faire ensuite l'énumération la plus complette qu'il soit possible des raisons d'affirmer ou de nier, d'espérer ou de craindre, d'agir ou de ne pas agir, d'agir ainsi ou de toute autre maniere, pour prendre ensuite le parti prépondérant, & suivre la route qu'il nous ouvre. La Logique proprement dite contient les principes généraux & les

fon-

fondemens de la Logique des probables; Science plutôt à desirer qu'à attendre des efforts d'aucun Philosophe, quelque grand qu'il puisse être. Mais on peut au moins suppléer en partie à ce défaut par l'observation scrupuleuse des régles de la Logique, & en se formant une idée générale de la maniere de juger des probabilités d'après les methodes particulieres que d'habiles gens, comme Mrs. *de Moivre*, *Déparcieux*, &c. ont suivies pour découvrir les probabilités des différens jeux, celles de la durée de la vie humaine, & d'autres semblables. Je dis que c'est la Logique qu'il faut appeller ici au secours, & la Logique seule; car les Mathématiques, quoiqu'elles puissent perfectionner l'Entendement à plusieurs égards, l'éloignent en quelque sorte de l'examen des probabilités par l'habitude qu'elles lui font contracter de ne s'occuper que de démonstrations. Aussi voit-on pour l'ordinaire que de grands Mathématiciens, appellés à juger des probabilités, ne font que tâtonner, douter, & ne savent trouver que des difficultés, au lieu des solutions qu'on desire. On en a même tiré la conséquence, ou si l'on veut

veut le préjugé, que les Savans de cet ordre ne sont pas propres au maniment des affaires publiques, où le compas ne sert de rien, & qui demandent qu'on fasse un usage perpétuel de la balance. Et en effet l'Histoire ne fournit guères d'exemples de Mathématiciens politiques, à moins qu'ils n'ayent été en même tems aussi grands Métaphysiciens que Mathématiciens; union rare, & qui ne s'est peut-être jamais trouvée à un point sensible que dans l'immortel *Leibnitz*.

LES probabilités ne sont point bannies des Sciences, puisque les hypotheses qu'on est obligé d'y admettre, ne sont autre chose que des propositions probables, qui tiennent la place des propositions démontrées, en attendant qu'on puisse arriver à celles-ci. Ceux qui les rejettent absolument, admettent eux-mêmes la plus fausse de toutes, c'est qu'on puisse s'en passer. Il feroit au contraire à souhaiter que le nombre en fut plus grand, c'est à dire, de celles qui satisfont à toutes les conditions requises pour de bonnes hypotheses; & l'on doit sçavoir gré aux Inventeurs qui en produisent de semblables.

Nous

Nous avons parlé de la recherche des erreurs entant qu'elle est destinée à les combattre & à les réfuter; mais cette recherche a un autre usage, qui n'est pas moins important, quoiqu'il soit bien plus rare d'y penser, & d'en tirer l'utilité qui y est attachée. Cet usage consiste dans un retour sur nous-mêmes, qui nous instruise de nos propres erreurs, en nous montrant dans l'exemple des autres, & dans la conduite qu'ils ont tenuë, ce qui nous est arrivé à nous-mêmes en bien des occasions. La réflexion générale que l'examen des erreurs des autres doit faire naître en nous, c'est que nous ne sommes pas à l'abri du même risque, & qu'à moins que nous n'ayons exactement vérifié toutes nos opinions, il peut y en avoir qui soyent dans le cas. Mais, comme dans le cours de la vie humaine, les égaremens d'un libertin peuvent engager quelcun qui suivoit la même route, à se reconnoitre, & à rentrer en lui-même, il y a souvent dans les différentes causes d'erreur qui ont influé sur les autres, dequoi nous faire ouvrir les yeux sur nous-mêmes. *Locke*, par exemple, dans son Traité *de l'Entendement humain*,

a

a pris les idées des qualités sensibles pour des idées primitives, & a substitué des notions imaginaires aux notions réelles, parce qu'il a tacitement supposé que les choses sont telles que nous les appercevons par les sens, & que nous nous les représentons par l'imagination. De même encore il a fait venir toutes les idées des sens, parce qu'il a admis l'influence physique du corps sur l'ame. Il n'y a aucun Philosophe, qui ne doive tirer de là cette leçon, c'est que, toutes les fois qu'il s'agit des choses sensibles, & même de toutes celles qui y ont quelque rélation, nous devons bien prendre garde de ne pas les juger telles qu'elles s'offrent aux sens & à l'imagination; & en général que nous devons user de la plus grande circonspection pour ne rien supposer gratuitement. Si *Locke* avoit été attentif à ces régles, il se seroit bien gardé d'établir sur le pied d'axiomes, des choses auxquelles répugne l'expérience la plus commune, il n'auroit pas envisagé, comme une question préliminaire, qui ne demandoit aucun examen, la détermination de la cause, en vertu de laquelle les sensations de notre ame coëxistent

aux

aux changemens qui arrivent dans nos organes. *Descartes* avoit bien apperçu cette source d'erreur, & il l'avoit évitée, en niant qu'il existât, dans les idées que l'ame se fait des choses sensibles, rien qui fut semblable aux objets, & qui dut faire regarder leurs notions comme irrésolubles en d'autres plus simples. Au contraire il avoit parfaitement distingué la perception de l'ame, le changement dans l'organe, & la cause de ce changement entant qu'elle existe dans l'objet. Par là il avoit mis en évidence, que les notions des qualités sensibles peuvent se résoudre en d'autres plus simples, de la réunion & de la confusion desquelles se forment ces images qui, si nous pouvions les comparer avec les premiers principes d'où naissent les impressions, n'ont aucun rapport de ressemblance avec eux, bien loin d'être des especes de copies qui expriment fidèlement un archetype.

Les suppositions tacites sont non seulement des principes de séduction dans les Sciences; mais elles font encore concevoir dans la plûpart des affaires humaines des espérances trompeuses qui ne manquent jamais d'être frustrées. Ce n'est

n'eſt pas qu'une théorie exacte des ſuppoſitions tacites, qui ſont appuyées ſur des probabilités ſuffiſantes, ne fut fort utile, tant pour éviter les erreurs, que pour donner des explications convenables dans bien des occaſions. Mais, avant que de les admettre comme des principes propres à ces uſages, il faut les examiner attentivement, & bien conſtater les raiſons qui ont engagé à les recevoir, auſſi bien que celles qui pourroient porter à les rejetter. Sans cela ces ſuppoſitions ne ſervent qu'à aveugler les eſprits, & à les rendre incapables de chercher des Vérités qu'ils ſeroient en état de découvrir, mais qu'ils négligent, parce qu'ils croyent poſſeder des notions équivalentes & ſuffiſantes. C'eſt le cas des Geométres lorſqu'ils tranſportent ſans héſiter dans la Métaphyſique les notions dont ils ont fait uſage avec ſuccès, tant qu'ils ne les ont appliquées qu'aux objets ordinaires de leurs recherches. On ne ſauroit trop recommander aux Savans, quelles que ſoyent leurs études, de ne pas pouſſer l'application de leurs principes au delà de ſes juſtes bornes, & de s'arrêter dès qu'ils ſont parvenus aux limi-

mi-

mites de leur domaine, les excursions qu'ils font au delà n'étant, s'il est permis d'employer cette expression, que de véritables brigandages. Donnons encore un exemple des abus qui peuvent avoir lieu dans ce genre, & des cas où les suppositions doivent, ou ne doivent pas, être admises.

Les perceptions des choses sensibles étant excitées dans l'ame, & les mouvemens volontaires étant produits dans le corps, tout comme si l'ame faisoit naître, par une force qui lui fut propre, les mouvemens volontaires du corps, & que le corps réciproquement eut la force de produire dans l'ame les perceptions des choses sensibles; il n'y a aucun danger dans la Morale & dans la Politique, à partir de la supposition, que les choses se passent effectivement ainsi, & qu'il y a un commerce réel entre ces deux substances. Mais il en est tout autrement dans la Psychologie raisonnée, où c'est une erreur, & une erreur dangereuse, que de vouloir rendre raison de la correspondance qui régne entre les états de l'ame & les états du corps, par un commerce réel & une liaison physique en-

entre ces deux ſubſtances. De même, dans la partie ſphérique de l'Aſtronomie, l'Aſtronome ne fait pas difficulté de ſuppoſer que le Soleil & tous les Aſtres ſans exception tournent d'Orient en Occident autour de la Terre placée au centre de l'Univers; mais dans la théorie il fait la ſuppoſition contraire, & ſe jetteroit dans une foule d'erreurs & d'abſurdités, s'il ne faiſoit tourner la Terre avec les Planetes autour du Soleil en repos.

LES fictions ſont utiles; elles ſervent à trouver les Vérités & à les démontrer: on auroit tort de les proſcrire indifféremment; mais ce n'eſt pas à dire qu'il faille les recevoir indifféremment, & en faire uſage par tout. C'eſt faute d'être attentif à ces importantes directions, que l'on tombe ſans le ſçavoir dans toutes ſortes d'erreurs. Nous ne nous faiſons aucun ſcrupule d'entrer dans les détails qui viennent d'être propoſés, & de donner de l'étenduë à des réflexions qu'on chercheroit inutilement, (nous oſons le dire, ſans crainte d'être démentis,) dans ceux qui ont écrit juſqu'à préſent ſur la recherche de la vérité. Après cela nous reconnoiſſons ingenuëment, que tout le mon-

monde n'eſt pas en état de découvrir les ſources cachées des erreurs; & qu'outre la parfaite connoiſſance des régles, il faut un certain tour, une certaine force d'eſprit, dont la Nature n'eſt pas prodigue. Mais ce ſeroit une prétention ridicule que de vouloir rendre les Sciences d'une ſimplicité & d'une facilité qui les mit à la portée du vulgaire. Ceux qui ont formé le projet de les traiter dans ce goût, y ont échoué; car il ne faut pas mettre en ligne de compte *les Mondes* de Mr. de *Fontenelle*, Ouvrage non ſeulement unique dans ſon genre; mais dans lequel cet incomparable Ecrivain s'eſt emparé d'une matiere unique par rapport à ce genre d'écrire, & n'en a même habilement pris que la fleur, que ce qui étoit ſuſceptible des ornemens qu'il y a ſi ingénieuſement répandus.

L'Erreur montre donc le chemin à la Vérité. Ce paradoxe eſt aiſé à juſtifier. En connoiſſant la cauſe qui a fait errer, on découvre par là même ce qu'il faut redreſſer & corriger, pour réparer ce qui a été mal fait, & s'aſſurer qu'on n'y retombera plus. En effet, on s'apperçoit quelle eſt la faculté de notre ame,

dont l'usage a été défectueux, & l'on voit par conséquent quel est le remède convenable à ce défaut, soit dans le cas présent, soit pour l'avenir. *Descartes* a pris l'étenduë pour la substance même du corps. Il est tombé dans cette erreur, parce qu'il s'est arrêté à la notion confuse de l'étenduë, & qu'il l'a cruë irrésoluble. On ne sauroit donc éviter d'y tomber après lui, si l'on ne s'attache à rendre cette notion distincte, en concevant dans l'étenduë la pluralité de diverses choses existentes l'une hors de l'autre, d'où résulte une continuité apparente qui nous persuade que ces choses sont inséparablement unies, ou même qu'elles ne sont qu'une seule & même chose. Le corps apperçu par les sens, & le corps réel, sont deux êtres entierement différens; & en dévelopant la notion confuse de l'étenduë nous appercevons que cette image trompeuse par laquelle nous avons été deçus, est du même ordre que toutes les autres qualités des images sensibles, à l'égard desquelles *Descartes* lui-même a reconnu & enseigné qu'il n'y avoit rien dans les corps qui y fut semblable. Il est donc manifeste que la notion

con-

confuse de l'étenduë n'est pas réelle, dans le sens où *Descartes* l'a prise, mais qu'elle est purement imaginaire; & le dévelopement de la cause de son erreur nous conduit ainsi tout droit à la Vérité, ou pour m'exprimer avec plus de précision, nous montre la route qui y conduit. Car il arrive souvent, qu'en appercevant la véritable route, d'autres obstacles, pris de la nature même des choses, nous arrêtent, & ne nous permettent pas de continuer notre chemin. On rencontre les profondeurs de la Nature, qui, comme autant d'abymes refusent de se laisser sonder, au moins par l'Intelligence humaine. Nous en avons la preuve dans le même exemple. On peut, en suivant les régles d'une saine méthode, se convaincre que la notion ordinaire de l'étenduë est une notion confuse, qu'il s'agit de résoudre en une notion distincte; mais ce n'est pas à dire que cette *résolution* soit en notre pouvoir. Il ne suffit pas même d'avoir encore découvert, que l'étenduë resulte de la coëxistence de plusieurs choses réunies, dont l'impression totale nous paroit l'effet d'un tout continu; cela ne nous apprend

point quels sont ces principes de l'étenduë, quelle différence il y a entr'eux, & en quoi consiste leur union. Si l'on veut s'engager dans ces recherches, il peut arriver qu'en s'éloignant de l'erreur de *Descartes*, on en admette de nouvelles. De ce qu'on a apperçu celles des autres jusques dans leurs sources, il ne s'ensuit pas qu'on ait acquis une pénétration qui s'étende à tout. Mais c'est toujours une avance très considérable que d'être au fait des erreurs précédentes & de leurs causes. Pour s'en convaincre on n'a qu'à jetter les yeux sur l'Architecture militaire, & sur tous les Ouvrages anciens & modernes qui la concernent: on verra comment les bévuës de ceux qui ont précédé ont été utiles à ceux qui ont suivi, & par quels degrés l'art de la fortification s'est perfectionné jusqu'au point où il se trouve aujourd'hui. Il en est de même des progrès de l'Astronomie depuis *Ptolémée* jusqu'à présent.

NE quittons pas ce sujet, sans faire encore une remarque importante, c'est que les erreurs, surtout celles des grands Génies, contiennent presque toujours quelque partie de la Vérité, ensorte qu'il ne

ne s'agit souvent que de retrancher ou d'ajoûter quelque chose, pour obtenir le vrai. Et c'est alors qu'on est exactement en droit de dire, que l'erreur mene à la Vérité. La Physique en fournit un bon nombre d'exemples. Plusieurs de ceux qui cultivent cette Science avec succès, fournissent des explications de divers phénomenes, qui sont en grande partie vrayes; mais comme ces Auteurs ne connoissent pas assez toute la force du Principe de la Raison suffisante, ou ne se sont pas familiarisés, autant qu'il en est besoin, avec les notions ontologiques, ils donnent pour exact & complet, ce qui a besoin encore d'être corrigé à quelques égards, & suppléé à d'autres. Il faut beaucoup d'habileté, & quelquefois de travail, pour présenter les choses dans l'état où ils les présentent: mais cela ne suffit pas pour conduire aux idées vrayement distinctes, qu'on ne sauroit obtenir qu'en recourant à des vuës d'un ordre supérieur.

Le doute universel est un préalable nécessaire à l'examen des Vérités: nous l'avons dit ci-dessus d'après *Descartes*. Mais il ne faut pas le confondre avec le doute ha-

bituel & permanent, avec le Pyrrhonisme, qui bien loin de former l'Entendement, & de le conduire au Vrai, en altére toutes les facultés, & en pervertit entierement l'usage. C'est quelque chose de bien singulier, c'est un des travers les plus bizarres de l'esprit humain, que la hauteur & le mépris avec lequel les partisans du doute universel regardent ceux qui s'occupent de la recherche de la Vérité, & qui sont persuadés que ce n'est pas une recherche entierement infructueuse. Le Pyrrhonisme est l'éponge de la Raison, & le tombeau de l'Entendement. Si l'on ne peut rien connoître, c'est en vain qu'on cherche à perfectionner des facultés, qui ne se rapportent à aucun but.

C'est avoir fait bien peu de chemin dans la culture de l'Entendement que d'avoir découvert la prétenduë Maxime; que tout ce que nous sçavons, c'est que nous ne pouvons rien sçavoir. Aussi ceux qui avancent cette Maxime avec tant de confiance, n'ont jamais connu d'autre sorte de raisonnement que l'Induction; & n'ont employé que cette Induction incomplette que la Logique condamne.

Lisez *Sextus Empiricus*, *la Mothe le Vayer*, *Montaigne*, *Bayle*, & tous les Coryphées de la Secte doutante, vous n'y trouverez qu'un amas, un entassement de toutes les fausses opinions, dont le Monde a été rempli dans tous les Siècles; d'où, sans autre forme de procès, on infère qu'il n'y a jamais eu de Vérité connuë & qu'il ne sauroit y en avoir. Mais on chercheroit en vain dans ces Auteurs une suite de raisonnemens conformes aux régles, soit pour la forme, soit pour la liaison qui régne entr'eux. Tout leur Art se réduit à former des doutes, à les multiplier, à les présenter sous toutes sortes de faces, & à faire le plus d'usage qu'il leur est possible des ressources sophistiques. Un illustre Prélat qui s'est égaré dans cette honteuse route, a montré toute la foiblesse de son esprit, en voulant démontrer celle de l'esprit humain: la forme didactique de son Ouvrage étoit ce qu'il y a de plus propre à en exposer la caducité: il porte avec lui sa propre réfutation. C'est assurément la marque la plus assurée d'un esprit vain, foible, leger, que de donner tête baissée dans les écarts du Pyrrhonis-

nisme, & de se déclarer l'Avocat d'une aussi mauvaise cause. On comprend aisément que de pareilles gens doivent douter de tout, puisqu'ils ne comprennent rien, & qu'ils n'ont que des idées vagues & confuses de tous les objets de nos connoissances. On comprend même comment ils peuvent prétendre que *tous les* autres acquiescent au doute universel dont ils font profession; ils en jugent par eux mêmes, & font de leur entendement la mesure de tout entendement humain. Cet orgueil quadre fort bien avec leur ignorance: il n'y a de véritable modestie, que là où se trouve le véritable sçavoir.

QU'ON ne nous allégue point ici l'érudition, quelque vaste qu'elle puisse avoir été, de quelques uns des Auteurs Pyrrhoniens que nous venons de nommer. Il est fort possible d'embrasser une foule étonnante de connoissances historiques & critiques; la mémoire, & le génie suffisent pour acquérir une supériorité distinguée dans ce genre: & nous ne refusons point ces qualités aux Ecrivains dont il s'agit. Mais c'est précisément cette *polymathie* qui a été un obstacle invin-

cible à la Philosophie, ou du moins, à cet esprit philosophique, sur les caractères duquel j'ose renvoyer au Discours que j'ai mis à la tête du Tome II. du *Triomphe de l'Evidence.*

De quelque côté qu'on envisage les dispositions & les motifs qui peuvent conduire au Pyrrhonisme, on n'y découvre rien que de méprisable & de blâmable, rien qui ne marque un Entendement dépravé, une Raison égarée. Dans les uns ce n'est qu'une espece d'inquiétude d'esprit: on est accoûtumé dès l'enfance à voltiger d'objet en objet, & à ne faire jamais qu'effleurer la superficie des choses: ce tour d'esprit augmente nécessairement avec les années, parce que plus nous avançons en âge, plus nous avons de repugnance pour tout ce qui exige du travail, & surtout de la contention d'esprit; desorte qu'on arrive à la vieillesse sans avoir acquis aucune maturité de jugement. Dans les autres c'est un desir d'attaquer, de harceler ceux que l'on voit jouir paisiblement de la possession des Vérités; on se plait à troubler leur repos, à les tenir toujours alertes & sur le qui vive; c'est une guerre d'escar-

 mou-

mouche où l'on n'a pour objet que de fatiguer le parti qu'on regarde comme opposé & ennemi. Comme il y a dans la Société des gens qui ne vivent que de querelles, & qu'on affligeroit en leur interdisant les procès, on en voit qui portent cette demangeaison contentieuse dans les Sciences, & qui ne sont jamais *plus* contens que quand leur main est armée contre tous, & la main de tous contr'eux. Enfin le premier mobile ici comme par tout ailleurs, c'est l'amour propre, toujours accompagné d'orgueil, qui porte à se singulariser, & à mépriser ceux qui suivent les sentiers ordinaires. Nous convenons cependant que l'orgueil de plusieurs Dogmatiques, qui mêlent les erreurs aux vérités, & qui ne fondent la créance qu'ils donnent à celles-ci que sur des préjugés, a beaucoup contribué dans tous les tems à jetter les adversaires de l'Evidence dans l'extrémité opposée. Mais les personnes sages ont toujours sû prendre un juste milieu.

LES inconvéniens dont nous venons de parler, & que traîne à sa suite le doute universel, viennent principalement de la fausse idée qu'on se fait des forces de l'esprit

prit humain. Les plaintes perpetuelles à ce sujet, les exagérations sur la foiblesse de nos lumieres & de nos facultés naturelles, sont un des plus puissans obstacles qui traversent la culture & les progrès de l'Entendement. Ceux qui font ces plaintes, ont en vuë leur état actuel, qui est en effet tel qu'ils le représentent. Mais d'où vient cet état; & pourquoi n'en sont-ils pas sortis? C'est uniquement de l'inaction dans laquelle ils sont demeurés, de cette espece de desespoir de réussir, qui leur a lié mal à propos les bras. On ne sçauroit croire combien la Société souffre de cette funeste illusion; une foule de talens enfouïs y seroient mis en valeur, & ceux qu'on employe iroient beaucoup plus loin, si chacun essayoit de faire ce qu'il peut, & pour y parvenir observoit une gradation d'efforts qui le conduiroient infailliblement à ce terme. Au lieu d'écrire autant qu'on l'a fait sur la foiblesse de l'esprit humain, il auroit été bien plus raisonnable & plus utile d'écrire sur son excellence, sur son aptitude à connoitre, ou à découvrir les Vérités qui sont de son ressort, & sur tous les moyens propres à rendre cette apti-

tude aussi grande qu'elle peut l'être. Il ne faut pas confondre cette doctrine avec celle des Théologiens sur la dépravation & la corruption des lumieres naturelles : ce sont deux matieres toutes différentes. L'homme avoit perdu la route du Ciel ; & il se trouvoit entierement hors d'état d'y rentrer. C'est sur cette impuissance qu'est fondée la nécessité de la Révélation, & du grand Ouvrage de la Rédemtion. Nous reconnoissons cette misère naturelle de l'homme, & il seroit bien difficile de la méconnoitre, puisque malgré les secours que la Religion nous accorde, il reste encore tant de preuves de l'état déplorable, d'où la Grace nous a tiré, & pouvoit seule nous tirer. Mais les Théologiens eux-mêmes ont été trop loin sur ce sujet ; ils ont passé d'un genre à l'autre, en représentant les hommes comme autant d'aveugles à qui la vuë de toutes sortes d'objets est interdite, ou du moins une vuë claire, & quelquefois distincte. Les chefs d'œuvre que l'Antiquité Payenne nous a laissés dans tous les genres sont une preuve évidente du contraire ; les Anciens nous ont surpassé dans tout ce qui dépend du génie & du

goût ;

goût; & s'ils n'en ont pas fait autant par rapport aux matieres de discussion & de raisonnement, on sent bien qu'il ne faut l'attribuër qu'à la privation des secours que tant d'inventions & de découvertes modernes, la plûpart fortuites, nous ont procuré. L'homme a donc pû dans tous les tems, & peut quand il le veut, déployer toutes les forces de son Entendement sur les objets qui sont à portée de ses recherches; & ces forces peuvent le conduire bien au delà de tout ce que l'on en auroit présumé en les considèrant dans leur état naturel, & si l'on ne les avoit pas dévelopé & exercé, comme l'ont fait les grands hommes dans toutes les Sciences. Voilà ce qui doit nous déterminer à agir: voilà ce qui confond & anéantit toutes les déclamations contraires.

C'est encore une maniere de déprimer les forces naturelles, & même de le faire en joignant l'ingratitude à l'injustice, que de se plaindre des bornes étroites dans lesquelles Dieu a renfermé nos connoissances. Ce langage est ordinairement celui d'une ignorance superbe, qui veut persuader qu'elle sçait tout ce

qu'il est donné à l'homme de sçavoir ; & que ce qui est au delà, l'Etre suprême se l'est réservé. Il ne faut point être la dupe de ces vains propos, & en prendre occasion de tomber dans le découragement. Demeure qui voudra dans l'engourdissement & dans les ténèbres ; celui qui sçait qu'il existe une région plus lumineuse, & qu'il ne tient qu'à lui d'y arriver, ne négligera rien pour jouir d'un avantage aussi précieux.

Si les exemples de ceux qui n'ont tiré aucun parti des forces de leur Entendement, ne prouvent rien, puisque le défaut vient de leur volonté ; tout au contraire les exemples des hommes illustres, qui ont acquis une célébrité justement méritée, prouvent victorieusement la possibilité de faire valoir nos facultés intellectuelles. L'Astronomie physique suffiroit presque seule pour fournir les preuves que nous cherchons. Quand on voit le chemin que cette Science a fait depuis *Thales* jusqu'à *Newton*, & jusqu'où l'esprit humain s'est enfin élevé dans la contemplation des Corps celestes, on ne sçait si l'Intelligence humaine reconnoit ses bornes, & s'il y a quelque connoissance

fance à laquelle on puisse désespérer que ses efforts la conduisent. Que savoit-on des Insectes au commencement du siècle passé ; & que n'en sait-on point aujourd'hui ! Que n'a point fait à cet égard la sagacité d'un seul homme, de l'incomparable *Réaumur* ! Que faut-il penser après cela de ceux qui, affectant de déplorer la condition de l'homme, le mettent au niveau des brutes, ou même osent le placer plus bas, sous prétexte que l'instinct de celles-ci est plus assuré, & qu'elles le suivent avec plus d'exactitude ? Il est bien honteux pour un siècle aussi éclairé que le nôtre, qu'on y ait débité sans pudeur les paradoxes les plus extravagans en tout genre ; mais surtout qu'on ait voulu persuader à l'homme que son bonheur consisteroit dans une vie animale, où la plus crasse ignorance le priveroit de l'usage de presque toutes ses facultés.

Ceci nous conduit à distinguer les Sciences des Belles-Lettres, afin de montrer jusqu'où celles-ci sont favorables ou nuisibles aux premieres. Par *Belles-Lettres* on entend toutes les connoissances qui concernent le discours, sa pureté, son élé-

élégance, & toutes celles qui se rapportent aux faits. La Grammaire, la Rhétorique, la Poëtique, l'Histoire, les Langues, les Antiquités, &c. ouvrent un champ aussi vaste qu'inépuisable à ceux qui veulent le cultiver. On a donné de grands éloges à ce genre d'études; & on a été en droit de le faire. Généralement parlant, elles ornent l'esprit, elles procurent un délassement agréable, elles adoucissent les mœurs. Quand une saine Morale prévient tous les abus qui pourroient s'y glisser, les Nations au milieu desquelles les Belles-Lettres fleurissent, sont préférables à celles qui les méprisent. Toutes choses d'ailleurs égales, il valoit mieux être Citoyen d'Athenes que de Sparte. Mais, au milieu de ces avantages, il ne faut pas dissimuler que la Philosophie est quelquefois lésée, & que ce qu'une Société gagne en bel esprit, elle ne manque guères de le perdre en bon esprit. La surface des connoissances s'étend, mais par là même leur solidité diminuë. Dans tous les siècles le trop d'attention aux termes a privé les idées de celle qui leur est principalement duë. Celui qui n'ignore rien dans l'art de parler,

ler, est rarement aussi versé dans celui de penser. Les Rhéteurs & les Sophistes ont été le fléau de l'ancienne Philosophie; & je ne sçai si l'on peut dire que l'engeance en soit bien détruite. La partie du stile occupe trop nos Philosophes modernes, pour qu'il n'en coute rien à la justesse & à la solidité des idées. Je sai bien qu'il y a une maniere philosophique de cultiver le stile, & que la Grammaire sous son vrai point de vuë n'est qu'une Philosophie élémentaire. Mais ce n'est pas dequoi se piquent ceux qui dépensent tout en ornement, & qui croyent avoir écrit des sentences dignes d'être gravées sur le marbre & l'airain, lorsqu'ils ont cadencé des périodes, trouvé des tours épigrammatiques, des chûtes frappantes; en un mot, lorsque voulant éclairer l'esprit, ils n'ont fait que l'éblouir. Certainement tous ceux qui font un semblable usage de leur esprit & de leurs talens, n'en font guères de leur entendement: leur façon de penser, aussi bien que celle d'écrire, est diamétralement opposée à la méthode didactique & démonstrative. Ainsi, malgré tout l'éclat dont brillent certains Ouvrages, malgré leur

leur vogue & les applaudissemens dont ils ont toujours joui, on peut dire, sans exagération, ni mauvaise humeur, que ce sont des Livres propres à gâter l'esprit, & à priver l'Entendement de l'exercice de ses fonctions. Ce n'est pas penser que de faire de semblables lectures, c'est voir, imaginer, se souvenir.

PARLONS sans détour. Pour philosopher avec succès, il faudroit un partage rigoureux entre la Philosophie & les Belles-Lettres, en vertu duquel la premiere ne fut jamais produite que dans sa simplicité & sans aucun des ornemens qu'elle peut emprunter des autres genres. Je sçais qu'on va tout aussi-tôt crier à la sécheresse, & protester que c'est le moyen infaillible de périr d'ennui. Mais, pourvû qu'on veuille quitter le ton de plaisanterie, & parler sérieusement, il est incontestable qu'il faut renoncer à la Philosophie, entant qu'elle est une Science & non un amusement, ou la traiter avec la rigueur qui vient d'être indiquée. Jamais personne n'a pensé à devenir Géométre, Astronome, Chymiste, ou même à apprendre le moindre Art, en cherchant à s'instruire de ces choses dans des

Li-

Livres où l'on n'en parle, pour ainsi dire, qu'en se jouänt. Les Mondes même tout ingénieux qu'ils sont, ne feront jamais un *Halley*, ou un *Bradley*. Il faut de la précision, & il en faut autant qu'il est possible d'en apporter, dans la tractation des Sciences: la moindre digression est un écart: tout est lié, & tend par la voye la plus courte au but qu'on se propose. Les théories ne sont que des propositions universelles, exprimées dans toute l'exactitude logique, enchaînées & subordonnées les unes aux autres, depuis les premiers principes jusqu'aux dernieres conséquences. Tel est le cas de la Philosophie; ses droits, ses prétentions, ses besoins, sont les mêmes: tout ce qui y répugne, n'est pas philosophique. Les exemples suivans acheveront d'en convaincre ceux qui pourroient conserver quelque doute à cet égard.

SUPPOSONS qu'on voulût introduire l'usage des Belles-Lettres dans la Geométrie qui s'en est préservée jusqu'à présent, le Geométre, lorsqu'il veut définir le triangle équilatéral, se contente de dire, que c'est une figure comprise entre trois côtés égaux; & pour démontrer ensuite les pro-

propriétés qui lui conviennent, comme l'égalité des trois angles entr'eux, la bisection du triangle & de sa base par le moyen d'une perpendiculaire qui tombe du sommet sur cette base, &c. il ne se sert que des termes compris dans la définition. A présent substituons à ce Geométre un Orateur, qui enflant les voiles de son éloquence vienne nous dire en termes pompeux, que le triangle équilatéral est une figure véritablement divine, puisque c'est l'image de l'unité d'essence en Dieu, & de la trinité des personnes, dont l'égalité est marquée par celle des côtés; que la possibilité d'inscrire le triangle dans un cercle, de façon que ses côtés soutiennent des arcs égaux, prouve que l'éternité appartient également aux trois personnes Divines; & qu'ainsi cette figure représente clairement le plus grand mystère de la Théologie, duquel découlent tous les autres, comme d'une source pure; tout ce verbiage donneroit-il le moindre jour pour une connoissance ultérieure des propriétés du triangle? Or il en est précisement de même de plusieurs définitions étendues, empoullées, chargées d'attributs.

buts inutiles, & souvent contradictoires, dont la Philosophie a été remplie, & qui ont concerné les objets les plus importans, Dieu, l'Ame, la matiere, le mouvement, &c. Jusqu'à ce que ces définitions, & toutes les propositions qui en découlent, ayent été rectifiées, & réduites à l'exacte nécessité, qui n'est autre chose que l'exacte vérité, c'est en vain qu'on multiplie les raisonnemens, les discussions, les ouvrages. En faisant de longs circuits, on revient au point d'où l'on étoit parti; on se trouve aussi savant, c'est à dire, aussi ignorant qu'on l'étoit auparavant. Et c'est ce qui rend excusable jusqu'à un certain point ceux qui se sont imaginé que toutes les recherches philosophiques ne menoient à rien. Cette conséquence est spécieuse, quand elle vient à la suite de plusieurs lectures, dont on s'étoit beaucoup promis, & dont on n'a rien tiré.

La maniere d'apprendre les Sciences influë beaucoup sur la maniere de les posseder, & sur la perfection de l'Entendement. Il en est des Sciences rélativement les unes aux autres comme des propositions de l'assemblage desquelles résulte

te une Science en particulier. On ne ſçauroit apprendre celles-ci, ou du moins les comprendre, en les liſant à rebours, en les étudiant au hazard, & ſans s'aſtreindre à l'ordre dans lequel elles ſont diſpoſées, & ſe ſuivent naturellement. C'eſt ce dont on eſt généralement convaincu; & l'on taxeroit de folie quiconque tiendroit une conduite oppoſée. Cependant on n'a pas la même attention à l'égard des Sciences; un goût, qui tient plus ſouvent du caprice que de la raiſon, détermine à en étudier quelques-unes plutôt que d'autres, avant celles qui doivent les précéder, & ſans celles qui ſont requiſes pour en avoir de juſtes notions. Combien de gens ſe ſont érigés en Théologiens, ſans être Philoſophes, & ſans vouloir l'être? Combien d'Erudits s'enfoncent dans des diſcuſſions critiques qui demanderoient une connoiſſance des Langues, & une lecture des Originaux, dont ils ſont dépourvûs. Rien n'eſt plus plaiſant que de voir ces avortons de la Littérature citer des Auteurs ſans nombre au bas de leur Texte, & ſurtout y tranſcrire de longs paſſages Grecs qu'ils ont quelquefois bien de la peine à lire.

Mais

Mais on sçait assez jusqu'où va la Charlatanerie des Sçavans. Ils n'auroient pas besoin d'y recourir s'ils avoient des études solides; elles leur fourniroient également les choses qu'il faut dire & la maniere de les dire. Cet inconvénient ne cessera jamais, tant que les Maîtres, les Docteurs & Professeurs, n'auront eux-mêmes aucune idée de cet ordre essentiel à la maniere d'enseigner & d'étudier. *Rollin*, lui-même, qui a donné un excellent Ouvrage sous ce titre, n'étoit pas assez Philosophe pour insister autant qu'il convient sur ce grand precepte, & pour le mettre dans tout son jour. La routine, l'expérience, le bon sens, lui ont fait dire ce qu'on peut dire de meilleur sans le secours d'une Philosophie solide; mais on s'apperçoit pourtant que ce secours lui a manqué.

C'EST le droit usage de l'Entendement qui dirige les facultés inférieures dans les recherches expérimentales. Quelque multipliées, quelque variées qu'elles puissent être, si l'ordre n'en est pas le guide & l'ame, elles peuvent n'aboutir à rien, ou tout au plus servir à satisfaire une vaine curiosité. L'Expérience est assu-

ſurément la baſe de toutes nos connoiſſances; mais l'édifice qui repoſe ſur cette baſe, eſt purement intellectuel; & avant que de le conſtruire, il faut que l'Architecte, c'eſt à dire l'Entendement, examine attentivement la baſe, & s'aſſure de ſa ſolidité. Dans tout ce qui appartient aux connoiſſances expérimentales, ce ſont les facultés inférieures qui agiſſent, & l'on ſçait en combien de manieres elles ſont ſujettes à l'erreur. Les ſens reçoivent les impreſſions, l'imagination les reproduit, la mémoire les conſerve; tous ces actes peuvent être altérés en pluſieurs manieres différentes. Il y a outre cela un défaut commun à toutes les Expériences, & qui s'y gliſſe aiſément: c'eſt celui qu'on nomme *vitium ſubreptionis*, & qui a lieu, lorſqu'on s'imagine appercevoir & obſerver des choſes qu'on n'apperçoit ni n'obſerve réellement. C'eſt ainſi qu'on croit ſentir que l'Ame fait mouvoir les membres du corps humain, quoiqu'on ne ſente rien d'approchant, & qu'il ne ſe paſſe rien d'obſervable que la ſimultaneïté des volitions de l'ame & des mouvemens du corps. Il y a dans les Expériences ordinaires de Phyſique une fou-

foule de circonſtances dont la préſence ou l'abſence apporte des changemens, qui ne ſont qu'accidentels, & que l'on prend ſouvent pour eſſentiels; ce qui jette dans l'erreur & dans les contradictions. Auſſi, toutes les Expériences ne donnant pour réſultat que des Inductions, par leſquelles on conclut de pluſieurs cas ſinguliers qui ont conſtamment offert les mêmes phénomenes, que ces phénomenes ſe retrouveront toutes les fois qu'on reïtérera les mêmes Expériences, il faut être extrèmement attentif à ne former ces concluſions que lorſque l'Induction peut paſſer pour légitime, c'eſt à dire, lorſqu'elle eſt auſſi complette que nous ſommes en état de l'obtenir; car il n'y en a jamais de parfaitement complette. Qui eſt-ce qui ſe démêlera d'une tâche auſſi difficile? Qui eſt-ce qui aſſignera les différens degrés de probabilité qui répondent au nombre des cas obſervés & à l'exactitude des obſervations? Qui eſt-ce qui marquera le point fixe de la certitude? L'Entendement ſeul; rien ne peut lui être ſubſtitué à cet égard; c'eſt ſa fonction propre & eſſentielle. De là vient que tant d'Obſervateurs laborieux,

tant de Physiciens ingénieux dans l'art de faire des Expériences, ne passent pas pour Philosophes, & ne le sont pas en effet. C'est qu'ils ne voyent que des yeux du corps; & que ceux-ci, quelque perçans qu'on les suppose, ne peuvent jamais suppléer à ceux de l'Ame.

Il n'y a presque que des *Empiriques* dans le monde, c'est à dire des gens qui ont plus ou moins d'expérience, mais fort peu de raisonnement. Or la plûpart des choses qu'on qualifie du nom d'expérience, ne sont que de vieilles opinions, des préjugés enracinés, des idoles de l'imagination auxquelles on rend un culte superstitieux, & qu'il est souvent dangereux d'attaquer. N'a-t-on pas vû à la honte éternelle de l'esprit humain la doctrine des Sortileges & des Sorciers régner non seulement pendant plusieurs siècles, mais causer des ravages comparables à ceux de la guerre & de la peste? N'étoit-ce pas l'Expérience la plus universelle & la mieux constatée, qui sembloit déposer à cet égard. Tout fourmilloit d'esclaves du Démon, qui lui faisoient régulierement leur Cour au Sabbat: les Greffes contenoient leurs dépositions

positions juridiques, parfaitement circonstanciées, & pleinement attestées. A chaque pas on rencontroit quelques victimes prétendues des Sorciers : le moindre accident subit, la moindre infirmité singuliere, étoit un maléfice incontestable. Tout Village où quelque vieille femme devenoit suspecte n'avoit point de repos qu'il ne s'en fut défait en la livrant au bras séculier. Des Provinces entieres ont été dépeuplées par les supplices pour cause de Magie. Et cependant il n'y a personne aujourd'hui, (car je ne compte pas quelques gens grossiers & du plus bas peuple,) il n'y a, dis-je, personne aujourd'hui qui ne soit revenu de ces puérilités, & qui ne hausse les épaules dès qu'on lui parle de pact, d'enchantement, de possession, & d'autres folies semblables. Mais le souvenir de ces écarts de l'esprit humain demeure toujours une leçon bien forte & bien humiliante pour ceux qui négligent aujourd'hui de faire l'usage convenable de leurs facultés & des forces de leur Entendement. Ils se mettent dans le cas d'adopter des chimères, de tomber dans des extravagances, qui ne cedent en rien à
 cel-

celles qu'ils tournent en ridicule ou déplorent dans nos devanciers. Et si l'on examine dans bien des occasions avec quelle facilité le peuple se livre aux impressions qu'on lui donne, on verra qu'il est le même dans tous les siècles, & que les lumieres du nôtre n'influent guères sur lui. Dans une Ville allarmée, par exemple, aux approches de l'Ennemi, d'un instant à l'autre on débite les choses les plus fausses, les plus contradictoires; la peur qui grossit les objets, la multitude des bouches par lesquelles passe un même récit, le défaut d'exactitude, ou d'intelligence dans ceux qui le font ou dans ceux qui l'écoutent, donnent cours aux absurdités les plus palpables, qui disparoissent à la vérité bientôt, *mais* pour faire place à d'autres. Et ainsi va le Monde en général.

C'EST surtout par rapport à la Morale qu'il faut s'accoûtumer de bonne heure à subordonner les facultés inférieures au droit usage de l'Entendement, si l'on veut appliquer avec succès l'expériénce & les exemples à la pratique. En effet l'éducation ne nous instruit & ne nous conduit presque que par la voye des exemples,

ples, deforte que s'ils viennent à être défectueux, ou que nous nous méprenions dans leur application, il en résulte des conféquences également préjudiciables à la Vertu & au Bonheur. On n'a ordinairement d'autre efprit que l'efprit de fa famille, de fes maîtres, de fa profeffion, de fa Nation, de la Religion dans laquelle on eft né. Perfonne ne s'avife de penfer, (& la plûpart s'en feroient même un fcrupule,) que les maximes de cet efprit, les principes de conduite qu'il nous fournit, font des matieres fujettes à examen, & que nous ne devons nous déterminer qu'après avoir fait cet examen. Au lieu des différentes notions univerfelles & diftinctes qui pourroient nous guider d'une maniere fûre, nous nous bornons à ce feul axiome, qui bien loin d'en être un, eft la plus erronée de toutes les affertions, c'eft qu'il faut faire ce que les autres, c'eft à dire, ceux avec qui nous vivons, font & ont toujours fait. Il eft manifefte que de cette maniere la Verité demeure néceffairement dans le puits où l'on a dit qu'elle étoit cachée, & l'Erreur fe tranfmet comme un héritage inaliénable de génération en génération.

tion. Il régne outre cela dans la Société diverses fausses Maximes particulieres, qu'on peut appeller l'esprit des différens états, & qui décident souverainement de la conduite de ceux qui les ont adoptées. L'Homme de Guerre, l'Homme d'Eglise, l'Homme de Robe, n'ont point d'autre Boussole: & cela rend leur navigation aussi incertaine que dangereuse. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur cette matiere.

CHAPITRE XI.

De la communication de la Vérité.

ON ne sauroit amener tous ceux qu'on veut instruire de la vérité à sa connoissance par la voye de la démonstration; le vulgaire en général n'en connoit ni les régles, ni la force; la conviction n'est pas faite pour lui, mais il se laisse persuader, il ouvre son ame à ceux qui savent s'y insinuer, & ces insinuations réussissent à proportion de l'habileté de ceux qui s'en chargent. On croit communément que cela ne demande point d'art,

d'art, ou du moins que celui de la parole suffit. C'est, dit-on, par les yeux & par les oreilles que le peuple se laisse prendre: affectez ses sens, frappez son imagination, ébranlez-le vivement, & vous en serez le maître, vous le fléchirez à votre gré; à peu près comme de jeunes Indiens, avec une simple baguette, gouvernent le plus grand & le plus fort des animaux, le redoutable Elephant. Cela est vrai à quelques égards & jusqu'à un certain point, mais il ne faut pas en faire une proposition générale & illimitée. On peut surprendre en quelque sorte le peuple, l'entraîner, & dans un premier mouvement le porter à croire des choses incroyables, ou à faire des choses aussi irrégulieres qu'extraordinaires. Mais c'est pour l'ordinaire un bouillon qui passe, un premier feu qui se rallentit: plus le torrent a entraîné ceux qui s'y livrent au delà des bornes de la raison, plus il leur est aisé de s'en appercevoir, & de revenir au vrai. Il y a dans tous les hommes un fonds naturel d'intelligence & de raison, qu'on peut regarder comme le seul terrain solide où l'on puisse bâtir quelque édifice durable: tout le reste est un sable

 mou-

mouvant. Un Déclamateur peut étonner, plaire même & séduire: mais l'Auditeur rendu à lui-même, & se trouvant dans un état tranquille, s'interroge sur les causes de l'émotion qu'il a ressentie; & n'en découvrant aucune, il en a une espece de honte, qui devient souvent un préservatif contre les rechûtes. Au contraire, quand on propose aux hommes les plus grossiers des choses sensées, & surtout claires, accommodées à leur portée, & fondées, pour ainsi dire, sur le cri de la Nature & sur le témoignage de la conscience, on excite un plaisir secret au dedans d'eux, plaisir toujours inséparable de la vuë de la Vérité, qui fixe leur attention, & les conduit par degrés au point où vous voulez les conduire, à un acquiescement parfait & constant aux instructions qui leur ont été données. Mais il n'y a que des gens d'une capacité consommée, & spécialement de vrais Logiciens, qui puissent conduire l'esprit humain par cette route. On se fait communément de bien fausses idées des talens requis, pour enseigner la jeunesse, ou pour diriger les Eglises de campagne. Pour peu qu'un jeune homme, souvent

aussi

aussi ignorant qu'inconsidéré, ait appris de Latin, & qu'il ait effleuré les autres études qu'on requiert pour de semblables postes, il en est jugé capable, & on les lui confie avec un pleine sécurité. Cependant il ne faudroit pas à la rigueur moins qu'un *Fenelon*, pour ouvrir l'esprit d'une jeunesse champêtre dont l'éducation est précieuse, (car toute éducation ne l'est-elle pas ?) ou pour porter la lumiere de la grace dans des ames, au salut desquelles on s'intéresse,) & y en auroit-il pour qui l'on ne s'intéressât pas ?) Le triomphe de l'éloquence & du savoir n'est pas dans ces Discours d'apparat, prononcés devant une Cour brillante, au milieu d'un Auditoire délicat, qui seroit tenté de battre des mains, lorsque le Prédicateur a fini : cette éloquence mérite bien plus souvent le titre de profane que celui de sacrée : c'est aux simples, aux pauvres en esprit, qu'il faudroit s'efforcer de faire recevoir les Vérités évangéliques, en les proposant avec cette simplicité dont le plus beau modèle nous a été fourni par le Divin Fondateur de la Religion, & par ses Apôtres. En un mot, & pour abréger, personne ne peut

ſçavoir, retenir & réduire en pratique que ce qu'il a compris & dont il s'eſt formé de juſtes idées. Or tous les hommes ſont à cet égard dans le cas de l'Officier de la Reine *Candace*: ils ne ſauroient comprendre les choſes, à moins qu'on ne les leur explique; & il n'y a point de véritable explication que celle qui eſt intelligible & convainquante. Il ne faut pas s'étonner après cela s'il y a ſi peu de lumieres encore dans la région du vulgaire, malgré l'accroiſſement de connoiſſances auquel ce ſiècle eſt parvenu. On mépriſe le peuple; on ne fait pas difficulté de dire, qu'il vaut mieux le tromper que l'éclairer, & que la Vérité n'eſt pas faite pour lui. On lui donne des Conducteurs, qui ſont de vrais aveugles chargés d'en mener d'autres. Ceux qui ont quelque ſupériorité, croiroient l'avilir en changeant de fonctions didactiques. C'eſt ainſi que le Monde vieillit & vieillira ſans ſortir de ſon enfance.

Nous avons rejetté ci-deſſus le mélange des Belles-Lettres à la Philoſophie, quand il s'agit uniquement d'enſeigner celle-ci, & de former des Philoſophes. Mais cette eſpéce d'hommes n'eſt, ni ne

peut

peut être, fort nombreuse. Le tems nécessaire pour arriver à de semblables connoissances manque au gros des humains, que les besoins de la Société & les leurs propres appellent à cultiver des Arts, à exercer des professions, à vaquer à une infinité d'occupations, auxquelles la Philosophie n'est pas nécessaire, si tant est qu'elle ne les traversât pas essentiellement. Je ne sçai par exemple, si l'on trouveroit aisément à lever une Armée de Philosophes, c'est à dire, d'hommes qui connoissant bien la dignité de la nature humaine, l'égalité naturelle de tous ceux qui y participent, la force des liens de l'humanité & de la Société, l'obligation essentielle de travailler de toutes ses forces à sa perfection & à celle des autres, voulussent se consacrer à un métier barbare & destructeur, qui rend l'homme le fléau de l'homme & le démon de la Société, & qui étouffe dans peu tous les sentimens naturels. Ces inconvéniens, je l'avouë, n'ont pas lieu dans les guerres légitimes, indispensables, entreprises & soutenues pour le salut de la Patrie; mais le nombre de ces guerres est-il bien grand? Et la Pa-

trie n'eſt-elle pas un beau nom, qui ſert plus ſouvent de prétexte que de motif? Si les Philoſophes s'armoient, ce ne pourroit être que pour déſarmer les autres, réprimer leurs fureurs meurtrieres, & faire régner la Paix. Mais jamais le nombre n'en ſera ſuffiſant pour cet effet. Voilà pourquoi l'on a eu raiſon de dire qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Philoſophes fuſſent Rois, ou les Rois Philoſophes. Un vrai Philoſophe ſur le Thrône n'aura jamais d'autre but que le bonheur de ſes ſujets, & ſentira que ce bonheur eſt inſéparable de la Paix. Il fera donc tous ſes efforts pour la maintenir, ou pour la rétablir, lorſque des cauſes inévitables l'auront troublée. Mais revenons de cette digreſſion.

LES Belles-Lettres, diſions-nous, ſont inutiles pour le ſuccès des inſtructions philoſophiques; elles y nuiſent même, lorſqu'on s'obſtine à les y entre-mêler; la clarté, la préciſion, l'ordre, en ſouffrent toujours. Mais il n'en eſt pas de même lorſqu'on eſt appellé à propoſer des vérités, de quelque ordre qu'elles ſoyent, aux perſonnes qui ne ſont pas ſuſceptibles de conviction, & qu'il s'agit

git ſeulement de perſuader. Alors les ſecours de l'Eloquence, ceux même de la Poëſie, peuvent être mis en œuvre: il faut ſe faire jour juſqu'à l'ame par les chemins les plus propres à y conduire; & comme chaque Nation a ſon génie particulier, il convient de s'accommoder à ce génie, autant qu'on le peut faire raiſonnablement & décemment. Les Orientaux par exemple, ont toujours aimé les ſimilitudes, les paraboles, les expreſſions figurées & allégoriques. Auſſi le Sauveur du genre humain, prêchant au milieu d'eux, n'a-t-il pas dédaigné de s'accommoder à ce goût, & de revêtir la doctrine même du ſalut de ces ornemens qui ne l'altérent en rien, toute perſonne intelligente pouvant demêler dans de ſemblables fictions, l'eſprit d'avec la lettre, & reconnoitre les circonſtances qu'il ne faut pas preſſer. Tout cela eſt utile, quelquefois même abſolument néceſſaire, pour captiver l'attention de ceux à qui on parle: mais il faut éviter l'abus, c'eſt à dire, tout ce qui, bien loin de contribuer à l'établiſſement & aux progrès de la Vérité, y apporteroit des obſtacles. Or il n'y a que le Philo-

sophe qui soit en état de connoitre ces abus, & de les prévenir, en subordonnant toujours l'usage des Belles-Lettres à la direction de l'Entendement. Dans quels écarts l'Eloquence de la Chaire & celle du Barreau n'ont-elles pas donné, faute, je ne dirai pas de Philosophie, mais de bon sens? Quand on lit certains Sermons, ou Plaidoyés faits il y a plus d'un siècle, on a de la peine à comprendre que des Juges ou des Auditeurs ayent pû tolérer un babil aussi ridicule que l'étoit celui dont on les étourdissoit. A ces étranges productions ont succédé de véritables chefs d'œuvre dans l'un & dans l'autre genre; mais, si l'on y prend bien garde, cette supériorité ne s'est pas soutenuë, surtout à l'égard de la Chaire, & quoiqu'on ne soit pas revenu au point d'où l'on étoit parti, & qu'il soit même impossible d'y revenir, le goût seul étant trop épuré pour le permettre, cependant on n'a pû se préserver d'une sorte de décadence. La manie d'esprit a tout infecté; les Sermons, aussi bien que les Histoires & les Romans mêmes, ont tiré tout leur prix de la fréquence des éclairs qui y brillent; on ne sçait plus parler au

cœur,

cœur, & l'on ne s'embarrasse guères d'obtenir le suffrage de la Raison. D'où cela vient-il si ce n'est d'un défaut de Philosophie? car, quoique tout retentisse du mot, rien n'est si rare que la chose. La Rhétorique demeure un amas de préceptes vagues, tant qu'elle n'est pas réduite en une théorie formelle, où l'on parte de principes fixes, pour arriver à des conséquences certaines. A l'aide de semblables principes, on tireroit des Belles-Lettres tout le parti qu'on peut & qu'on doit en tirer, en disposant les secours qu'elles fournissent, de façon que la Vérité ornée & embellie ne fut jamais fardée, défigurée, ou même entierement voilée. Alors les sens, l'imagination, toutes les facultés inférieures, guidées avec dexterité, n'agiroient jamais que de concert avec les facultés supérieures, seules capables de les diriger; & par ce moyen on seroit en droit de dire que *le vrai seul est aimable*. C'est là le plus haut prix auquel puissent atteindre les Belles-Lettres, la source des éloges les plus magnifiques dont elles soyent susceptibles. Tout ce que leurs partisans les plus zélés peuvent dire & imaginer en

leur

leur faveur, n'approche pas de la prérogative que nous leur attribuons, c'est d'être, lorſqu'on les rapporte à leur véritable deſtination, le véhicule de la Vérité, de l'inſinuer, de l'introduire dans nos Ames, & de ſeconder puiſſamment les efforts que la Raiſon fait pour s'y affermir d'une maniere *inébranlable*. Rien de plus eſtimable qu'un homme qui fait uſage de l'élégance de ſon ſtile, de la vivacité de ſon imagination, de l'étenduë & de la variété de ſes connoiſſances, de ſes talens oratoires, & même d'un beau feu poëtique dont la Nature l'a doué, pour donner aux Vérités ſalutaires des graces majeſtueuſes, touchantes, raviſſantes. Mais auſſi rien de plus mépriſable qu'un homme qui pervertit & proſtituë l'uſage des mêmes talens & de ſes connoiſſances, pour ſapper la Vérité, la Vertu, la Religion, pour donner cours à des doctrines empoiſonnées, qui autoriſent la licence, les deſordres, les crimes, & dont la funeſte contagion s'étend aux races futures.

IL nous reſte encore, avant que de finir cette importante matiere, quelques caractères à indiquer, auxquels ſont reconcon-

connoiſſables ceux qui ne ſont pas un droit uſage de leur Entendement, & quelques précautions à ſuggérer, pour ceux qui veulent perſéverer dans ce droit uſage, après l'avoir une fois acquis.

QUICONQUE croit ſçavoir ce qu'il ne ſçait pas, n'eſt point encore maître de ſon Entendement ; & quand même il ſçauroit les vrais moyens de s'en ſervir, il faut néceſſairement qu'il ait négligé de les employer par rapport aux objets dont il s'attribue la connoiſſance, quoiqu'il ne la poſſède pas. Mais en général on peut préſumer que ceux qui ſoutiennent de ſimples opinions avec le même feu & le même ton de certitude que ſi c'étoient des vérités qui leur fuſſent connuës par la voye de la démonſtration, ne connoiſſent pas cette voye, & ne ſont pas en état de diſtinguer les propoſitions incertaines, ou ſimplement probables, d'avec celles qui portent le ſceau de l'évidence. La Société, la République des Lettres, fourmillent de gens de cet ordre, pour qui rien n'eſt douteux, & dont toutes les paroles ſont des déciſions. Vouloir les contredire, leur réſiſter, les

ra-

ramener, ce seroit vouloir nager contre un torrent rapide: le Sage se tait, & laisse écouler le torrent. Il lui est aisé cependant de confondre ces vains discoureurs; & tandis qu'ils se vantent d'être en état d'expliquer les choses les plus difficiles, on peut les réduire au silence sur les plus faciles. Rien n'est plus satisfaisant que de les voir embarrassés, déconcertés, anéantis, lorsqu'ils ont en tête un homme capable de les pousser vigoureusement, & qui ne leur fait aucun quartier. Il est bien naturel de prendre quelquefois cette vengeance permise, & même nécessaire, de gens aussi incommodes, & qui font passer tant de quarts-d'heure accablans aux personnes raisonnables.

CE n'est pas un moindre ridicule, ni une moindre preuve du défaut d'Entendement, que d'annoncer pompeusement à la tête de quelque Ouvrage qu'on va porter la lumiére dans les recoins les plus ténébreux, & dire des choses fort au dessus de toutes celles qui ont été dites sur les mêmes matieres, tandis que bien souvent on ignore l'état mê-

me

me de la question. *Horace* s'est moqué de ce début d'un Poëme;

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum;

& l'on a porté le même jugement du premier vers de l'*Alaric* de *Scudery*;

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la Terre.

Le ridicule, pour être moins sensible, n'en est pas moins réel dans un grand nombre d'Ouvrages philosophiques, dont les titres & les préfaces annoncent les plus rares découvertes, & les démonstrations les plus triomphantes, pour ne produire ensuite que des choses usées, & des raisonnemens vagues. Ces derniers tems en particulier ont fait naître en Allemagne une sorte de Livres dont on n'avoit point encore eu d'exemples. M. *de Wolff* ayant entrepris de rendre la Philosophie véritablement systématique, & d'enchaîner entr'elles toutes les propositions de cette Science, de la même maniere que le font celles des Mathematiques, on vit aussi-tôt éclorre une foule de Démonstrateurs, qui, à son exemple, voulurent assujettir à la métho-

de

de ſcientifique toutes ſortes de matieres; mais ils s'y prirent ſi mal, que le contre-coup penſa frapper la méthode elle-même, & perſuader à ceux qui jugent de tout ſur les apparences, que le Philoſophe qui avoit mis cet uſage en vogue, n'avoit fait qu'introduire un nouveau genre de pédanterie. Ce préjugé ſubſiſte encore dans bien des eſprits, parce que la pareſſe le favoriſe, & qu'on eſt ravi d'avoir ce prétexte pour ſe diſpenſer de lire de gros Volumes, qu'on regarde mal à propos comme des Ouvrages obſcurs, difficiles, faſtidieux. Il eſt aſſez connu en général, que quand il a paru dans la Republique des Lettres quelque Ecrit d'un genre nouveau, dont le ſuccès a été brillant, il pleut, pour ainſi dire, des Imitations, toutes inférieures à l'Original, & dont quelques unes ſont entierement mauvaiſes. Que de Caractères foibles, ou même faux, ne ſont pas venus à la ſuite des Caractères de *la Bruyère!* Quelles pitoyables copies que celles des Mondes de *Fontenelle!* Si l'on retranchoit des Bibliotheques tous les Ouvrages de cet ordre, on les appauvriroit beaucoup, mais on enrichiroit réellement les Sciences;

ces; car c'est autant de tems perdu pour elles que celui qu'on employe à de pareilles lectures. La vraye Encyclopédie seroit la réunion de tout ce qui a été dit de vrai, de solide, & dégagé de ces éternelles répétitions, & de toutes ces manieres de réchauffer les mêmes idées, qui comme d'épaisses broussailles, embarrassent les avenuës du sçavoir. Un excellent Livre dans chaque genre, suffiroit: & celui qui le posséderoit seroit suffisamment instruit. Mais les choses ne changeront point, ni ne peuvent changer; & peut-être est-il avantageux à certains égards qu'elles restent sur le même pied. Comme les mêmes alimens ne conviennent pas à tous les corps, de même tous les esprits ne s'accommodent pas d'une nourriture égale. Il n'est pas plus possible de les ramener tous à une même façon de penser, que de faire réussir ce fameux Projet de la Langue universelle, dont tant de Savans distingués se sont occupés.

Si ceux qui prétendent sçavoir ce qu'ils ne savent pas, donnent à connoitre qu'ils n'ont pas appris à faire usage de leur Entendement, il faut à plus forte raison

por-

porter le même jugement de ceux qui défendent des erreurs, & qui s'obstinent à les soutenir malgré les réfutations solides qu'on y oppose. On sçait assez combien les Controverses sont interminables; au bout des Disputes les plus longues & les plus animées, soit de vive voix, soit par écrit, chacun reste dans son opinion, & s'y affermit nécessairement plus que jamais. Cependant il faut que tout au moins l'un des deux Adversaires, (car quelquefois ce sont tous les deux,) soit dans l'erreur: & s'il y est, ce ne peut être que par un défaut d'Entendement. Il est vrai que cela ne suppose pas toujours dans l'errant une incapacité réelle de connoitre: quantité de motifs accessoires entrent dans l'opiniâtreté avec laquelle on résiste au Vrai. L'esprit de parti, ou de secte, renferme seul un amas de préjugés, qui forment, pour ainsi dire, autour de l'ame une barrière impénetrable. Quand il s'agit surtout de Religion, on se croit obligé de la maniere la plus inviolable, à maintenir celle dans laquelle on est né; & lors même qu'elle renferme les erreurs les plus palpables, on craint de se rendre coupable de sacrile-

ge

ge en les reconnoissant, & en les avouant. La Philosophie d'*Aristote* a été pendant longtems regardée dans le monde sur le même pied, & avec la même vénération que si elle étoit descenduë du Ciel. Nier ce qu'*Aristote* avoit affirmé, étoit un véritable attentat: il n'y avoit d'autre ressource que d'interpréter, & pour l'ordinaire de tordre les paroles de ce Philosophe, que leur obscurité rendoit en effet susceptibles d'explications fort différentes, & souvent contradictoires. Il y a aujourd'hui bien des défenseurs du *Newtonianisme* dans le même cas. Attirés par la nouveauté & par la célébrité de cette doctrine, ils l'ont adoptée sans examen, & l'enseignent ou la défendent de même. On a beau éclairer les hommes; ils aiment toujours mieux agir par passion que par principes. Ainsi, quoique l'entreprise d'extirper toutes les erreurs, ne fut pas réellement impossible, elle ne sera pourtant jamais exécutée.

Ajoûtons que la Dispute par elle-même échauffe les esprits, les aigrit, & en les alienant de ceux qui contestent nos opinions, les aliene par là même du Vrai, s'il se trouve dans la doctrine de

nos

nos Adverſaires. La fauſſe gloire ne permet pas de reconnoître qu'on a tort; c'eſt un bandeau qui dérobe la lumiere à nos yeux; ou, ſi nous ne pouvons nous empêcher de l'appercevoir, cette découverte ne ſert qu'à nous irriter, & bien qu'intérieurement confondus & convaincus, nous n'en montrons que plus d'ardeur & d'animoſité. Or, dans ce dernier cas, quoique la Vérité ne nous ſoit pas inconnuë, nous ne faiſons pas un meilleur uſage de notre Entendement que dans le premier, c'eſt à dire, dans celui où nous défendons l'erreur, parce que nous la prenons pour la Vérité. Au contraire nous abuſons encore davantage de cette lumiere naturelle ſi précieuſe, & nous tombons dans le *péché philoſophique*, ſi je puis l'appeller ainſi, le plus grand de tous, en parlant contre notre propre conſcience, en combattant volontairement la Vérité une fois connuë. C'eſt ce qu'on appelle, quand il s'agit de Vérités révélées, *le péché contre le St. Eſprit.*

Nous pouvons encore mettre au nombre de ceux qui ne font pas un uſage complet de leur Entendement, ceux qui dé-

défendent comme certaines des choses qui le sont effectivement; mais qui ne le sont pas pour eux, parce qu'ils n'en connoissent pas les preuves par la voye démonstrative, & qu'ils n'ont fait qu'en charger leur mémoire, ou les adopter sur la foi d'autrui. Les Savans ordinaires sont dans ce cas; toute leur doctrine est d'emprunt; ils passent leur vie à proposer les opinions dont ils se sont imbus; si elles se trouvent vrayes, c'est un bonheur fortuit, dont on ne doit point leur tenir de compte. Ils n'ont jamais appris à distinguer la persuasion de la conviction: & sans celle-ci la certitude n'a jamais lieu. On peut reconnoitre les Savans de cet ordre à la nature des preuves sur lesquelles ils fondent leurs dogmes, & à la maniere dont ils en font l'énumération. C'est quelque chose de bien singulier, par exemple, que la prétenduë demonstration de l'existence de Dieu dans les cours ordinaires de Théologie. On y trouve comptées & numérotées plusieurs preuves qui n'ont aucune liaison entr'elles, & dont la plûpart font la foiblesse même. Qu'on jette seulement les yeux sur l'endroit de la Théo-

logie de M. *Pictet* où cette matiere est traitée; & l'on y verra l'entassement dont je parle poussé au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Cependant la Vérité & la bonne cause souffrent extrèmement de cette maniere de les défendre: leurs Adversaires en prennent de grands avantages, & se croyant en droit de mettre de niveau toutes les preuves qu'on leur offre ainsi pêle mêle, ils en concluent à la ruïne du Dogme, en faveur duquel on les allégue. C'est donc rendre un service important à la Religion, à la Philosophie, & à toutes les Sciences, que de les délivrer de tous les mauvais raisonnemens, qui y sont en vogue, & de rectifier ceux qui ne sont défectueux que par le tour & la forme qu'on leur donne. Il en est comme d'une place forte: si l'on embrasse une étenduë de terrain plus grande que celle qu'on est en état de défendre, il faut céder, au lieu qu'en se bornant aux postes soutenables, on peut s'y maintenir. Nous ne ferons pas seulement mention des preuves & des raisonnemens dont le commun des Prédicateurs forment le tissu de leurs Sermons. Leur décri va si loin qu'on dit proverbia-

le-

lement d'une chose avancée en l'air, qu'elle est bonne *per la predicà;* & un habile Théologien de *Iena*, nommé *Danzius*, ne les a pas mal nommés des *argumens homilétiques*.

Heureux celui qui possede un Entendement droit, & qui s'est tellement affermi dans son usage, qu'il peut espèrer d'en conserver la possession, aussi longtems que ses facultés naturelles ne tomberont pas dans la décadence que les maladies ou l'âge peuvent causer. L'homme n'a point de trésor plus précieux que cette rectitude intellectuelle. Il doit donc être infiniment attentif à sa conservation, & pour cet effet éviter tout ce qui pourroit répandre quelque obscurité dans ses idées, ou l'écarter de la saine méthode. Les Livres où les régles de cette méthode sont négligées, ne doivent point faire son occupation ordinaire: un coup d'oeil fugitif suffit pour l'instruire de leur contenu, à moins qu'il ne les lise dans le dessein de les examiner, & d'en observer les défauts. Généralement parlant, ce sont les mauvaises lectures, c'est à dire, celles des Livres écrits sans ordre ni précision, qui

gâtent l'esprit, comme ce sont les lectures dangereuses, celles des Livres contraires à la décence & aux mœurs, qui gâtent le cœur. Le mal est encore plus grand, quand on ne rencontre pour guides dans le chemin de la Vérité, que des gens en qui l'Entendement, si j'ose m'exprimer ainsi, est encore à naître. Quelles idées peuvent avoir de la Religion des Chrêtiens, des Catechumènes, qui ont pour Pasteur quelque idiot d'Ecclesiastique, dont le plus grand talent consiste à coudre mal-adroitement des lambeaux qu'il recueille de part & d'autre, & qu'il débite néanmoins avec autant d'emphase que s'il étoit inspiré! Quel fruit peuvent retirer de ces précieuses années de leur vie qu'ils ont consacrées aux études acadèmiques, ceux qui les ont faites sous des Professeurs dont les leçons ne sont qu'un galimathias empoullé, ou des compilations sans jugement?

L'AMAS de longues citations dont quantité de Livres sont chargés, est rarement un préjugé favorable au jugement de leurs Auteurs. L'Art d'écrire pour bien des Auteurs n'est que l'art de copier & d'enfiler plus ou moins artistement ce

qu'on

qu'on a copié. Quand ces citations entrent dans le Texte même, il en résulte une bigarrure insupportable; & lorsque sous un Texte court elles occupent les trois quarts des pages, c'est presque toujours un vain étalage d'érudition. Le fameux Dictionnaire de *Bayle* n'est rien moins qu'exemt de ce défaut. Mais il s'est glissé depuis peu une façon de composer qui donne précisément dans l'extrèmité contraire. Des gens qui se piquent d'une supériorité qui ne leur convient point, ou du moins qui ne s'étend pas jusqu'où ils veulent la pousser, prétendent qu'on peut & qu'on doit écrire l'Histoire & en général tout ce qui concerne les matieres de fait, sans autorités, sans garans, en présentant les choses sous le point de vuë le plus spécieux, ou le plus agréable, au lieu de se livrer à une foule de discussions dont il n'importe guères que le résultat soit vrai ou faux. Il existe des Ouvrages historiques de ce genre, dont les Auteurs ont cru pouvoir faire des chefs d'œuvre en joignant à une lecture superficielle des sources les plus communes, leurs préjugés, leurs écarts, leurs saillies, en affirmant ou niant avec

une hardiesse, qui seroit mieux appellée impudence, tout ce qu'il leur plaît d'adopter ou de rejetter. C'est en vain qu'on leur montre à chaque page des preuves incontestables d'ignorance ou de mauvaise foi: ils répondent par de nouveaux traits d'effronterie, & vont toujours leur train comptant bien qu'il ne manquera pas de dupes pour donner cours à leurs Ouvrages. Cependant ils ne peuvent en effet en imposer qu'à des dupes: leurs fictions, fussent-elles proposées beaucoup moins grossièrement, ne deviendront jamais des Vérités, parce qu'il n'y a de vrai que ce qui est prouvé, dans quelque genre que ce soit.

De tous les soins & de toutes les précautions que nous avons indiqués dans ce Chapitre, il résulte, quand on s'en est bien acquitté, & qu'on n'a rien négligé pour la culture & la perfection de son Entendement, le caractère le plus estimable le plus digne de l'homme, le plus essentiel au Philosophe, c'est celui d'esprit solide. Toutes les autres sortes d'esprit sont peu de chose en comparaison de celui-là; & sans lui elles sont pour l'ordinaire pernicieuses, soit à celui qui les pos-

possède, soit à la Société dans laquelle il vit. Les deux principaux effets de la solidité, sont de ne chercher jamais à en imposer aux autres; & de ne s'en laisser imposer par personne. En effet il y a nécessairement quelque défaut dans l'Entendement de ceux qui donnent contre l'un ou l'autre de ces écueils. Vouloir en imposer aux autres, c'est préférer nos petits intérêts, cette misérable *gloriole*, qui est l'idole de tant de mortels, aux intérêts de la Vérité, aux avantages infiniment précieux que les hommes peuvent retirer de l'accroissement de leurs connoissances. S'en laisser imposer par les autres, c'est leur abandonner un gouvernail dont nous ne devons jamais nous dessaisir, tant que nous avons à cœur de faire une navigation heureuse sur l'Ocean de ce Monde, & d'arriver au port vers lequel nous devons tendre, c'est à dire, à la possession éternelle de la Vérité & de la Vertu. La possession de ces deux Thrésors est indissolublement unie: quiconque se propose l'acquisition de l'un en négligeant celle de l'autre, n'a aucune idée de ces Thrésors mêmes, ni des vrais moyens de les acquérir; il s'occu-

pe

pe d'une entreprise impossible. Mais les hommes n'ont que des vuës courtes & confuses: ils voudroient démembrer ce que la Nature & son Divin Auteur ont rendu inséparables; ils ne pensent qu'à jouïr, sans bien sçavoir, ni de quoi, ni comment. La Religion a été donnée d'enhaut, pour les remettre dans la véritable route, & leur dispenser les secours sans lesquels ils ne peuvent y marcher. Ceux qui connoissent tout le prix de la Religion, & qui en font l'usage auquel elle est destinée, sont incontestablement les meilleurs de tous les Philosophes; mais réciproquement, on n'est jamais mieux affermi dans ces salutaires dispositions que quand on est effectivement Philosophe, quand on s'éleve autant au dessus du vulgaire par une raison éclairée que par une piété sincère.

Fin du Tome premier.

